

# **Les survivants crépusculaires**

**Georges-Jean Arnaud**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

G.-J. Arnaud

# LES SURVIVANTS CRÉPUSCULAIRES

CHRONIQUES

V

GLACIAIRES

FLEU  
VE  
NOIR

L'UNIVERS DE  
LA COMPAGNIE  
DES GLACES



# LES SURVIVANTS CRÉPUSCULAIRES

## DANS LA MÊME SÉRIE

1 -Les Rails d'incertitude (« Anticipation » n° 1995)

2 -Les Illuminés (« SF Metal » n° 26)

3 -Le Sang du monde (« SF Metal » n° 36)

4 -Les Prédestinés

5 -Les Survivants crépusculaires

À paraître

6 -Sidéral-Léviathan (septembre 1999)

**G.-J. ARNAUD**

**LES SURVIVANTS  
CRÉPUSCULAIRES**

**CHRONIQUES GLACIAIRES**

**V**

**FLEUVE NOIR**

Série dirigée  
par François Ducos

© 1999, Éditions Fleuve Noir  
ISBN 2-265-06659-1







Sydney Rollin  
Reporter

# CHAPITRE PREMIER

Ce fut en roulant sur ce chemin de terre, le long de la Saône, qu'il aperçut l'animal. Tout d'abord il pensa à un cerf mais les andouillers plats et la fourrure étaient ceux d'un renne. À cette latitude ? Même avec ce froid vif ? Il continua de rouler et le troupeau tout entier d'une vingtaine de bêtes apparut. Il ralentit, s'arrêta pour les observer. Y avait-il dans cette région proche du Jura un élevage de ces cervidés nordiques ? Il était plus raisonnable de penser que la harde fuyant la descente accélérée des grands glaciers qui rabotaient les lichens, avait trouvé dans ces prairies la nourriture qui leur manquait plus haut. De leurs sabots ils cassaient la couche de glace des herbages et à chaque instant jaillissaient sous leurs pattes des gerbes de cristaux blanchâtres. Il n'eut qu'à diriger son objectif télescopique pour que la scène fût filmée et transmise par satellite jusqu'en Australie.

— Je me trouve au nord de Chalon-sur-Saône car j'ai abandonné les voies normales de circulation, tant les autoroutes que les nationales, paralysées par le plus gigantesque embouteillage de tous les temps. Faute de carburant les véhicules s'alignent sur des centaines de kilomètres occupant les six files de l'A6, A6 *bis*, A6 *ter*. De même l'AS, A5 *bis* et *ter*. Les trains ultra-rapides sont également immobilisés faute de courant électrique. À cause du gel intense les centrales nucléaires ne peuvent utiliser le système de refroidissement par eau et les rares centrales hydrauliques sont également en difficulté. Comme les centrales à hydrogène. Je vous renvoie aux images prises hier au soir et ce matin même.

Songeur il cessa de filmer les rennes, regarda le ciel qui chaque jour un peu plus s'opacifiait. Au début les poussières de lune formaient de longues îles, des astéroïdes qui effrayaient les populations, craignant qu'ils ne s'écrasent tôt ou tard sur eux. Mais depuis quelques semaines ces masses s'effiloçaient en rubans grisâtres qui s'entrelaçaient, formaient une maille de plus en plus serrée. Un jour prochain le Soleil disparaîtrait à jamais.

S'écartant du chemin pour longer la Saône il chercha en vain un trou dans la glace, épaisse d'un demi-mètre. Il lui faudrait forer pour pomper l'eau nécessaire à la fabrication de l'hydrogène, combustible de son modèle Peugeot, ancien combiné utilisé dans les expéditions polaires datant de dix ans. Ses pneus spéciaux accrochaient à peu près

partout.

À l'aide d'une vieille pioche il tapait comme un sourd regrettant de s'être fait voler son groupe électrogène actionnant un gros foret. Il aurait pu utiliser son chalumeau à hydrogène mais évitait de gaspiller le combustible...

Lorsqu'il atteignit l'eau de la rivière il brancha son tuyau, dut nettoyer la crépine à plusieurs reprises. Il pompait à la main l'eau de l'électrolyseur qui décomposait le liquide en hydrogène, immédiatement liquéfié, et en oxygène rejeté dans l'air. Un épurateur se chargeait des poussières, des sels, des micro-organismes et des autres gaz suspendus dans le liquide, mais la pureté de l'hydrogène laissait de plus en plus à désirer. Une chance qu'il ait refusé la voiture voltaïque qu'on lui avait proposée. Des millions d'entre elles se trouvaient désormais en rade sur toutes les routes du monde, de même que celles fonctionnant sur pile à combustible.

Au cours de l'opération il fut appelé de Canberra par son rédacteur en chef du secteur Europe.

— Sydney, abandonne ton reportage. Au sud, autour des Iles Macquarie, la mer gèle, bien au-dessus du cercle polaire et deux équipes sont sur les lieux. Ce qui se passe dans la vieille Europe n'intéresse plus ici, comme du reste la glaciation des USA. Où en êtes-vous des nuées lunaires ?

— Elles se stratifient, répondit Sydney Rollin.

— Peut-on parler d'hiver polaire désormais ?

Le journaliste hésita :

— Non, je ne peux m'y résoudre. Il y a parfois des lagunes de ciel bleu. Rares je l'avoue mais enfin on en aperçoit.

— Crois-tu pouvoir rentrer ?

— Je ne vois pas comment. Ma seule chance ce sera de rouler encore plus au nord et de trouver une banquise qui me permette de m'échapper d'un côté ou de l'autre.

— Les Kouriles sont englouties, paraît-il, et le Japon menacé de l'être. Les courants chauds sont désorientés. Comme le gulf-stream qui tourne en rond dans les Caraïbes.

— Dois-je continuer d'envoyer des images ?

— Les poussières en perturbent la retransmission mais continue pour qu'on sache que tu es toujours en bon état. Garde-toi bien cependant.

Dans l'air terriblement froid il y avait cette rumeur continue de

sons qui s'entrechoquaient. Des centaines de milliers de gens abandonnaient les véhicules, les trains, descendaient à pied vers le Sud, une fuite illusoire car le Sud grelottait. Les eaux froides du pôle envahissaient la Méditerranée où les échanges de salure ne s'effectuaient plus que difficilement. Cette mer avait perdu dix degrés en un mois.

Les rennes s'étaient rapprochés de son véhicule sans qu'il s'en rendît compte. Plusieurs portaient encore des lambeaux d'attelage, des cuirs décorés de couleurs vives. Combien s'étaient échappés de Laponie ou de Sibérie ? Il remarqua que les pis des femelles étaient gonflés à craquer d'un lait très nourrissant pour alimenter plusieurs enfants. La liquéfaction de l'hydrogène se poursuivrait encore une vingtaine de minutes. Le système était assez lent, mais il disposerait d'une bonne autonomie. Il vérifia ses pneus, se demandant s'ils resteraient performants lorsque tout le sol serait complètement glacé au nord. Ici le paysage était celui laissé par un fort brouillard givrant. Les chemins restaient praticables encore que durcis en profondeur.

De la rumeur générale venant des routes, rails et autoroutes, se détachèrent des bruits désagréables, des vociférations, des cris rageurs et il les aperçut qui jaillissaient d'un petit bois à l'ouest. Une dizaine de bonshommes enfouis dans des vêtements de neige, qui accouraient maladroitement vers lui. Pas exactement vers lui, pensa-t-il, mais vers les rennes qui paissaient tranquillement autour de sa voiture. Le plus vieux mâle de la harde les flaira et commença de galoper vers le sud, vite suivi de tous les autres. Les hurlements devinrent hystériques et la file des chasseurs empêtrés dans des herbes hautes et gelées s'efforça de couper la route des rennes. Sydney préféra arrêter le processus de liquéfaction de l'hydro, ne voulant pas s'attarder à proximité de ces fous furieux. Mais il dut ranger tout son matériel et on l'aperçut. Trois types abandonnèrent leurs compagnons pour se diriger vers lui.

— Je te dis que c'est un hydro, entendit-il l'un d'eux affirmer. Une spéciale qui fabrique son carbu elle-même.

En se précipitant il aurait pu démarrer avant qu'ils ne le rejoignent mais il redoutait que furieux, ils ne tirent sur son véhicule et ne commettent des dégâts irréparables. Il empoigna un vieux colt 45 acheté à Marseille chez un brocanteur. Son barillet était garni mais il ne l'avait pas encore essayé. Néanmoins il le passa ostensiblement à la ceinture de sa combinaison polaire. Les trois chasseurs étaient eux armés de fusils à répétition, interdits depuis longtemps pour la chasse.

Plus au sud des coups de feu claquèrent et deux rennes trébuchèrent en pleine course et ne bougèrent plus. Les autres les évitèrent fuyant toujours. Les trois curieux choisirent d'aller participer

à la curée, craignant d'être privés de cette viande inespérée. Depuis des jours et des jours Sydney n'apercevait plus un seul animal d'élevage dans cette région où l'herbe était jadis de bonne qualité. Depuis le début de cet exode, des semaines auparavant, la plupart des bœufs et des moutons avaient été abattus.

## CHAPITRE 2

Ce fut un petit matin glauque suivi d'une journée glauque. Juché sur le toit de l'hydro Sydney chercha en vain dans la croûte plombée, un espoir de ciel bleu. Les poussières lunaires compactées, superposées masquaient définitivement le Soleil, plongeaient la région dans une lumière crépusculaire. Il s'était réveillé tard à cause de ce jour réticent qui finirait par ne plus se lever...

Les deux premières années après l'explosion de la Lune chacun avait essayé de poursuivre sa vie comme si rien de tel n'était arrivé. Le Soleil s'embuait de nuages violets, la température esquissait chaque semaine un degré en arrière mais le quotidien n'en souffrait pas trop. Bien sûr les récoltes des céréales et des primeurs devenaient catastrophiques, mais des serres de plus en plus nombreuses s'installèrent et les horticulteurs s'enrichirent. Jusqu'à ce que la Norvège décide l'embargo sur ses fournitures de gaz, cessant d'alimenter l'Europe. L'Afrique du Nord en fit autant puis tous les pays de l'Est, Sibérie comprise. Les mini-centrales à hydrogène fournirent de l'électricité jusqu'à ce que les fleuves soient pris par les glaces en amont, le Rhône, le Rhin, la Seine et la Loire. Il fallut prévoir des bassins réchauffés pour disposer d'une quantité d'eau suffisante à électrolyser ou refroidir les nucléos.

Sydney avait dormi dans le véhicule, dévoré des rations de secours. Il avait essayé de pêcher dans un trou d'eau en pleine Saône mais aucun poisson n'avait mordu à son appât. D'après la carte il emprunterait bientôt le chemin de halage du canal de Bourgogne. L'idée de traverser Paris l'obsédait et l'effrayait. Qu'en resterait-il après des semaines d'exode ?

Là où le Doubs rencontrait la Saône, un glacier était en formation déjà haut de quatre à cinq mètres. En janvier 2051 il avait commencé de neiger sur la Franche-Comté et les Vosges, y compris en plein été et les habitants de ces régions furent les premiers à s'expatrier, excepté ceux qui vivaient au-dessus de mille mètres où curieusement la neige était plus rare. Le Doubs entraîna d'énormes quantités d'eau de fonte qui dès septembre gela assez vite. La rivière continua de déverser sur cette première couche des millions de mètres cubes d'eau, et en deux années des milliers de kilomètres carrés se hérissèrent de séracs et de tables glaciaires. Les communications ne s'effectuèrent plus que par les

airs. Certains venaient visiter ces lieux comme une curiosité touristique, mais lorsque le Rhin fut lui aussi à l'origine de plusieurs naissances de glaciers on comprit que bientôt le pays tout entier serait écrasé sous des mètres cubes d'eau congelée. Le Massif Central soumis à des tempêtes de neige incessantes devint inhabitable pour les populations. En deux années les vallées s'emplirent de glaces éternelles que les étés froids ne parvenaient pas à attaquer.

Sur le canal de Bourgogne il chercha en vain de l'eau. À deux mètres de profondeur sa tarière à main n'avait pas encore atteint la couche liquide et il n'aurait pas assez de combustible pour faire fondre la quantité dont il avait besoin. De nombreux bateaux de plaisance étaient immobilisés par le gel. Les coques en plastique ou en fibres de carbone éclataient sous la pression des glaces. Il les visita tous, rafla quelques provisions oubliées par les occupants dans leur précipitation.

Ce fut le lendemain qu'il aperçut la pénichette coincée tout en haut du sas d'une écluse, bien au-dessus du niveau du canal, penchée sur bâbord. Il crut apercevoir une silhouette et resta caché avec son hydro. Désormais il devait se méfier jour et nuit de ceux qui lui envieraient la possession d'un véhicule capable de rouler en fabriquant sa propre énergie. Du moins quand on pouvait se procurer de l'eau et dans l'instant c'était un problème irrésolu pour Sydney. Il partit à pied en reconnaissance, observa la pénichette de location, immatriculée dans la Seine. Il allait quitter la forêt blanchie de gel lorsque quelqu'un apparut, un jeune garçon de quatorze ans, portant des vêtements de sports d'hiver. Il sauta sur la glace du canal, s'accroupit et Sydney comprit qu'il relevait un filet plongé dans un trou d'eau. Plusieurs éclairs brillants signalèrent la présence des poissons capturés.

— J'en ai quatre maman ! hurla l'adolescent enchanté.

Une autre silhouette apparut elle aussi en combinaison de ski, portant une cagoule qui masquait son visage. Le jeune lui tendit les poissons sur-le-champ raidis par l'air froid.

Sydney imaginait le plaisir qu'il aurait eu à dévorer cette pêche et aussi celui de faire provision d'eau. Apparemment le gosse disposait d'un matériel capable de pratiquer un trou profond, à moins que la glace ne fût pas très épaisse dans le sas d'écluse.

Il lui fallait négocier avec ces deux-là la permission de plonger son tuyau d'alimentation dans l'eau de l'écluse, mais comment le faire sans parler de l'hydro ? Il sortit quand même de la forêt, sachant qu'il apparaîtrait comme une ombre noire sur le blanc du givre omniprésent.

Le garçon l'aperçut mais ne parut pas s'inquiéter pour autant. Ses



lèvres seules bougèrent derrière sa cagoule. Il prévenait sa mère de l'arrivée d'un inconnu, peut-être un ennemi. Lorsque la jeune femme parut, une carabine à la main, il s'y attendait. Lui-même ne disposait-il pas de cet énorme colt de collection ?

— Partez. Nous n'avons besoin de rien. Filez ou je tire.

Il leva les bras mais cessa d'avancer :

— J'ai besoin d'eau, cria-t-il. Vous avez réussi à percer la glace, moi je n'en ai pas les moyens. Il faut que je puise de l'eau.

— Nous pouvons vous en donner un seau, dit le garçon, mais fournissez l'ustensile.

— Il me faut beaucoup plus qu'un seau.

Inutile de cacher plus longtemps ses besoins et l'existence de l'hydro. Il expliqua qu'il pouvait faire avancer le véhicule jusqu'à une dizaine de mètres de l'écluse, que son tuyau serait assez long. Qu'une fois le processus d'hydrolyse terminé ainsi que la liquéfaction, il ne les importunerait pas plus longtemps.

— Que nous proposez-vous en échange ?

— J'ai quelques rations alimentaires de survie. Je peux vous en céder une dizaine.

La jeune femme lui ordonna de manœuvrer avec son véhicule. Il déposerait le bout du tuyau à mi-distance entre hydro et pénichette, et son fils Gary le tirerait jusqu'au trou d'eau. Il fit ainsi et lorsque la production d'hydrogène commença, il les pria d'éviter toute flamme.

— Non à cause de l'hydrogène qui se liquéfie en toute sécurité mais à cause de l'oxygène qui met du temps à se disperser au cours de l'opération, surtout dans un air aussi froid. Il ne brûle pas mais active les combustions.

— Où comptez-vous aller, vers le sud ?

— Non. On ne passe plus nulle part. Je remonte vers le nord en espérant que la banquise s'est formée et que je pourrai rouler vers l'ouest. Je suis australien, journaliste, Sydney Rollin. Et vous ?

Elle ne répondit pas. Ce fut Gary son fils qui déclara qu'ils avaient essayé de descendre vers Marseille, mais que la glace les avait rattrapés à cause d'une panne de moteur. À un jour près ils n'auraient pas été piégés.

— Un ami nous attendait avec son bateau pour rejoindre l'Afrique du Sud. Là-bas ils ne verront jamais les glaces.

— On m'a informé qu'elles remontaient de l'Antarctique, dépassaient le cercle polaire et menaçaient les Macquarie, à mi-

chemin entre le pôle et mon pays...

Il consulta sa montre qui n'indiquait que quatorze heures trente alors que la nuit était toute proche.

— Déposez vos rations, dit la jeune femme. Combien de temps vous faut-il encore ?

— Un quart d'heure tout au plus. Mais je dois aussi ranger le matériel. Comment avez-vous fait pour forer aussi profondément ?

## CHAPITRE 3

C'était vraiment une jolie femme prénommée Astrid. Elle n'avait pas dit son nom. Lorsqu'il avait été sur le point de partir, elle avait ramassé les boîtes de rations, s'était approchée de la voiture. Plus haut son fils les surveillait, la carabine à la main.

— Vous pensez que jamais nous ne pourrions atteindre le Sud ?

Il lui montra son memory où il conservait des extraits de ses films, fit une sélection d'images de ces routes et autoroutes saturées par des millions de véhicules, les rivières et les fleuves gelés jusqu'en dessous de Lyon.

— Mais ce sont des vues aériennes, comment faites-vous ?

— Une caméra volante télécommandée avec une autonomie de vingt minutes. Et puis du côté de Mâcon un type devait se servir de la même fréquence, la caméra n'est pas revenue.

— C'est effrayant, murmura-t-elle, en visionnant la dizaine de vues qu'il conservait. Je comprends pourquoi vous essayez de monter vers le nord, à cause des navettes spatiales ?

Surpris il affirma que pas un instant il n'avait songé à cette base située dans le nord de la Norvège. Il ne savait d'ailleurs exactement où. Il existait depuis ces vingt dernières années un grand nombre de bases semblables dans le monde, y compris en Australie et sur d'énormes plates-formes flottantes au niveau de l'équateur.

— Venez boire un verre à bord.

Il refusait d'abandonner l'hydro sans surveillance. Elle lui conseilla d'avancer au maximum vers l'écluse. Dans le bateau de plaisance il faisait bon. Tout fonctionnait au gaz de pétrole liquide stocké dans un énorme réservoir.

— Depuis que nous sommes bloqués il ne sert que pour le chauffage et la cuisine. Nous pouvons tenir deux mois.

— Vous envisagez une solution ?

— Nous pourrions remonter également vers le nord. Cette base de navettes fonctionne peut-être encore. Le secret a été bien gardé, mais plusieurs milliers de personnes pouvaient s'embarquer à bord du vaisseau en orbite autour de la Terre. Je suppose que c'est vers là-bas

que se dirigeait le convoi du pape.

— Le convoi du pape ? répéta-t-il ahuri.

— Ça fait deux semaines. Nous naviguions encore sur la Seine avec des ennuis multiples, lorsque nous avons appris que le pape et plusieurs dizaines de dignitaires de l'Église essayaient de remonter vers le nord. Que serait-il allé faire dans une immensité désertée par ses habitants ? Seuls les Lapons sont restés essayant de retenir leurs rennes. Nous en avons aperçu qui s'étaient échappés pour trouver leur nourriture.

— J'en ai vu aussi que des chasseurs traquaient à cinquante kilomètres d'ici.

Ils buvaient du scotch de bonne qualité. Dans cette pénichette confortable, la mère et le fils disposaient de nombreuses provisions. Outre la carabine elle pouvait aussi utiliser un rafaleur.

— Aussi des explosifs. Nous avons utilisé une cartouche pour ouvrir la glace. Ce qui explique que nous ayons pu atteindre l'eau en dessous. Elle est à cinq degrés et ne gèle pas. Dernièrement des gens sont passés avec des traîneaux et des chiens esquimaux utilisant le canal comme une piste parfaite. Nous avons fait des échanges tout en nous méfiant. La nuit nous montons la garde Gary et moi.

D'ailleurs le garçon était sur le pont pendant qu'ils buvaient.

— Pourriez-vous nous emmener mon fils et moi puisque la route du Sud n'est pas envisageable. Nous emporterons pas mal de nourriture et du matériel.

— Il faudra dormir en dehors de l'hydro, dit-il. Seul, je vis à l'intérieur, ce qui sera impossible à trois. Sauf circonstances difficiles.

— Dans les villages désertés. Nous pourrions trouver des abris.

— D'après les radios locales ou particulières, des bandes de pillards ne cessent de les visiter, il faut au contraire les éviter. Je n'ai pas l'intention de me rendre jusqu'à cette base spatiale mais de regagner mon pays. Je ne sais comment d'ailleurs.

— On vous y attend ?

— Ma mère est morte la veille de mon départ pour l'Europe...

Astrid eut un sourire mélancolique, ne fit aucun commentaire. Elle prépara le repas tout naturellement comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Sydney restait sur ses gardes, avait trop d'expérience pour croire qu'on pouvait lui faire confiance si vite et que lui-même pouvait en accorder à ces deux-là.

— La consommation d'hydrogène sera multipliée par deux.

Trouverons-nous toujours de l'eau ? dit-il lorsqu'elle lui tendit une assiette de poisson frit.

— Pensez-vous que la banquise finira par atteindre votre pays ? Comment pouvez-vous imaginer une telle finalité effrayante ? Un monde entièrement pris dans les glaces ?

Il essaya de lui expliquer que le froid deviendrait de plus en plus vif et gagnerait les régions australes avec la stratification des poussières lunaires.

— Elles forment un voile épais qui dérobe la chaleur et la lumière du Soleil. Pendant plus de deux ans ces nuages de résidus lunaires ont flotté un peu au hasard, sans jamais se réunir vraiment. Je pense qu'un magnétisme nouveau les a finalement soudés. Nous vivrons désormais dans un crépuscule.

— Man viens voir.

Astrid monta sur le pont. Il s'approcha du hublot sans cesser de manger pour surveiller son véhicule. La jeune femme revint au bout de deux minutes.

— Un animal assez volumineux rôde à proximité. Peut-être un fauve échappé d'un zoo. Voulez-vous du vin ? J'en ai quelques bouteilles. Nous sommes en Bourgogne et j'en ai trouvé une caisse dans la maison d'éclusier abandonnée.

— Essayez-vous de me saouler ? Avez-vous peur ou bien préméditez-vous autre chose ?

Elle buvait son vin à petits coups, l'air absent. Elle finit par sortir de ses pensées :

— Nous devons nous méfier les uns des autres effectivement. Je ne pensais qu'au plaisir de boire une bonne bouteille en compagnie.

— Je rejoins mon hydro, dit-il.

— Monsieur Rollin, pensez-vous que la Méditerranée soit libre de glace ?

— Elle se refroidit rapidement. C'était un ami qui vous attendait à Marseille ?

— Le grand-père de Gary. Son fils et moi sommes séparés depuis un temps mais son père doit encore nous attendre. Je sais qu'il y a un aéro-club non loin d'ici, à l'ouest, où les membres volaient à bord de coucous très anciens, mais très bien entretenus. Certains dataient de cent vingt ans. Pourriez-vous m'y conduire avec mon fils ?

— Vous renoncez à m'accompagner dans le Nord ou jusqu'à la station spatiale ?

— Je dois me montrer réaliste. Cet aéro-club se trouve à côté de la ville d'Autun.

— Tous ces coucous, comme vous dites, ont dû prendre l'air emportant les pilotes et leurs familles vers le sud. Vous n'en trouverez pas un seul et de plus ils consomment du kérosène, un carburant devenu extrêmement difficile à se procurer.

— J'aimerais tenter le coup, murmura-t-elle. Vous-même pourriez choisir de rallier le Sud de la sorte.

— J'appréhende les millions, les dizaines de millions de personnes qui se pressent actuellement sur les bords de la Méditerranée. L'apocalypse, si vous voulez.

— À condition de trouver du carburant on pourrait voler jusqu'en Afrique ?

— C'est une utopie. Nous ne trouverons rien. Mais ça vaut peut-être la peine d'essayer, effectivement.

Il termina son verre et quitta la pénichette. Dans l'hydro il avala un comprimé pour éviter de s'endormir, mais à plusieurs reprises se surprit en train de fermer les yeux. Le gosse était rentré dans le bateau et c'était la jeune femme qui de temps en temps faisait une ronde sur le pont. Il lui arrivait aussi d'allumer un puissant projecteur dont le faisceau fouillait les rives du canal.

## CHAPITRE 4

Le phénomène fut encore plus évident sur l'ancienne autoroute A6. Les trois voies descendantes et les trois montantes n'étaient que files compactes de véhicules de toutes les tailles. On apercevait même des blindés de la gendarmerie et de l'armée emprisonnés dans ce magma. Des mastodontes de cent tonnes, des engins de chantiers, et même de vétustes charrettes à traction animale. Qu'étaient devenus les chevaux ou les mulets ? Depuis ce pont qui enjambait les six voies la vue portait jusqu'à cet horizon que le jour crépusculaire réduisait chaque matin. Gary trouva la définition exacte du phénomène :

— Tout ça est en train de couler lentement vers le Sud. Comme si de puissants engins invisibles-au nord poussaient ces files. Mais il n'existe pas d'engins de cette puissance.

Un fleuve de véhicules progressait de quelques mètres tous les quarts d'heure, une vitesse presque insaisissable sans une observation attentive. Sous l'énorme et mystérieuse poussée, certains véhicules raclaient les glissières de sécurité, s'y démantibulaient ; mais le flot irrésistible entraînait ensuite les épaves.

— C'est effrayant, murmura Astrid. Quelle force inconnue peut donc provoquer ce mouvement ?

Le pont était celui d'une bretelle d'accès et Sydney se demandait comment il franchirait le chaos d'une centaine de voitures qui formait barrage en contrebas. Certaines s'étaient précipitées sauvagement les unes contre les autres pour s'enchevêtrer, s'étreindre, avait-on l'impression. Toutes voulaient échapper à l'enfer de l'A6.

Au-delà de l'échangeur, la petite départementale vide s'enfonçait entre des prairies et des bois givrés en couche épaisse. À première vue on pouvait l'emprunter encore quelque temps avant de rencontrer les premières formations de congères. Sydney consultait une carte routière vieille de cinquante ans, achetée chez un brocanteur en même temps que le colt de cow-boy.

— La ligne de partage des eaux est proche, murmura-t-il, mais par ici elles courent vers le sud. Plus haut c'est vers la Manche. Ce cours d'eau-ci peut avoir commencé la construction d'un glacier.

— Nous devons dégager les épaves.

Ils y travaillèrent jusqu'à la fin du jour et ce fut à la lueur des

phares qu'ils abordèrent la départementale. Plus loin ils découvrirent une ancienne maison de garde-barrière, décidèrent d'y passer la nuit. Sydney descendit vers la rivière gelée, pour essayer d'évaluer l'épaisseur de la glace. Il trouva un trou d'eau boueuse, des traces de sabots de ruminants venus là étancher leur soif.

— Curieux, lui annonça Astrid, les robinets fonctionnent.

La mère et le fils se couchèrent sans état d'âme dans les lits abandonnés. Lui liquéfia tout l'hydrogène nécessaire avant de s'enfouir dans son sac de couchage, à l'arrière du combiné hydro. Des cris sauvages le réveillèrent vers trois heures. Il crut reconnaître des rugissements de fauves et des meuglements désespérés. Son colt au poing il sortit dans la nuit terriblement froide. Une odeur de zoo le frappa au visage et il retourna dans l'hydro, soupçonnant des présences dangereuses.

Au matin le thermomètre extérieur marquait moins vingt degrés Celsius, lorsqu'il rejoignit les deux autres dans la maison où la chaleur le surprit. En pleine nuit ils avaient fait du feu dans un poêle à bois pour se réchauffer. L'odeur en était agréable, pleine d'invitations sournoises à se laisser aller, à ne pas poursuivre plus loin.

— Nous pourrions utiliser cette maison comme camp de base, fit la jeune femme. Après une journée d'exploration nous serions heureux de revenir ici.

— Il faut aller de l'avant, grogna Sydney en buvant le café qu'ils avaient préparé. Le froid va encore augmenter et la réserve de bois ne nous suffira que pour une semaine. Abandonnez-vous l'idée de cet aéro-club ?

Elle lui dit qu'avec son portable elle avait en vain essayé de joindre l'aérodrome. Il n'y avait certainement plus personne ni le moindre appareil.

C'est en retournant vers la rivière qu'il découvrit le carnage, des bœufs, des vaches et des veaux égorgés, à peine dévorés, sauf un. Venus au trou d'eau ils avaient été attaqués par des lions très certainement. Il avait vu les mêmes traces dans une réserve d'Afrique du Sud quelque dix années auparavant. En remontant vers le passage à niveau il se rendit compte qu'une rumeur assourdissait tous les autres bruits, même celui de ses pas sur la glace. La rumeur de l'autoroute ancienne où le flot des voitures abandonnées par leurs conducteurs et passagers continuait de descendre en direction du sud, animée d'une énergie propre, mystérieuse. Il était impossible que plus haut des engins d'une puissance inouïe puissent provoquer ce mouvement. Impossible mais comment alors expliquer le phénomène ?



Il dut promettre qu'ils reviendraient au moins une fois récupérer le matériel qu'Astrid et Gary abandonnaient dans la maison. Ce qui ne leur accorderait que trois heures pour aller à l'aventure et trois pour revenir. Ils roulèrent sur trente kilomètres avant que la route ne plonge vers une vallée engorgée d'un brouillard bleuté. Ce fut Astrid qui crut qu'il s'agissait de brouillard.

— C'est de la glace, fit Sydney abasourdi.

— Allons donc, une glace de cette transparence. On aperçoit le clocher d'une église.

— Le courant de la rivière a été interrompu par un barrage inattendu. Il a neigé dans ces régions depuis des mois, y compris l'été et les eaux charriaient des glaçons de plus en plus gros. La vallée s'est congelée par couches successives d'une grande pureté. Le limon doit être dans le bas.

Non seulement ils pouvaient voir le clocher d'une église mais tout un village avec sa rue principale, ses ruelles. Un tracteur attendait sur une place.

— Il en sera ainsi, même si nous trouvons d'autres petites routes qui au début paraissent praticables.

Ils retournèrent vers le passage à niveau et lorsqu'il voulut refaire son plein d'hydrogène, Gary en parut agacé.

— Vous n'avez presque rien dépensé aujourd'hui.

— Chaque matin je veux le réservoir plein. La survie nécessite des gestes routiniers, fastidieux mais indispensables.

L'adolescent ne l'aimait pas beaucoup. Il doutait que l'Australien les conduise jusqu'à cet aéro-club alors qu'il ne pensait qu'à se diriger vers le nord.

— Un jour les glaciers du Jura et des Vosges rejoindront ceux du Massif Central, mais pour l'instant nous devons utiliser la plaine.

— N'importe quelle route sera remplie de véhicules abandonnés, répliqua le garçon.

— Il existe des chemins vicinaux et l'hydro passe à peu près partout, roule même en pleins champs si nécessaire.

Le lendemain matin l'eau cessa de couler aux robinets de la maison. Même enterrés profondément les tuyaux d'alimentation avaient fini par geler. De même la provision de bois ne laissait que deux jours de chauffage et sans enthousiasme la mère et le fils durent embarquer dans le combiné.

— Je peux vous reconduire à la pénichette, proposa Sydney, si

vous ne souhaitez pas remonter vers le nord.

— Nous serions prisonniers là-bas aussi.

Ce jour-là des nuages blancs atténuèrent encore la lumière crépusculaire, jusqu'à ce qu'en soirée ils donnent des orages épouvantables de grêle. Ils trouvèrent un abri sous un pont sinon les masses de plusieurs kilos de glace auraient transformé l'hydro en épave. Ils y passèrent la nuit et lorsqu'ils sortirent de la voiture le lendemain, de chaque côté du pont la route disparaissait sous quatre-vingts centimètres de grêlons. À la pioche et à la pelle ils aménagèrent un plan incliné pour que l'hydro puisse se dégager.

Sydney ne put s'empêcher de s'arrêter au-dessus de la vieille autoroute. L'autre fois il avait pris comme repère un camion rouge et bleu. Celui-ci se trouvait en aval, à un kilomètre. Il dut utiliser le viseur de la caméra pour le retrouver et calculer la distance. Un kilomètre en quarante-huit heures. Le mouvement lent et continu persistait.

## CHAPITRE 5

Le garçon s'énervait depuis le début de la journée soutenant qu'une autoroute était en construction entre Sens et Soissons. Même sa mère affirmait qu'elle n'avait jamais entendu parler de ce chantier, et Gary en avait les larmes aux yeux qu'elle aussi mette en doute ses affirmations...

— Des tronçons ont été terminés en plusieurs endroits. Nous avons une chance de pouvoir rouler même si le tracé n'est pas nettement défini. Les ingénieurs ont effectué un piquetage car les terrains devaient être expropriés avant l'année 2050. Le projet ensuite fut suspendu.

Sydney jugea ridicule de refuser de l'écouter pour le seul motif que l'ado l'irritait. Il ouvrit sa carte Michelin et le garçon indiqua les endroits où, selon lui, la percée de la nouvelle voie devait commencer. Ils roulèrent donc à petite allure vers le nord-ouest sans aucune conviction, la plupart du temps dans des champs de betteraves dont les labours étaient comme des vagues de lave figée par la basse température. La conduite étant épuisante ils se relayaient toutes les demi-heures, puis toutes les dix minutes, tant c'était intenable de se cramponner au volant en évitant de s'asseoir complètement. Les routes, les chemins étaient envahis de véhicules enchevêtrés comme plus au sud. D'où sortait donc cette formidable armada de moyens de transports qui couvraient des milliers de kilomètres ? L'Europe était-elle ainsi engorgée par des modèles automobiles du monde entier ? Tapissée de mécaniques mortes ? Transformée en parking gigantesque ?

— Des musées de vieilles voitures ont été pillés, dit Sydney. Certaines datent de cent ans au moins.

Ne restaient que les champs, quelques chemins de terre et encore. La température s'était radoucie de quelques degrés dans cette échappée de plaines qui remontait vers le nord. Ils avaient toujours trouvé des maisons abandonnées, des fermes principalement. L'une d'elles, à la tombée du jour, leur avait paru suspecte à cause de l'odeur de bois brûlé qui l'enveloppait. Ils ne s'en étaient pas approchés, faisant un large détour pour l'éviter. Ils venaient de découvrir plusieurs bêtes à cornes mortes et en partie découpées par des amateurs. Aucun des trois n'avait envie de se retrouver face à ces

inconnus qui se livraient à de tels carnages. Eux n'avaient tué que des poulets trouvés dans une basse-cour. Par moins quinze degrés ils s'étaient congelés rapidement et fournissaient une nourriture supplémentaire.

— Là-bas en Australie vous élevez des moutons, lui avait lancé comme un défi le garçon, alors que tout un troupeau à la toison fournie décampait sous leurs yeux. Vous devez savoir les tuer, les dépouiller. On dit aussi que vous vous amusez bien à tuer les kangourous.

— Je ne chasse pas.

Paradoxalement ce fut le garçon qui trancha la tête des poulets, six en tout, à l'aide d'une hache. Il en était pâle et refusa de manger ce soir-là.

— Plus nous nous enfoncerons dans le froid et les glaces, plus notre sensibilité s'émoussera, sinon nous ne nous en sortirons pas.

— Je refuse de devenir un barbare, cria le garçon.

— Nous devenons des barbares, ne serait-ce qu'en évitant tout contact avec les autres hommes. La maison qui empestait le bois brûlé nous a fait fuir au lieu de nous attirer, et l'odeur de viande grillée ou d'une bonne soupe n'a plus l'attrait que décrivaient les romans du siècle dernier, pour les vagabonds que nous sommes devenus.

Ils trouvèrent le raccordement de cette autoroute en construction avec l'ancienne A5 du côté de Sens. Goudronnée sur dix kilomètres, un simple remblai par la suite, mais personne ne s'était soucié de l'emprunter. Ils la suivirent une bonne partie de la journée avant que ce chantier ne s'interrompe brutalement à quarante kilomètres de l'A4. Ils trouvèrent refuge dans des cabanes de chantier, purent se chauffer grâce à un groupe électrogène fonctionnant sur pile à combustible. Trop lourd pour être emporté.

— Il me faut de l'eau, insista Sydney, c'est long et fastidieux d'obtenir un seul litre en faisant fondre la glace...

Deux jours durant ils y furent contraints pour renouveler le plein d'hydrogène liquide. Sydney soupçonnait quelques défaillances dans le système d'électrolyse, mais ignorait tout de l'appareil. Il disposait d'une brochure d'explications qui permettait d'effectuer quelques réparations.

— Dans les files de véhicules abandonnés, les hydros étaient nombreux. Vous trouverez peut-être un groupe d'électrolyse lorsque nous serons à côté de l'A4.

— La majorité se ravitaillait dans des stations services, ne disposait

pas d'un tel groupe.

Comme prévu par Gary le tracé de la future voie avait été piqué à travers des champs et des prés, voire des bois. À plusieurs reprises ils flairèrent des présences humaines dans des hameaux et des villages, mais optèrent pour la méfiance.

— Cela accrédite votre thèse sur notre retour plus ou moins proche à la barbarie, ironisait Astrid.

— Peut-être deviendrons-nous plus réalistes, moins encombrés d'une mièvrerie qui signait stupidement notre époque.

— Les hommes et les femmes retrouveront donc leurs instincts ? Les uns penchant vers la violence, les autres vers le puritanisme ? Quand déciderez-vous de faire étalage de votre virilité. À plusieurs reprises Gary, et moi-même à un degré moindre, vous avons irrité. Je suppose que vous finirez par exploser ?

Ils aperçurent l'A4 et Sydney dénicha un système d'électrolyse beaucoup plus récent que le sien. Il lui fallut une demi-journée pour le démonter.

— Vous avez remarqué que sur cette A4 il n'y a aucun courant entraînant les voitures dans un sens ou dans l'autre, dit la jeune femme qui l'aidait. Son fils avait entendu chanter une poule dans le lointain et espérait trouver des œufs. Lorsqu'elle lui passa une clé de démontage il enveloppa sa main dans la sienne, lui demanda si c'était faire preuve de violence virile. Elle lui baisa doucement la bouche pour toute réponse et ce fut elle également qui désigna un camion de déménagement tout à côté.

— Il y fera relativement moins froid et nous serons à l'abri du vent.

Lorsque Sydney en ressortit une heure plus tard, la laissant se rhabiller, il s'attendait à un Gary lui tombant dessus comme un fou furieux, mais le garçon n'était pas revenu de sa chasse aux œufs.

— C'est anormal, dit Astrid. Il sait qu'au-delà d'une heure je deviens folle d'inquiétude. Dès le départ nous avons établi des règles de comportement de l'un vis-à-vis de l'autre...

Ni elle ni lui ne se souvenaient dans quelle direction l'ado était parti à la poursuite de cette poule fière d'avoir pondu un œuf.

— Ne nous séparons pas, supplia-t-elle.

Il se hissa sur le toit du camion de déménagement et dans son viseur à zoom essaya de découvrir une piste. Il décida de filmer et d'effectuer ensuite des sélections d'images. C'est ainsi qu'il crut distinguer une tache noire derrière une rangée d'arbres blanchis de

gel. Toute une ligne de troncs cristallisés tels des sapins de Noël.

— Allons voir là-bas. Je mets l'hydro en panne. Prenez vos armes. Oui la carabine et le rafaleur. Nous devons nous séparer pour atteindre cet endroit de deux côtés différents.

— Une maison ?

— Je ne sais pas. Quelque chose d'assez étroit, une cabane ou un silo.

Dans la nuit qui venait ils marchaient vite, sachant que dans quelques minutes ils n'y verraient plus rien et ne pourraient s'éclairer. La jeune femme trouva un nid de duvet de poule. Vide.

— Gary a dû continuer ses recherches, dit-elle.

La masse noire plus haute que large approchait.

— Une caravane. On n'en fait plus depuis des décennies, seulement des mobile-homes. Celle-ci doit être là depuis des générations.

— Ça sent quoi ? demanda-t-il.

— Le vin, le vin de Champagne, dit-elle. Il se souvint que la région de production était par ici.

## CHAPITRE 6

Après qu'Astrid eut tuée les deux inconnus, Sydney préféra retourner vers l'hydro. Il avala un peu de whisky, se dit que le lendemain matin il installerait le nouvel électrolyseur à la place de l'ancien. Un peu plus tard il ouvrit une boîte de ration et mangea sans appétit, se coucha dans le fond du combiné.

La mère et le fils ne rentrèrent que vers minuit. La jeune femme prépara dehors un repas rapide, une soupe toute faite certainement. Il essayait d'enfoncer la tête dans son duvet spécial mais ne parvenait pas à s'endormir. Les deux autres n'échangeaient pas une seule parole.

Tout ce qu'il avait dit, lorsque Astrid s'était servie du rafaleur pour exécuter les deux hommes, c'était une simple phrase : « Les Nations Unies ont interdit la peine de mort depuis trente-quatre ans. Vous n'aviez pas le droit de les exécuter. »

La jeune femme n'avait pas réagi mais le garçon lui avait jeté un regard meurtrier. Pour échapper à ses deux bourreaux Gary s'était enfui à moitié nu et souffrait de gelures sur différentes parties du corps.

Sa mère avait ôté sa combinaison pour l'en revêtir. Ensuite ils avaient retrouvé celle du garçon dans l'antique caravane où les deux individus vivaient vraisemblablement depuis des mois. Sydney n'avait eu aucune peine à les maîtriser, les deux étant ivres. Pendant qu'Astrid réconfortait son fils il les attacha avec dès lambeaux de draps de lit, fouilla l'endroit, découvrit qu'un puits creusé sous la caravane permettait d'avoir de l'eau tirée à une vingtaine de mètres de profondeur. Il s'était réjoui de pouvoir reconstituer ses réserves d'hydrogène. La jeune femme était entrée avec le rafaleur tenu à deux mains et avait vidé tout le chargeur sur les deux hommes. Il avait préféré retourner vers le véhicule.

Dans la nuit il se réveilla, se demanda si la mère et le fils n'étaient pas partis. Se dressant sur son coude il aperçut là lueur dans la tente spéciale haute montagne, à quelques mètres de là. Il avait pu se rendormir.

Au jour il retourna à la caravane. Les deux corps n'y étaient plus. Il voulait vérifier si le puits fournissait toujours de l'eau. Une manivelle permettait de dérouler la corde avec au bout un seau lesté. Il le

remonta plein, décida d'aller chercher l'hydro. Mais lorsqu'il la mit en route Astrid sortit comme une folle de la tente, le rafaleur pointé sur le capot.

— Je ne fuis pas, dit-il entre ses dents, je vais faire de l'eau, essayer le nouvel électrolyseur pour vérifier s'il marche.

Elle s'approcha de la portière gauche.

— Ils l'ont violé à plusieurs reprises, torturé pendant que nous étions dans le camion de déménagement. Ils ne méritaient pas de vivre. Dans ce monde cruel qui sera le nôtre il faudra éliminer ces gens-là, tôt ou tard.

— Alors il faudra éliminer tous les survivants, murmura-t-il, car pour se maintenir en bon état, nous devons tous nous comporter comme des barbares. Je vais jusqu'à la caravane. Je repasserai ici quand j'en aurai terminé.

Le montage du nouvel appareil lui prit deux heures mais il put descendre son tuyau d'eau jusqu'à la surface du puits. La fabrication d'hydrogène alla très vite ainsi que la liquéfaction. La crépine fut moins obstruée de saletés que d'ordinaire.

Lorsqu'il les rejoignit, ils avaient replié la tente, fait les préparatifs. Ils repartirent presque aussitôt et passèrent sous l'A4 pour rouler à nouveau en plein champ ; atteignirent un nouveau tronçon de la future autoroute, d'une cinquantaine de kilomètres de long. Une fois de plus ils trouvèrent des cabanes de chantiers pour les abriter de la nuit. L'une d'elles conservait une agréable tiédeur grâce à un brasero bricolé où rougissaient encore des tisons. Gary alla ramasser des morceaux de bois pour ranimer le feu. Ses tortures le faisaient souffrir mais il ne se plaignait pas. Sa mère essaya de confectionner un repas consistant mais l'atmosphère restait très lourde entre eux.

— C'étaient des condamnés évadés d'une centrale au moment de l'explosion de la Lune, dit plus tard Astrid, quand le garçon sortit. Condamnés pour agressions sexuelles suivies d'assassinats. Ils s'en vantaient en torturant mon fils.

Sydney aurait souhaité lui répondre que la justice ne les avait pas condamnés à mort, mais préférait ne pas polémiquer à ce sujet, essayant de ne plus penser à cette tragédie. Mais il ne put s'y résoudre, se demandait s'il pourrait y parvenir d'ici quelque temps. Le mieux serait que la mère et le fils trouvent un véhicule autonome et qu'ils aillent chacun de leur côté.

— Nous traverserons certainement des routes ou une autre autoroute, dit-il. Peut-être trouverez-vous un hydro. Nous essayerons de le dégager de la cohue.



— Vous pensez que nous devons nous séparer ?

— Du moins que vous, en compagnie de votre fils, et moi, soyons indépendants et libres de nos projets.

— Une fois dessaoulés ils seraient partis à sa recherche et auraient recommencé.

Il remplit sa gamelle de nourriture et quitta la cabane de chantier, mangea seul dans l'hydro. Il vit revenir l'adolescent avec sa carabine dans une main et quelque chose dans l'autre, peut-être une volaille ou un lapin, il ne pouvait le distinguer.

Le garçon ressortit peu après de la cabane. Il avait déposé son gibier mais gardé sa carabine. Il s'approcha de la voiture d'un air nonchalant et Sydney posa la main sur la crosse de son colt, se demandant s'il pourrait l'empêcher de tirer, sans être forcé de le tuer. Il comprenait très bien le processus de pensées qui rongait Gary. Le secret de ce viol ne devait appartenir qu'à lui et à sa mère. Cet étranger le détenait lui aussi et l'utiliserait un jour. Et même s'il ne le faisait pas il lui paraissait insupportable que ce journaliste sache ce qui lui était arrivé.

Gary tenait sa carabine pointée vers le sol, mais en un quart de seconde pouvait la faire basculer et l'atteindre en pleine poitrine. Si lui-même tirait en visant sa main il risquait de le blesser grièvement, de le tuer.

— Gary ?

Astrid sortait en hâte de l'abri de chantier, se précipitait. Sydney poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle reprit la carabine et que son fils retourna sans un mot vers l'abri. Elle hésita comme si elle voulait dire quelque chose puis alla s'enfermer au chaud.

Sans attendre il mit le moteur en route et s'éloigna pendant un quart d'heure, effectuant à peine six ou sept kilomètres dans ces labours aux vagues pétrifiées. Il trouva même un creux qui le dissimulait aux regards, où il put dormir d'un seul trait.

Avant l'aube il retourna vers l'abri de chantier mais attendit que la porte s'ouvrît. Astrid lui apporta du café, lui dit qu'il n'aurait plus de raisons de se méfier d'eux, que son fils ne recommencerait jamais.

— Je crains que si. Il va ruminer l'humiliation subie et m'en faire en quelque sorte porter la responsabilité. Il sait que nous étions ensemble dans ce camion de déménagement tandis qu'il appelait au secours. Déjà quand il nous a quittés pour aller à la recherche de ces œufs, j'ai compris qu'il inventait un prétexte. Il a essayé de se montrer tolérant à votre égard, de vous lâcher quelque peu la bride. C'est un

filz possessif, je m'en suis rendu compte.

— Il m'a promis...

— Nous nous séparerons au plus vite.

— Je ne veux pas m'éloigner de vous.

— Simple opportunité ? Vous disposez d'une grande indépendance d'esprit. Je ne pense pas vous être indispensable. Je sais me servir d'un hydro, ce qui n'est pas sorcier et je commence à comprendre comment fonctionne l'électrolyseur. Reste à étudier le procédé de liquéfaction et tout ira bien. Tout ce que j'ai à vous offrir de positif.

— Je ne suis pas une opportuniste, dit-elle. J'ai aimé l'heure passée dans ce camion. Je ne la rattacherai jamais à la tragédie qui a suivi. Cette heure est à part et je veux qu'elle reste intacte avec la joie qu'elle m'a donnée.

## CHAPITRE 7

Les premiers cadavres apparurent alors qu'ils roulaient vers la ville de Reims. Ils avaient déjà aperçu des morts mais en nombre limité, la plupart ayant succombé d'épuisement, de froid et du manque de nourriture. Cette fois il s'agissait d'un carnage, dans un campement regroupant des véhicules, des camping-cars, des mobile-homes et même des poids-lourds aménagés en habitation. On s'était battu avec des armes à feu, des armes blanches et toute une famille, cinq personnes, les parents, un fils, deux filles, avait été massacrée à coups de hache. Plus de vingt cadavres en tout.

— Une fraction a dû l'emporter et a fui avec le butin conquis, murmura Astrid, qui sortait d'un camping-car abandonné.

Le campement se trouvait auprès d'un ruisseau où l'on avait puisé l'eau dans un trou de glace. Sydney désigna un fourgon aménagé confortablement :

— C'est un hydro qui roule encore. Vous pourriez l'utiliser.

Il contenait deux cadavres déchiquetés par l'explosion d'une grenade. Ce couple s'était traîné là pour y mourir.

— Vous souhaitez toujours que nous allions au diable ? murmura Astrid.

D'après la carte ils se trouvaient dans la Montagne de Reims. Au-delà de la forêt figée dans sa blancheur lugubre, on apercevait des ceps de vignes, noirs à jamais durcis. Il se souvint de ce champagne français qu'il aimait et que concurrençait le mousseux australien. Il n'avait jamais osé dire à ses amis de là-bas qu'il préférait le premier. Il grimpa à travers les arbres, évitant de les approcher, car leur sarcophage de glace se hérissait de griffes dangereuses pour sa combinaison polaire. Il aperçut la ville dans la plaine, les nombreuses routes et chemins qui s'y réunissaient. Il pensa que c'était la cathédrale qui s'élevait décalée sur la gauche, essaya de se remémorer un détail la concernant, mais en vain. Plus au nord il y avait un aéroport et même il distinguait les croix de deux appareils au sol...

Toujours à l'aide de son viseur à zoom il observa les rues de longues minutes, aperçut ces ombres qui se déplaçaient à la manière des commandos envoyés en éclaireurs.

L'autoroute est-ouest formait un obstacle et chaque ouvrage la

franchissant par-dessus ou en dessous, formait de merveilleux endroits de guet-apens. Il les repéra un à un, les jugea tous suspects.

La mère et le fils avaient trouvé des conserves dans un des camping-cars et préparé le repas du soir.

— Nous ne passerons pas la nuit ici, en tout cas moi, je m'éloigne. Il y a des bandes armées un peu partout en ville et à chaque point stratégique. Nous ne pourrions jamais franchir l'autoroute sans faire un large détour.

— Vous exagérez. Les assassins ne reviendront pas sur ce lieu de carnage, hurla Gary. J'en ai marre de subir votre dictature.

Sydney remonta à son volant et mit en route. Il ne pouvait reconstituer sa réserve d'hydrogène dans ce coin. Ils finirent par accourir, abandonnant le repas qu'ils confectionnaient. L'hydro grimpa à travers la forêt, atteignit une clairière où avait été construite une maison forestière. Celle-ci était incluse dans un bloc de glace. L'hydro en fit le tour. Une biche et son faon emprisonnés dans un grand enclos, avaient labouré la glace dans tous les sens pour brouter l'herbe. Sydney regardait autre chose, un geyser de glace qui surgissait du sol comme un arbre fantastique avec des ramures, sur un rayon de cinquante mètres. Il comprenait pourquoi la maison forestière était emprisonnée dans une couche aussi épaisse. Une conduite d'eau avait éclaté et le geyser, avant de se figer à jamais, avait recouvert inlassablement la construction d'une eau qui gelait aussitôt. Sur au moins un mètre d'épaisseur.

— C'est là-dedans qu'il faut nous cacher, dit-il.

Il fonça vers la porte de la remise tandis que le couple hurlait. Le garçon le traitait de cinglé mais le choc contre la paroi de glace fit voler celle-ci en éclats. Ils n'eurent qu'à casser le reste pour faire pénétrer le véhicule dans la maison.

— Libérez la biche et son petit, qu'ils s'en aillent, sinon des gens en quête de nourriture viendront rôder par ici. Je me demande même si certains n'ont pas enfermé les deux animaux en prévision d'un abattage prochain.

— Nous pourrions tuer le faon, dit Gary hargneux. Des kilos de viande à congeler.

— Nous avons plus de provisions que nécessaire. Si vous ne voulez pas les libérer, je m'en charge.

Mais lorsqu'il ouvrit l'enclos, les deux animaux ne parurent pas désireux de fuir. Il s'approcha de la biche et celle-ci, après plusieurs petits sauts de méfiance, consentit à se laisser caresser. Elle devait

avoir été élevée dans cet enclos depuis sa naissance, avait donné le jour à ce faon qui venait flairer l'homme. De leurs naseaux s'échappait une vapeur dense qui retombait en neige sur leur fourrure beige très drue.

La maison utilisait des piles à combustible pour son alimentation en énergie et celles-ci ne produisaient que de faibles dégagements, invisibles même de près. Sydney monta au premier étage, mais faute de pouvoir ouvrir les volets d'une chambre, les perça. Ainsi il pourrait surveiller la laie forestière qui passait devant la maison.

Il partagea le repas avec les deux autres mais préféra ensuite retourner dans la chambre du premier. Il avait pris la précaution de paralyser l'hydro. Sa propre méfiance le faisait souffrir. Astrid était une jeune femme remarquable mais il se refusait de se laisser affaiblir par le sentiment qu'il éprouvait pour elle.

Dans la nuit il entendit ce bruit lointain de moteur. Un ronronnement qui parfois devenait plus fort, comme si un véhicule tournait en rond dans le coin en se rapprochant quelquefois. Il resta éveillé une bonne heure avant d'avoir la certitude que ce moteur-là était fixe, quelque part vers l'est et n'était peut-être que celui d'un puissant groupe électrogène.

— Oui nous avons aussi entendu, répondit Astrid, lorsqu'il évoqua ce ronronnement le lendemain.

— Nous n'allons pas rester ici de toute façon, alors que vous importe, lança le garçon toujours aussi désagréable.

Ils avaient réussi à prendre un bain alors que l'installation d'eau ne fonctionnait pas. Durant des heures ils avaient fait fondre de la glace pour en remplir la baignoire où un thermo-plongeur l'avait réchauffée.

— D'où vient ce thermo-plongeur ?

— Il était dans l'atelier de la remise. Le garde-forestier a dû le fabriquer quand il a subi les premiers problèmes de gel. Il est alimenté par les piles à combustible.

— On peut donc dégeler assez vite une grande quantité d'eau ?

— En utilisant la baignoire et aussi un grand réservoir de la remise.

— Alors faites-le, dit Sydney. Je vais en reconnaissance, ce bruit de moteur m'intrigue.

— Quoi ? ironisa Astrid. Vous nous feriez confiance ?

Il haussa les épaules, tira de sa poche la pièce du moteur qui mettait ce dernier en panne :

— Pas vraiment, dit-il, la mort dans l'âme.

Il se hâta de sortir, se demandant si Astrid n'avait pas failli pleurer à ce moment-là. Dehors il dut s'éloigner de l'écran que formait la maison pour surprendre à nouveau ce bruit régulier. Certainement un moteur à hydrogène, mais de grande puissance. Il remonta la laie forestière qui devait traverser toute la forêt, examinant le sol où, avant que le froid ne fût trop vif, la neige s'était accumulée. On avait dû passer le chasse-neige à une époque car deux murailles épaisses longeaient le sentier.

Puis il perdit le bruit du moteur, dut retourner sur ses pas, escalader la congère de glace sur sa droite, se laisser glisser dans la forêt et ne plus bouger. Il n'était qu'à une centaine de mètres de cette fichue mécanique qui fonctionnait sans trêve.

## CHAPITRE 8

Une vapeur d'eau en une colonne massive jaillissait d'un tumulus et retombait en neige, formant un cratère de dix mètres de diamètre. C'était bien l'échappement d'un moteur à hydrogène reconstituant de l'eau après utilisation. Et le moteur se trouvait sous ce tumulus qui rappelait à Sydney d'anciens blockhaus visités autrefois sur la côte Nord de son pays, et datant d'une centaine d'années. Ils étaient ensevelis sous le sable ou les coraux, avaient été construits dans les années 1941-45, lorsqu'on redoutait une attaque japonaise. Il savait que Reims avait été en partie détruite durant ce qu'on appelait la Première Guerre mondiale, un événement bien ancien. Peut-être y avait-il là un blockhaus remontant à cette époque. Il dut descendre très bas pour trouver une sorte de tranchée assez large pour laisser passer un véhicule important. En partie comblée de neige, elle serpentait avant de se diriger vers le tumulus, devenait tunnel. Il hésita à s'y engager. Pourtant le ronronnement du moteur était tout au fond de ce tunnel, toujours aussi régulier, sans le moindre raté.

À la lueur de sa lampe il marcha quelques secondes avant de se heurter à la porte en métal. Une porte en demi-cercle sans le moindre système d'ouverture. Il chercha vainement une faille, constata que le métal ne collait pas à ses gants. Il dénuda sa main, sentit une tiédeur qui empêchait le gel. Tout était relatif dans un air à moins vingt degrés. Quelques degrés au-dessus du zéro suffisaient à maintenir cet endroit à l'abri. Il sortit du tunnel et essaya de faire le tour du tumulus. Ce dernier n'était pas une bosse uniforme, mais se composait d'au moins six amas recouverts d'une couche épaisse de glace. En faire le tour lui parut bientôt une tentative épuisante, le périmètre devant dépasser un à deux kilomètres, dans une zone où la végétation, même durcie par les basses températures, s'embroussillait et rendait difficile la progression.

C'est en voulant retourner vers la maison forestière qu'il aperçut, dissimulée dans un oratoire, une statue de la Vierge ou d'une sainte. Encapuchonnée de glace la chapelle en miniature lui parut assez bizarre, car une vapeur en montait qui, plus haut, se transformait en givre. Ce givre s'enroulait autour d'un chêne plus que centenaire qui ne tarderait pas à se briser sous ce poids de glace.

— Une bouche d'aération habilement dissimulée dans l'oratoire,

pensa-t-il tout haut.

Il découvrit que c'était la statue elle-même qui servait de tube extérieur. On avait essayé de donner à la construction une patine ancienne, mais tout avait été fabriqué récemment. Alors il prit de la glace et en boucha l'aérateur, dut pour ce faire emplir totalement l'oratoire d'un mètre cube de congère.

Il s'éloigna, creusa dans un tas de neige durcie pour se ménager un abri où, recroquevillé, il attendit les réactions de ceux qui utilisaient cet aérateur. Il aurait pu également boucher l'échappement du moteur précédemment découvert, mais ne pensait pas qu'il y serait parvenu. Des mètres cubes de glace auraient été nécessaires.

L'oratoire camouflait l'expulsion d'air d'une partie souterraine où l'on cuisinait. Il ne s'en était pas rendu compte tout de suite, seulement quand il avait découvert une pellicule huileuse sur la glace qu'il commençait d'entasser. Il avait ouvert sa cagoule et flairé une odeur de graisse en train de frire, mêlée à celle d'oignons.

Combien de temps serait nécessaire pour déclencher l'alerte ? Ces gens mystérieux qui vivaient ainsi sous terre se méfieraient très certainement, et il pensait qu'une patrouille interviendrait avec d'innombrables précautions. Cet abri précaire où il se blottissait ne suffirait pas à le dissimuler et il allait s'éloigner lorsque, quelque part sur sa gauche, quelqu'un marcha sans se cacher, en maugréant fort.

— On n'aurait jamais dû se servir de la Sainte Vierge pour évacuer les odeurs de cuisine, disait une voix de femme déjà âgée. C'est un véritable sacrilège mais je suis la seule à le crier dans cette communauté.

Une femme, en longue cape grise découvrant à peine des chevilles épaissies de bas blancs s'enfouissant dans d'énormes croquenots, comme on n'en voyait plus depuis des années, apparut.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ? protestait-elle. Comment je vais enlever toute cette glace, moi, sans outil ? Qui aurait pensé qu'il y en avait autant ?

Elle regarda autour d'elle, essaya de rompre un rameau durci mais n'y parvint pas. Lorsqu'elle se retourna, Sydney se dressait devant elle et elle recula si fort qu'elle trébucha et s'assit dans la glace :

— Vous n'avez rien à faire ici.

Sydney souriait, lui tendant une main secourable. Elle refusa de la prendre, essaya de se relever sans aide mais finalement saisit son bras et il la remit sur ses monstrueux godillots.

— Désolé, dit-il, c'est moi qui ai bouché cette aération. Je voulais



savoir ce qui se passait là-dessous.

— Vous avez un curieux accent.

— Je suis australien. Êtes-vous nombreux à vivre là-dedans ?

— Si vous espérez nous attaquer n'y comptez pas. Nous sommes prêts à nous défendre.

— Je ne suis pas un pillard, je n'appartiens à aucune bande de ravageurs. J'essaye de survivre voilà tout.

Il l'aida avec son couteau de brousse à dégager l'oratoire de la glace qu'il y avait entassé, et bientôt une vapeur fleurant la bonne cuisine s'échappa de la statuette.

— C'est désolant de devoir utiliser la bonne Vierge pour un tel office, mais nous devons nous méfier de tous.

— Vous êtes nombreux là-dessous ?

— Je ne dois pas vous répondre. Vous avez l'air d'un brave homme mais nous ne pouvons accorder notre confiance sans vérifications.

— Vous voulez voir mon passeport, ma carte de journaliste ?

Elle les examina avec sérieux. Ils étaient environnés par une odeur de rôti de viande très attirante.

— Seriez-vous une religieuse ? fit-il soudain illuminé.

— Sœur Odile, effectivement.

— C'est un couvent dissimulé là-dedans ?

— Un hôpital, un monastère, ce que vous voudrez.

Il en resta muet de surprise.

— Nous appartenions à une clinique privée et nous sommes venus là avec quelques médecins et chirurgiens, des fidèles. Depuis la Catastrophe nous ne pouvions rester à Reims. Mais il faut que vous rencontriez la mère supérieure et le médecin-chef. Je vous demande d'attendre ici, le temps que je retourne là-bas et que je parle de vous. Nous ne pouvons vous livrer le secret de l'une de nos issues, comprenez-moi.

— Ne soyez pas trop longue ma sœur, ce sera un supplice de rester en compagnie de cette merveilleuse odeur de cuisine.

Elle eut un petit rire amusé et s'éloigna, se retourna à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il ne la suivait pas, disparut derrière la multitude des troncs d'arbres de la forêt spectrale.

Au bout d'une demi-heure il pensa que son admission dans l'ensemble souterrain présentait quelques empêchements et il allait

s'éloigner, lorsque soudain il fut encerclé par trois hommes vêtus de combinaisons blanches et armés de rafaleurs.

— Ne bougez plus.

— Sœur Odile aurait dû emporter mes papiers, dit-il, pour vous prouver que je ne suis pas animé de criminelles intentions.

L'un d'eux le palpait et découvrait, un peu ahuri, le gros colt de cow-boy.

— Bigre, fit-il plus amusé que réprobateur. On n'en voit plus guère des pareils.

Les deux autres parcouraient passeport et carte de presse.

## CHAPITRE 9

Le conseil d'administration réduit à la supérieure, Sœur Muriel, au médecin-chef Provost et à Clara l'infirmière en chef, l'écoula avec attention faire le récit de son voyage en France et des derniers jours.

— Je suis accompagné depuis peu, dit-il, sans donner de détails. Mon intention est d'essayer de rejoindre les banquises en formation et de gagner le Canada, ou du moins l'Islande. Des millions de personnes se précipitent vers le sud, alors que d'après mes renseignements les glaces remontent aussi de l'Antarctique. Plus lentement certes, mais aux dernières nouvelles elles approchaient des Kerguelen et des îles de Macquarie.

— Il n'y a plus d'émissions radio, dit Provost, et nous ne captons que de rares émetteurs peu fiables.

— Vous êtes vraiment un hôpital ? Mais qui soignez-vous ? Il y a des dizaines de gens qui sont morts dans une clairière non loin d'ici, où ils vivaient dans une sorte de campement.

Ils restaient silencieux. La salle où ils le recevaient était proche de l'entrée. Il y avait été conduit les yeux bandés.

— C'est donc à cause de notre moteur que vous nous avez trouvés. Les techniciens qui l'ont installé devaient revenir pour atténuer son bruit. Mais ils ont été victimes de bandes années convoitant leur outillage et les pièces de rechange. Nous cherchons à isoler davantage ce bruit. Toutefois nous ne pensons pas que les prédateurs humains soient attirés par la forêt, même pour y chasser. Les animaux sont partis vers le sud eux aussi.

— J'ai aperçu des rennes à hauteur de Mâcon je crois.

— Des amis ont signalé des oiseaux des zones boréales. Des glaciers sont en formation dans le Bassin Parisien et la plupart utilisent les autoroutes pour s'enfoncer dans la France. Leur mouvement est très lent, mais ils peuvent progresser de quelques kilomètres par semaine.

Il sourit vaguement d'avoir enfin l'explication de ce flot lent des files de voitures abandonnées sur les autoroutes. Les glaciers les poussaient devant eux comme des moraines. Jusque-là il gardait de ce phénomène l'angoisse d'une force surhumaine s'exerçant tout en haut de ce pays. Il n'avait jamais pensé aux glaciers.

— Nous avons besoin d'un spécialiste pour le moteur. Éventuellement vous pourriez rester avec nous et collaborer à notre entreprise.

— Qui soignez-vous, tout le monde ?

— Non, déclara sèchement la mère supérieure. Nous avons constitué des réseaux de soutien et de solidarité pour venir en aide aux personnes qui, malgré ces événements hors du commun, réussissent à conserver leurs valeurs morales et ne cèdent ni aux pillages ni aux tentations diverses.

— Des hommes et des femmes de grande valeur morale, fit Sydney, redevenant soudain le journaliste incisif qu'il avait été durant des années.

— Nous désapprouvez-vous ?

— Je suis toujours sous l'emprise de ma profession et je m'efforce de rester aussi objectif que possible. Je pose la question qu'un de mes téléspectateurs poserait là-bas, en Australie.

— Lorsque d'immenses territoires subiront un hiver glaciaire permanent, dans une lumière appauvrie et des conditions de vie très restreintes, nous aurons besoin d'une élite pour encadrer les survivants.

— Vous les estimez à quel pourcentage ? demanda-t-il.

— Trente pour cent, fit le médecin-chef.

Sydney s'efforça de rester serein. Ces gens-là vivaient dans une complète utopie. Il commença de leur parler des spéculations faites par différents instituts mondiaux, à une époque où l'on redoutait surtout l'hiver nucléaire.

— C'est une vieille histoire, dit l'infirmière en chef Clara, des estimations datant de presque cent ans.

— Oui, mais les données ont pu être reprises pour la crise actuelle. C'est la Lune qui a explosé comme une énorme bombe nucléaire, et ce sont ses poussières radioactives qui nous enveloppent dans une chape épaisse. Ces poussières non seulement voilent le Soleil, empêchent ses rayons de nous éclairer et de nous chauffer, mais détraquent complètement tous les satellites, ces milliers de satellites indispensables à notre vie passée. Plus de télécommunications, plus de renseignements pour la météo, pour les appareils qui se déplaceraient sur terre, sur eau ou dans les airs. Nous ne disposerons plus d'aucune information permettant de prévoir l'immédiat. Ces données n'existaient qu'en petit nombre il y a cent ans, puisque l'électronique et les satellites n'existaient pour ainsi dire pas. Les derniers chiffres

que j'ai pu capter, aussi bien en Europe, Amérique et Chine, ne donnent que de 0,5 à 2 % de survivants dans les cinq prochaines années, et encore moins par la suite. Si bien que sur une population de six milliards d'êtres humains, il ne restera que de vingt à cinquante millions de survivants dans le monde entier. Vos élites n'auront à encadrer qu'un million de personnes pour votre pays, la France. Cela ne vous effraye pas de penser que vous abandonnez à leur sort cinquante-neuf millions d'êtres humains ? Uniquement pour maintenir un ordre moral autoritaire, au nom de je ne sais trop quoi.

Le médecin-chef parut sur le point de se justifier, mais la mère supérieure se fâcha :

— C'est à partir de ce million de survivants recevant une éducation, une discipline efficace, que l'humanité pourra se reconstituer. Nous n'allons tout de même pas nous porter au secours des bandes organisées qui se disputent leur butin, qui violent et qui tuent. Ces bandes vont constituer des fiefs et nous assisterons au retour d'une période féodale encore plus féroce que celle du Moyen-Âge. Notre hôpital occupera alors un rôle aussi important que celui des abbayes de cette époque ancienne, quand les barons s'entretuaient et que les pauvres gens se réfugiaient dans les enceintes protégées par le droit d'asile.

— Je doute que ce droit soit respecté désormais.

— Notre rayonnement sera tel que nous obtiendrons une charte tacite qui nous protégera, déclara la Mère avec une force de conviction exaltée. Viendra le moment où nos soins, notre accueil, toutes les aides spirituelles et matérielles que nous apporterons aux malheureux survivants, feront accourir vers nous des foules de croyants prêts à nous défendre.

Sydney allait lui demander si en attendant elle se contenterait de regarder mourir les autres, bien à l'abri de son blockhaus, mais comprit qu'il prendrait trop de risques à le faire. Ces gens-là s'étaient depuis le début de la Catastrophe forgé une doctrine, et personne ne pourrait les convaincre qu'ils étaient en partie dans l'erreur. C'étaient des attentistes, qui savaient qu'inexorablement leur rôle prendrait une importance inouïe, lorsque quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population terrestre auraient disparu.

— Il fallait arrêter une règle de conduite, expliqua le médecin-chef, d'une voix quelque peu embarrassée, et nous ne pouvions envisager de nous porter au secours de tous. Vous avez vous-même rencontré la violence un peu partout. Nous ne sommes pas faits pour l'affronter, mais pour soigner ceux qui le désireront.

— Vous communiquez comment avec l'Australie ? demanda la

supérieure.

— Par satellite, mais désormais les émissions sont brouillées. Je peux envoyer des images et des sons, sans savoir si là-bas ils sont reçus.

— Nous aimerions disposer aussi d'un émetteur pour plus tard, quand le froid et les glaces auront forcé les survivants à vivre dans le dénuement le plus complet. Certains disposeront peut-être de récepteurs-radio ou de télé, et nous pourrions alors les contacter pour leur proposer de les accueillir.

— Où avez-vous abandonné votre véhicule déjà ? demanda l'infirmière chef. Ah oui, du côté de la maison forestière, celle qui est prise dans un cercueil de glace à cause d'une conduite d'eau qui a explosé. Une conduite qui alimentait jadis un village en contrebas.

— Nous allons vous y accompagner pour que vous puissiez discuter avec les vôtres de ce que vous déciderez.

Il y avait, dans le ton de la Mère supérieure Muriel, la certitude que son choix ne pourrait être qu'en plein accord avec ce qu'elle avait elle-même décidé.

## CHAPITRE 10

Les mêmes hommes, trois qui l'avaient déjà encadré pour le conduire dans le blockhaus, furent chargés de l'escorter jusqu'à la maison forestière.

— Qui vous attend là-bas ? demanda sœur Muriel avant qu'ils ne quittent la salle du conseil.

— Je ne sais pas s'ils m'auront attendu, dit-il. Ne me voyant pas revenir ils risquent de s'être affolés et d'avoir fui.

— Avec votre hydro ? Voilà qui serait ennuyeux.

Il ne répondit pas, prit un air préoccupé. Une nouvelle fois on lui banda les yeux et un homme lui prit le bras pour le conduire à l'extérieur. On ne lui rendit la vue qu'en face de l'oratoire à la vierge truquée.

— Êtes-vous vraiment des catholiques ? demanda-t-il à celui qui lui paraissait le plus ouvert au dialogue.

— Nous appartenons à la Nouvelle Église du Christ-Roi qui a vu le jour en 2017, et dont le prophète, Daniel, avait prévu la série de catastrophes qui nous accablent aujourd'hui. Le Vatican nous reconnut en 2046.

— On dit que le pape, au lieu de s'enfuir vers le sud, a gagné les régions du Nord. Pouvez-vous le confirmer ?

— Sa Sainteté Grégoire XVII a effectivement fait halte chez nous, le temps de se reposer des fatigues de son voyage et a repris la route de sa mission deux mois plus tard.

— Mais quelle est sa mission ? demanda Sydney.

— Tais-toi, dit l'homme à droite de l'Australien. Il n'est pas des nôtres et ne doit pas savoir ce genre de choses.

— C'est exact, reconnut celui de gauche, mais lorsque vous aurez signé le pacte vous pourrez en savoir plus.

— On a répandu le bruit que le pape essayait de rejoindre cette base spatiale européenne située aux abords du Cercle Polaire arctique.

— Vous êtes trop curieux, dit le plus hargneux, et vous répandez des calomnies.

— Je suis journaliste et je vérifie le bien-fondé des bruits qui circulent.

Il ne savait comment fausser compagnie à ces trois-là, regrettait d'avoir évoqué la maison forestière. En Australie il avait vaguement entendu parler d'une secte proche des catholiques, que le pape aurait reconnue au bout de nombreuses années de discussions secrètes, mais dans son pays il n'avait jamais entendu dire que des fidèles se référaient à cette Nouvelle Église du Christ-Roi. Ni à un prophète Daniel. Pour être franc il avouait ne pas vraiment s'être intéressé à ce genre de problèmes.

— Vous n'avez pu pénétrer dans la maison forestière ? C'est un bloc de glace.

— J'ai trouvé la faille par la façade arrière.

— Vos compagnons sont au nombre de ?...

— Deux.

— Armés ?

— Oui, mais s'ils sont encore là, ils seront très méfiants.

Ils effectuèrent un grand détour avant d'approcher de la maison solitaire, mais quoi qu'ils fassent leurs pas faisaient craquer la neige durcie et, pour se faufiler entre les blocs de glace enfermant les arbres, il fallait perdre beaucoup de temps. Sydney espérait que la mère et le fils se douteraient de leur approche, et découvriraient que ceux qui l'accompagnaient étaient puissamment armés. Du moins si la clarté restait suffisante, car au milieu de la journée on y voyait difficilement à plus de cent mètres.

— Je vais en reconnaissance, dit l'homme de droite, que les autres appelaient Mark.

— Si vous y allez armé, prévint Sydney, ils se méfieront.

— Je peux faire sauter la gangue de glace avec ces grenades, ricana Mark. Pourquoi serais je mal accueilli ? Nous vous offrons une rare hospitalité, la sécurité, de quoi survivre sans problèmes majeurs. Ne me dites pas que ces deux-là préfèrent courir le risque d'être capturés et torturés par les bandits qui nous environnent ?

— Vous avez vous-même l'apparence d'un de ces bandits, répliqua Sydney ce qui faillit entraîner un geste de violence chez son interlocuteur. Par chance l'autre homme, Jef, intervint :

— Il a raison. Nous devons agir sans nous cacher. Sydney vous devriez les appeler.

— Je ne le ferai pas. Je veux leur laisser leur liberté de choix.



— C'est inadmissible, cria Mark. Il n'y a pas d'autre choix aujourd'hui que celui que nous proposons. Et d'ailleurs où est l'hydro, on ne le voit pas.

— Dans la remise en principe, si mes compagnons ne se sont pas enfuis avec. Si vous envoyez une grenade vous le mettrez à mal.

C'est alors qu'ils entendirent craquer la glace sous les pas d'un inconnu, à quelques mètres d'eux. Dans cette demi-obscurité il ne pouvait distinguer qui descendait ainsi de la colline. Sydney pensa que Gary était allé chasser, mais presque tout de suite il reconnut la silhouette d'Astrid. Ainsi ils l'avaient attendu et il en fut profondément ému. Mais déjà le troisième homme, dont il ignorait le nom car il n'ouvrait jamais la bouche, avait réagi et fonçait vers la jeune femme. Elle n'eut pas le temps de braquer sa carabine. Il la ceinturait sans ménagement.

— Laissez-la, cria Sydney. C'est mon amie.

— Que fait-elle dans les bois, et avec un rafaleur en plus ? dit Mark soupçonneux.

— Je vous cherchais, dit-elle à Sydney. Je commençais d'être très inquiète que votre absence se prolonge. Qui sont-ils ?

Sydney ne savait que répondre.

— Nous ne vous voulons aucun mal, expliqua Jef. Nous appartenons à la Nouvelle Eglise du Christ-Roi et Sydney serait disposé à nous rejoindre. Nous avons besoin d'un homme comme lui, s'y connaissant en hydro et en diffusion de sons et d'images. Notre église se trouve quelque part dans le coin.

— Là où naît le ronronnement de ce moteur inconnu ? demanda-t-elle.

— C'est exact. Justement nous comptons sur Sydney pour atténuer ce bruit qui nous signale trop. Nous vous offrons un asile de qualité, de la chaleur, de la nourriture abondante et une occasion de vous dévouer pour le bien commun. Vous devez en avoir assez de combattre solitairement pour votre survie. Nous, nous sommes la survie terrestre et céleste.

Le visage de Jef devenait extatique et des larmes d'émotion emplissaient son regard, mais embuaient ensuite ses lunettes de protection qui gelèrent aussitôt. Il dut les nettoyer.

— Vous avez accepté de vous joindre à eux, fit-elle, étonnée.

— Je n'ai pas encore donné mon accord, répondit-il. Je voulais d'abord connaître votre opinion.

— Je crains, lança Mark menaçant, que vous ne puissiez vous dérober. Vous en savez trop sur nous et sur notre monastère secret.

— Un instant, dit Jef. Il y a un troisième personnage je crois ?

— Je ne répondrai pas, dit la jeune femme. Je ne vous accorde aucune confiance. Sous prétexte de religion vous êtes en train de soumettre des gens à une dictature brutale. Je préfère courir mille risques plutôt que d'adhérer à cette Église de je ne sais plus quoi.

— Elle blasphème ! hurla Mark, décomposé par la rage. Elle commet un crime impardonnable.

— Restons calmes, supplia Jef, il y a un malentendu. Nous devrions nous rapprocher de la maison, à condition que vous demandiez à la troisième personne de votre groupe de nous rejoindre.

— Il n'en est pas question, répliqua Astrid, avec une témérité qui inquiétait Sydney. Il pressentait que cet affrontement ne pourrait pas se régler dans la sérénité que préconisait Jef.

— Vous pouvez rester avec eux, lui dit-elle, mais moi je refuse et d'ailleurs je n'ai que des raisons profondes de me méfier de ces gens-là. Il est hors de question que j'adhère à leurs croyances.

— Qui êtes-vous donc pour mépriser la parole du prophète Daniel qui parla au nom du Christ-Roi ? Sale orgueilleuse pétrie de convictions ignobles.

— Je vous emmerde, dit-elle. Je suis juive et athée et je prétends le rester.

## CHAPITRE 11

Foudroyés. C'était l'impression qu'avait Sydney en regardant ces trois hommes interdits par la déclaration hurlée de la jeune femme. Elle avait atteint une limite dans la provocation qui interdisait désormais tout retour à des relations normales. Il fit signe à Astrid d'essayer de fuir, se jetant sur Mark qui lui paraissait le plus dangereux des trois, mais le troisième individu le frappa sans retenue à la base de la nuque. Sans perdre connaissance il bascula en avant et resta quelques secondes le nez dans la glace du sol.

— Des Juifs ? hurlait Mark. Nous aurions dû nous en douter. Des Juifs qui ont failli souiller le Monastère de la Nouvelle Église du Christ-Roi. Celui-là a même eu l'audace de pénétrer dans notre sanctuaire.

Même Jef était rouge d'indignation et menaçait Astrid de son arme. La jeune femme le défiant osa s'accroupir pour demander à Sydney si tout allait bien. Il se retourna sur le dos, s'assit. Il voyait encore des éclairs éblouissants, alors que le crépuscule plongeait l'endroit dans une lumière sinistre.

— Nos serments sont significatifs à ce sujet, dit Mark à l'adresse des deux autres, et vous savez que bien avant les bandits et les prédateurs de toute nature, nos ennemis sont les assassins du Christ.

Sydney se releva avec l'aide d'Astrid, se demandant s'il rêvait ou s'il avait réellement entendu ces paroles de haine.

— Écoutez, il y a belle lurette que le Vatican a proclamé que cette accusation-là n'était qu'une invention des intégristes de l'Église et que...

— Taisez-vous. Êtes-vous juif vous-même ?

— Peut-être. Pourquoi pas ? Mon grand-père s'appelait Israël.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ; il faut trouver le troisième individu et débarrasser la Création de Dieu de ces immondes.

Même Jef éprouvait désormais une grande répugnance envers Sydney et détournait les yeux, comme ne supportant pas de voir les visages de ces deux serpents qui avaient failli, surtout l'homme, gagner sa sympathie.

— Je vais là-bas, dit le troisième homme, tandis que vous gardez

ces deux. Nous les fusillerons ensuite avec le troisième. Je suppose qu'il est en train de dormir. En principe il ne doit pas avoir surpris notre présence.

— Fais attention à toi Juste, ce sont des êtres capables de toutes les ignominies. Ils peuvent avoir menti et être encore plus nombreux dans la maison forestière.

— Je découvrirai vite ce qu'il en est.

Il se fondit dans la clarté blanchâtre que diffusaient les arbres givrés éclairés d'une dernière lueur de jour.

— Comment vous sentez-vous ? demanda doucement Astrid.

— Ça va, murmura-t-il.

— Silence, dit Mark, ou je vous assomme tous les deux. Vous devez vous taire.

Sydney n'osait regarder la jeune femme qui devait penser à son fils. Que faisait Gary pendant qu'elle le recherchait dans la forêt ? Il restait encore attendri qu'elle se fût inquiétée de lui. Gary avait dû refuser de l'accompagner, ruminant toujours le drame qu'il avait vécu avec ces deux brutes. Depuis il souhaitait que ce témoin gênant disparaisse, et que sa mère et lui aient seuls ce souvenir horrible à se partager.

— Maintenant Juste devrait revenir vers nous, déclara Jef, qui commençait à scruter les ténèbres.

— Nous détenons deux otages et nous ne risquons rien.

Le ronronnement lointain du monastère rendait le silence des bois encore plus étrange... Sydney regrettait cette curiosité professionnelle qui le poussait sans cesse à vouloir identifier les sources de tout ce qui l'intriguait. Il s'appuya contre la gangue glacée d'un arbre, ferma les yeux pour essayer d'y voir plus clair en lui. L'homme reviendrait et ils seraient tous mis à mort. Le garçon manquait d'expérience, face à un loup comme Juste qui avait dû s'introduire dans la maison sans commettre la moindre erreur. Il regarda à nouveau Astrid, ne distinguait pas grand-chose de son visage faute d'éclairage, mais elle lui paraissait très calme. Il se mit à murmurer :

L'hydro est perdu pour vous car je l'ai mis en panne par prudence. Vous ne retrouverez jamais la pièce qui fait défaut. Vous nous exécuterez, mais un véhicule en excellent état de marche et un émetteur perfectionné d'images et de sons resteront inutilisables définitivement. Votre fanatisme continuera de commettre des erreurs aussi fatales, et vous finirez par effriter votre résistance aux éléments extérieurs. Vous disparaîtrez, pendant que le pape Grégoire XVII sera

bien à l'abri dans un vaisseau spatial en route pour Ophiuchus IV. Vous serez les dindons de la farce.

Mark lui enfonça le canon de son rafaleur dans les côtes mais Sydney continua de parler en dépit de la douleur. Il fallait à tout prix que les autres aient leur attention détournée. Lorsqu'il avait fermé les yeux en s'appuyant contre l'arbre givré, il avait nettement entendu craquer la glace presque derrière lui. Il ne savait si c'était un animal ou un être humain, mais quelque chose de vivant se déplaçait prudemment dans leur direction ou autour d'eux. Il pensait à la biche et à son faon dont il avait ouvert l'enclos, mais qui ne montraient aucun goût pour la liberté. Et c'est en découvrant la sérénité d'Astrid qu'il se demanda si Gary ne rôdait pas à proximité. Depuis que ces deux hommes l'avaient capturé, soumis à leurs caprices sexuels, le garçon ruminait sa honte, mais se développait chez lui une hargne féroce et sournoise qui le rendait d'une méfiance malade doublée d'un désir sauvage de se venger, même sur des innocents. Il avait failli le tuer, lui, et sans l'intervention de sa mère l'aurait fait. Le retard d'Astrid dépassant le délai prescrit il devait se tenir aux aguets et avait découvert leur petit groupe, vu Juste se glisser dans la maison.

— Taisez-vous donc ! dit soudain Jef. N'as-tu rien entendu Mark ?

L'autre dut soulever la visière de son casque car celle-ci grinça un peu, la respiration produisant de l'humidité qui gelait autour des charnières d'ouverture.

— Il y a une drôle d'odeur. Comme de l'huile de vidange.

Sydney frémit. Gary graissait la carabine ancienne avec effectivement une huile de moteur. Il lui en avait fait la remarque, le prévenant contre l'encrassement qui pouvait s'ensuivre. Mais le garçon n'en faisait qu'à sa tête.

— Tu crois que c'est notre moteur qui envoie cette odeur-là dans l'air par l'échappement ?

— Possible. Mais Juste devrait revenir. Nous devons faire quelque chose. Liquidons ces deux-là et essayons de le retrouver.

— Tu oublies qu'ils constituent deux otages si jamais Juste était tombé dans un piège.

— Les Juifs n'auront pas épargné sa vie, nous n'avons aucune raison d'en faire autant.

— Nous retrouvera-t-il dans cette obscurité ? Dans le monastère nous ignorons combien les jours se sont dégradés. C'est une lumière de crépuscule qui désormais éclaire le monde.

— Jusqu'à ce que le Christ-Roi nous redonne la lumière qui

annoncera la résurrection d'un monde nouveau, débarrassé de ses scories et d'êtres aussi malfaisants que ces deux-là.

Jef approcha sa cagoule de celle de Sydney :

— Combien sont-ils dans cette maison ?

— Je ne peux vous dire qu'une chose, peut-être sont-ils tous partis à ma recherche et font le siège de votre monastère.

— N'écoute pas Jef, il invente n'importe quoi.

— N'empêche que Juste n'est pas de retour parmi nous.

L'odeur d'huile, qui un moment s'était évanouie, redevenait plus perceptible, mais les deux autres se protégeaient le visage de leur visière et ne la sentaient pas encore.

— Ils nous méprisent, dit soudain Astrid, mais dans le fond ils sont morts de peur. J'ai l'impression même qu'ils se maîtrisent pour ne pas claquer des dents. Ils ne sortent plus de leur foutu monastère et la nuit sauvage, celle de ce monde nouveau, impitoyable, les épouvante. Là-bas dans leur nid douillet, abrutis par les patenôtres et les cérémonies religieuses, ils ont perdu tout contact avec la réalité.

## CHAPITRE 12

— Tu ne vas pas continuer longtemps à nous insulter sale youpine, gronda Mark en enfonçant son rafaleur dans le ventre d'Astrid. Mais juste en cet instant une lumière éblouissante tomba de très haut, une lumière stupéfiante faite de milliers d'étincelles vives qui exaltèrent la blancheur des arbres. Tous levèrent les yeux vers le ciel invisible. Sydney sut tout de suite qu'une fusée lumineuse, à poudre de magnésium ou d'aluminium, venait d'être lancée et les rendrait incapables pour de longues secondes de distinguer quoi que ce fût. Jef tomba le premier, puis Mark, et comme l'illumination décroissait ils virent que les cagoules des deux hommes avaient explosé et qu'un flot de sang entraînait les débris du verre organique des visières.

Gary apparut comme se mourait la dernière lueur.

— Il y avait plein de fusées éclairantes dans la cave de la maison forestière, dit-il. Je furetais en bas lorsque ce type est entré. Il ne faisait pas de bruit mais il a eu le tort d'ôter sa cagoule et sa mauvaise haleine l'a trahi. Je l'ai repéré ainsi. Dans la cave j'avais remarqué un échenilloir fonctionnant sur Inini-batterie. Normal me direz-vous dans une maison forestière. C'est une sorte de cisaille. Au bout d'un bras télescopique motorisé qui peut atteindre cinq mètres. J'avais vérifié un peu plus tôt son bon état.

Il se baissait, ramassait les rafaleurs en disant qu'on n'avait jamais trop d'armes.

— Il faut filer maintenant. Ces trois-là ont bien des copains quelque part ? Ils ne vont pas tarder à venir aux nouvelles. Pendant que vous faisiez ami-ami avec ces dingues, maman et moi avons rempli le réservoir d'hydrogène liquide. Nous pouvons rouler tranquilles.

Un quart d'heure plus tard ils dévalaient la route forestière, évitant de garder trop longtemps les projecteurs allumés. Ce défilé d'arbres fantomatiques de chaque côté de la voiture leur mettait les nerfs à vif et Gary avait passé un rafaleur par la vitre baissée, prêt à tirer. Sa mère en fit autant mais soudain elle éclata en sanglots, libérant la tension maîtrisée depuis des heures.

— Il fallait que je les tue, maman.

Elle hochait la tête, comme pour approuver. Parfois Sydney

stoppait net, croyant avoir aperçu une lueur à travers les bois mais il n'y avait rien. Il pensait prendre vers l'est, remonter le long de l'A4 et trouver le moyen de la traverser sans tomber dans un guet-apens.

— C'était qui ces trois mecs ? demanda le garçon quand sa mère parut se calmer.

Sydney l'expliqua. Parla du blockhaus enterré, immense et certainement organisé de façon militaire.

— La première personne était une brave religieuse qui croyait réellement que l'endroit était un hôpital, mais en fait il s'agit d'une secte. Pourquoi a-t-elle été reconnue par le Vatican, je l'ignore.

— Grégoire XVII a toujours été très controversé et les schismes se succédaient. Vous n'avez pas suivi ces événements religieux entre les années trente et cinquante ?

Il avoua que non, dit qu'il trouvait étrange que le Vatican reconnaisse une secte aussi dangereuse.

— Je croyais que l'Église ne considérait plus les Juifs comme responsables de la mort du Christ depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

— Cette Église nouvelle a répandu dans l'opinion publique un antisémitisme violent, venimeux, qui a trouvé un écho favorable.

— Vous n'auriez jamais dû leur dire que vous étiez juive.

— Mais, fit Gary surpris, nous ne sommes pas juifs.

— Je voulais les provoquer, avoua la jeune femme. Furieuse de vous voir écouter leur proposition. Dès lors tout a basculé très vite et leur potentiel de haine a littéralement explosé. En même temps je les déstabilisais car jusque-là ils étaient maîtres d'eux, très convenables même.

— Ils étaient sur le point de nous abattre, murmura Sydney.

Les arbres fantomatiques s'espaçaient. Bientôt ils sortiraient de la forêt de la Montagne de Reims et le danger serait partout. Il stoppa, donna un peu de lumière pour étudier sa carte. Quelques villages, qu'ils ne pourraient éviter étaient sur leur trajet.

— Attendons le bout de la nuit, l'heure où même les plus féroces cèdent à la fatigue. Impossible pour l'instant de rouler ailleurs que sur cette route en jaune sur la carte. Il nous faudra traverser Bouzy.

— Ma mère aimait le Bouzy, se souvint Astrid. Un vin rouge tranquille.

— Tranquille ?

— Non effervescent.



Ils sommeillèrent à tour de rôle jusqu'à six heures du matin. Le jour, pouvait-on encore donner ce nom à cette lumière confuse que filtraient les strates lunaires, venait après neuf heures. Ils repartirent et en approchant du village Sydney appuya à fond sur l'accélérateur, mais un obstacle imprévu l'obligea à se dresser sur le frein. L'hydro dérapa sur le verglas, projetant des parcelles d'une boue puante.

— Mais c'est de la bouse de vache, fit Astrid dégoûtée.

— Oui et la coupable se repose en plein milieu de la route.

Elle n'était pas seule. Trois autres vaches tournaient la tête pour les regarder tranquillement et ne libérèrent la route que lorsque l'avant du véhicule les frôla.

Plus loin, à trois kilomètres, le pont sur le canal de l'Aisne à la Marne s'était effondré et ils durent descendre sur la surface gelée de l'eau. Sydney obliqua à gauche sur les conseils d'Astrid qui étudiait la carte. Le canal franchissait l'autoroute par un tunnel. Peu de risque que des truands aient choisi cet endroit pour attaquer les voyageurs. Revenu au jour l'hydro se cramponna pour grimper la pente verglacée, quitter le canal et prendre la direction de Rethel.

— Grégoire XVII a séjourné chez ces cinglés, rappela Sydney lorsqu'ils décidèrent de prendre un peu de nourriture. Le pontife doit certainement essayer de rejoindre la fameuse base spatiale. J'ignore tout d'elle. Nous en avons chez nous dont je ne connais même pas le nom. Dans le monde entier elles sont nombreuses, mais pourquoi choisir celle-là ?

— À cause de John Bermann, dit Astrid. Le fameux John Bermann, celui du vaisseau spatial *Terra* qui a découvert la planète Ophiuchus IV. Dès qu'il a appris la catastrophe lunaire, il a promis de faire le maximum pour sauver des rescapés. Son vaisseau doit se trouver en orbite autour de la Terre, et les navettes de la base polaire embarquent ceux qui sont arrivés sains et saufs au-delà du cercle arctique...

— Mais il y a eu d'autres astronefs encore plus grands, encore plus performants. L'engouement pour cette planète lointaine, d'un système différent du nôtre, s'était un peu tassé dans les années quarante. On disait même que certains colons avaient connu de graves ennuis, même pire et souhaitaient être rapatriés.

— Souvenez-vous, chaque religion, parmi les plus importantes, avait pu envoyer des représentants pour participer à cette colonisation.

Gary qui buvait son thé regretta soudain de ne pas avoir eu l'idée de traire les vaches de Bouzy. La conversation des deux adultes le

laissait indifférent. Il n'avait jamais rêvé de l'espace. Sydney mettait cette attitude sur le compte de la philosophie de la jeunesse durant les années précédant la catastrophe. Elle se repliait sur la vieille Terre, et ses leaders l'exhortaient à oublier ces vieux fantasmes qui n'avaient conduit qu'à des déconvenues.

— Jamais la lumière n'a été aussi parcimonieuse, remarqua Astrid. Il est dix heures et c'est à peine si je distingue ce muret à vingt mètres.

Dans le ciel les strates formaient des bourrelets menaçants ressemblant à des plaies croûteuses qu'aurait gonflées un liquide purulent.

— La température est remontée, annonça Sydney. Il ne fait que moins dix par ici. Dès que nous le pourrons il faudra que je reconstitue le stock d'hydrogène.

— Encore ! protesta Gary, vous ne pensez qu'à ça. Ce buggy a une autonomie de six cents bornes pourtant.

## CHAPITRE 13

La veille ils avaient rencontré une immense serre où plusieurs familles cultivaient des légumes. La chaleur était produite par un forage géothermique qui alimentait aussi une turbine électrique. De puissants projecteurs donnaient une lumière solaire artificielle. Ces gens-là se protégeaient derrière des remparts de glace édifiés avec une pelleteuse, mais à condition d'abandonner ses armes dans le sas d'entrée, on pouvait se procurer des légumes et des œufs. Encore fallait-il avoir une marchandise d'échange. Malgré les protestations de Gary, Astrid proposa un des rafaleurs pris sur les cadavres des adeptes de la secte. En échange ils eurent droit à une impressionnante quantité de nourriture dont une oie congelée.

— Vous allez rencontrer les glaciers à moins de deux cents kilomètres. Ils recouvrent la Belgique, le Rhin, l'Allemagne, leur dit un des serristes. Vous devrez trouver une pente pour y accéder.

Le cortège du pape Grégoire XVII était passé non loin de la serre. Il se composait de plus de douze véhicules dont plusieurs engins munis de chenilles, des hélicos sur tracteurs.

— Des sortes de camping-cars pouvant se déplacer sur la glace. Comment ces religieux ont-ils pu s'équiper ainsi je l'ignore. J'avais vu les mêmes lorsque les Norvégiens ont fui leur pays, voici six mois.

C'étaient les peuples du Nord, Norvège, Suède et Finlande qui avaient provoqué la Grande Panique et l'exode des populations situées plus au sud. Voir des gens habitués à des climats rigoureux abandonner leur pays avait frappé les esprits.

— C'était stupide, dit encore le serriste, car ces fuyards ne représentaient qu'un millième de la population de ces endroits-là. Tous des gens pleins de fric voulant garantir leur avenir et qui se précipitaient pour acheter des domaines dans le Sud, certainement en Afrique, du côté de l'équateur, puisque les spécialistes affirmaient alors qu'entre les deux tropiques resterait une zone tempérée.

La découverte de la fameuse bordure glaciaire fut une déception et un soulagement. Dans leur esprit ils avaient imaginé des falaises de plusieurs dizaines de mètres inaccessibles. Ce fut en milieu de journée, alors que depuis quarante-huit heures la lumière solaire était meilleure, que Gary juché sur le toit de l'hydro signala au loin une

ligne de hauteurs.

— Rien de bien important, mais dans cette plaine à perte de vue, on ne peut manquer de la voir. Ce n'est peut-être qu'une forêt.

Une heure plus tard il annonça que cette barrière, avec le soir qui approchait, prenait des teintes bleuâtres. Sydney arrêta le véhicule et grimpa sur son toit avec son viseur à zoom.

— Les glaciers, dit-il. Une barrière continue de loin, mais je distingue les découpes, les gorges et aussi comme des estuaires.

— Quoi, c'est ça les fameux glaciers ? Ceux qui flanquent la trouille à des millions, des milliards d'hommes.

Astrid les rejoignit pour regarder elle aussi. Sur leur gauche, mais ce n'était visible qu'avec le viseur à zoom, une pointe de glace s'enfonçait vers le sud :

— En direction de Paris, supposa Sydney. C'est elle qui a dû agir sur les files de voitures immobilisées sur les autoroutes.

La nuit les surprit avant qu'ils aient atteint les falaises de glace, qui ne dépassaient pas les cinq six mètres au plus haut. Ils préférèrent s'arrêter, mais dès que le moteur fut coupé le bruit d'une pelleteuse géante bousculant des caillasses leur parvint.

— Un torrent ? s'étonna Gary. Quand j'étais petit, nous sommes allés dans les Alpes, hein Maman ? Il y avait un torrent impressionnant qui roulait des rochers, des troncs d'arbres. Pendant des nuits j'en ai eu des cauchemars.

Un vacarme de cailloux malmenés mais aussi des bruits métalliques.

— Comme si quelqu'un donnait des coups de pied dans des boîtes de conserves ou des casseroles.

Toute la nuit ce tumulte les tint éveillés. Parfois ils craignaient qu'il ne se rapproche, mais en fait il restait à distance. Ils se levèrent bien avant l'aube, roulèrent à la lueur des phares. Sydney en général évitait de le faire pour ne pas trop consommer d'énergie, mais lui-même de plus en plus anxieux désirait en avoir le cœur net.

Bientôt le bruit devint insupportable et couvrit le ronronnement du moteur. Tous trois, silencieux, éprouaient la plus grande terreur de leur vie, se sentaient glacés jusqu'à l'âme mais n'osaient se l'avouer. Sydney finit par s'arrêter, préférant attendre les premières lueurs de ce jour famélique qui permettrait peut-être de découvrir l'horrible réalité.

— Il y a une petite barrière devant nous, affirma Gary, si vous allumez les projecteurs on va voir ce que c'est.

D'abord ils crurent que c'était un village avec des maisons biscornues, entassées les unes contre les autres. Des voitures étaient curieusement imbriquées dans les murs, dans les façades.

— Il y a des gens coincés dans ce fatras, cria Astrid.

— Marche arrière toutes, hurla le garçon, vite, ne restez pas là !

Sydney augmenta la portée des projecteurs, empoigna son viseur à zoom et découvrit l'entassement invraisemblable. Certes des pans de maisons, de constructions diverses, même de monuments et de débris de ponts, donnaient l'impression d'un village compressé par un artiste fou, mais il y avait d'autres ruines, des voitures, des arbres, des animaux morts, des humains, des usines, des locomotives.

— Les moraines, dit-il, les nouvelles moraines de cette barrière glaciaire. Nous n'avons rien à craindre. Sa progression est de quelques mètres jour. Quelques centimètres minute.

— Je vous en prie éloignons-nous, le vacarme est insupportable, supplia Astrid. Comment une avancée aussi lente peut-elle produire une telle tempête de sons ?

— Nous devons trouver un passage, expliqua-t-il. Je sais que les heures à venir seront difficilement supportables, mais nous devons nous hisser avec l'hydro sur cette plate-forme de glace.

Ils roulèrent parallèlement aux falaises et aux étranges moraines. Parfois il n'y avait que des rochers, des cailloux, des monticules de terre. Les glaciers avaient ratissé large depuis deux années qu'on annonçait leur progression vers le sud. Jusqu'à des stèles et des pierres tombales, des statues, des pans de murs dont les pierres ou les agglos restaient encore soudés.

— Là, dit Astrid, une gorge.

Une large échancrure qui s'enfonçait en entonnoir dans les glaces, avec au fond une obscurité effrayante. Tous les humains ayant trouvé la mort au cours de leur fuite se trouvaient réunis dans cette frange épaisse de deux à trois cents mètres.

— Une pelleteuse géante, murmura Astrid. Un pêle-mêle effroyable de corps et de matériaux. Un bourrelet dérisoire de tout ce que l'homme a construit, édifié, aimé.

D'autres échancrures se présentaient mais aucune n'inspirait Sydney. Bientôt il devrait trouver de l'eau pour fabriquer de l'hydrogène, se demandait si à l'intérieur de ces failles n'existaient pas des cascades. Les glaciers laminaient tout sur leur passage, et surtout des installations d'eau qui ne gelaient peut-être pas tout de suite.

— Il en sera ainsi jusqu'à la mer du Nord ? demanda Astrid.

Il ne pouvait répondre. Mais cette question fit naître en lui une espérance et il la traduisit inconsciemment en appuyant sur l'accélérateur.

— Où roulons-nous si vite ? demanda la jeune femme.

— La mer du Nord, peut-être en banquise. Possible que ce soit là-bas que nous trouvions un accès, une pente que nous pourrions grimper. Ici il n'y a aucune possibilité de ce type.

Toujours ce vacarme de scène de ménage ou de travaux publics fantastiques. Ils faillirent recevoir un énorme camion sur l'hydro. Le poids-lourd roulait sur lui-même depuis le haut des moraines et coupa leur route. À quelques secondes près ils étaient pilonnés. Aussi Sydney s'éloigna-t-il de plus d'un kilomètre.

— Ça fait du bien, le remercia Astrid, c'était insupportable. Gary se retournait, visiblement songeur.

— Quelque chose te tracasse ? demanda sa mère ?

— Nous aurions dû voir des pillards à l'œuvre, dit-il. Or il n'y a personne.

— L'endroit épouvante peut-être les plus audacieux des maraudeurs.

Sydney trouvait juste la réflexion du garçon. Si jusque-là ils n'avaient aperçu personne en train de fouiller ces moraines rien ne prouvait qu'ils n'en rencontreraient pas plus loin. Il leur faudrait se méfier.

— Sommes-nous loin de la mer du Nord ?

— Moins de cent kilomètres je suppose. J'espère avoir suffisamment d'hydrogène pour atteindre la banquise.

— Peut-être n'a-t-elle pas encore gelé.

— Si les glaciers ont basculé dedans depuis le Sud de la Norvège il y a de grandes chances pour qu'elle le soit.

— L'eau salée vaut-elle l'eau douce pour le moteur ?

— L'électrolyse en est facilitée, mais il faut fréquemment nettoyer la crépine des rejets. Et aussi tout le mécanisme.

Plus loin ils eurent l'impression que la barrière glaciaire perdait de la hauteur, n'était que de deux à trois mètres, mais le bourrelet des moraines était encore plus haut.

## CHAPITRE 14

Chaotique. Pour l'instant et peut-être pour des années cette partie de la mer envahie par les glaces serait chaotique. Les glaciers précipités dans l'eau s'étaient transformés en icebergs, en plates-formes géantes qui parfois se soudaient en une continuité de quelques kilomètres, mais il restait de grandes étendues d'eau prisonnières. Par contre en bordure de la plage les glaciers terrestres se fragmentaient, basculaient lourdement, avec des explosions qui faisaient trembler l'air et le sol sur des kilomètres.

— Je ne suis pas faite pour vivre dans ce cauchemar, dit Astrid un soir. Je ne me sens pas capable d'affronter cette masse de glace qui inexorablement descend vers le sud. Persistez-vous vraiment dans vos intentions de rejoindre le Nord pour rouler en direction de l'Islande ou du Groenland ?

— Il pense surtout à la base spatiale, lança Gary moqueur.

Sydney ne le contredit pas.

— Vous croyez qu'il y aura encore des navettes et qu'on acceptera de nous prendre ? Fit Astrid, qui aussitôt secoua la tête avec énergie, disant qu'elle n'était pas faite non plus pour voyager durant des mois en direction d'une planète inconnue laquelle, depuis quelques années, provoquait des rumeurs inquiétantes.

— Que voulez-vous donc ? demanda Sydney avec douceur. La vie que vous avez connue n'existe plus, n'existera plus. Vous ne parvenez pas à l'admettre et si vous refusez de le faire vous ne survivrez pas.

— Qui vous dit que j'ai envie de survivre ? répliqua-t-elle.

Gary, en train de surveiller l'électrolyseur, se leva et s'éloigna, fou furieux.

— Je regrette, dit-elle, mais je suis lasse. Nous vivons une utopie en espérant survivre. Les provisions diminuent et je ne pense pas que nous en trouvions sur ce linceul glaciaire qui menace l'Europe entière, et peut-être même le reste du monde. Il faudrait aller fouiller dans ces étranges moraines, mais en aurons-nous le courage ? Sommes-nous des écumeurs de ruines, des détrousseurs vivant du malheur des autres ?

— La société future vivra du malheur des autres. Lorsqu'elle s'organisera, pas avant des dizaines d'années, peut-être des siècles, elle

aura besoin des reliques, des vestiges, des produits du passé pour progresser. Ce sera une société de récupération qui aura tout perdu, même le secret du fil à couper le beurre.

Elle sourit, appela Gary qui là-bas contemplait la mer où s'entrechoquaient des montagnes de glace.

— Je croyais qu'il y aurait des gens par ici et il n'y a personne sauf des cadavres que cette masse énorme a ratissés un peu partout. Vous pensiez trouver une pente accessible et il n'y a rien, rien qu'un effroyable entassement.

— Nous essayerons de nous enfoncer dans cette vallée là-bas. Il est possible que nous trouvions ce que nous cherchons. Le fond est plus clair que celui des autres échancrures et, dans la lumière de midi, j'ai cru voir une blancheur sympathique.

Lorsque Gary revint, ce fut pour annoncer qu'un troupeau de phoques s'ébattait sur une île de glace, à moins de deux cents mètres du rivage.

— C'est de la viande et de la graisse en perspective. Nous aurons besoin de pas mal de nourriture lorsque nous roulerons sur cette immense plate-forme.

— La station spatiale a certainement été emportée vers le sud par les glaciers en mouvement, dit la jeune femme.

— Je pense que la calotte glaciaire n'a pas augmenté de volume, qu'elle s'est simplement étendue. Là-bas les glaces ont toujours la même épaisseur. Si la suite du pape a cherché à s'y rendre c'est qu'elle savait qu'il restait une chance de salut.

— Le Vatican a des intérêts dans les compagnies de voyages extra-terrestres, surtout celles qui commerçaient avec Ophiuchus IV. Et aussi dans l'exploitation des ressources minières de la Lune et de Mars, se souvint-elle.

— Ils ont dû boire un bouillon lorsque la Lune a explosé. Finalement on ne sait pas si c'est à cause du minerai radioactif qu'on aurait trouvé là-bas et exploité sans vergogne, ou si la Lune servait de silo nucléaire clandestin pour certains pays. Depuis la Charte lunaire de 2008, une vingtaine de pays travaillaient sur notre satellite. Il aurait fallu être plus vigilant.

Ils bivouaquèrent sur place mais le lendemain, lorsque Sydney prétendit pénétrer seul dans la fameuse vallée qui le tentait, Astrid dit qu'elle se sentait mieux et qu'elle l'accompagnerait. Gary, quant à lui, n'avait jamais manifesté de réticences et Sydney commençait à lui trouver des qualités. Le garçon était capable d'un grand courage et de



réfléchir, devenait plus raisonnable qu'au début de leur rencontre.

Très vite les falaises bordant cette étrange vallée se rapprochèrent et les moraines, faites de débris de toute nature, de voitures et de cadavres d'humains et d'animaux, ne laissèrent bientôt qu'un passage étroit. La température, dans cette gorge remplie d'ombre, était de moins vingt-deux degrés, ce qui empêchait les puanteurs diverses de se répandre. Ils durent à plusieurs reprises s'arrêter pour déblayer le passage mais Gary, juché sur le toit, confirmait l'hypothèse de Sydney sur la possibilité d'un plan incliné tout au fond de la faille.

Un entassement de quatre mètres de haut les arrêta totalement. Le garçon réussit à l'escalader. Astrid n'osait regarder cette masse enrobée de glace dans laquelle elle redoutait d'apercevoir des corps humains.

— On pourrait passer sur la droite, dit le garçon en les rejoignant. Il faut faire sauter quelques rochers et un autobus qui bouchent tout sur cinq, six mètres.

Il alla chercher les explosifs qu'il utilisait déjà à bord de la pénichette pour libérer la glace du canal jusqu'à ce qu'ils soient immobilisés dans ce sas d'écluse où Sydney les avait découverts.

— C'est dangereux, dit sa mère. Ne peut-on faire autrement ?

— Nous nous éloignerons Maman. D'ailleurs tu devrais faire reculer la voiture à bonne distance pendant que nous préparons l'explosion.

— Je préférerais rester avec vous, dit-elle.

— Je t'en prie, de toute façon il faut que l'hydro soit le plus loin possible.

Astrid ne paraissait pas convaincue et ne se résignait pas à les laisser seuls. Sydney ne savait qu'en penser, l'insistance de Gary lui paraissait bizarre et il finit par supposer que l'opération serait plus délicate que prévue. Au volant de l'hydro la jeune femme commença de faire marche arrière. Les deux hommes la suivirent du regard et c'est alors que le garçon murmura :

— Il ne fallait pas qu'elle reste là. Je ne l'ai pas dit mais le bus, c'est un bus de ligne urbaine, rempli de cadavres, au moins une vingtaine.

## CHAPITRE 15

— L'explosion aura des résultats effroyables, avait dit Sydney, et mieux vaudrait la provoquer à la tombée du jour. Nous emprunterons le passage ainsi obtenu sans que ta mère puisse voir ce que tu sais.

— La nuit ne sera là que dans deux heures. Elle n'aura pas la patience d'attendre. Je la connais, elle nous rejoindra.

— Dans un moment tu iras la trouver et tu lui diras que la disposition des explosifs nous demandera plus de temps que prévu, que nous devons bien étudier leur emplacement pour un résultat meilleur.

Le garçon alla, revint, dit qu'Astrid ne paraissait pas convaincue, qu'elle soupçonnait quelque chose d'autre. Sydney resta silencieux. Il se demandait comment ces gens avaient pu mourir dans cet autobus urbain. Morts de froid ? Avaient-ils emprunté ce véhicule pour fuir eux aussi vers le sud ?

Des sortes d'aboiements leur parvinrent et Gary affirma que c'étaient des phoques qui criaient ainsi, qu'ils avaient dû s'installer non loin de là. Sydney espérait que le souffle de l'explosion serait assez puissant pour soulever le bus, sans le démantibuler juste le déplacer d'un mètre ou deux. Ce serait suffisant.

Il n'en fut pas ainsi et dans les dernières lueurs du jour ils ramassèrent aussi vite que possible des membres humains, des lambeaux, des débris non identifiables. L'hydro arrivait à toute vitesse puisque l'explosion avait eu lieu.

— Là, dit Gary, c'est quoi ?

Sydney saisit la moitié d'un corps de femme et le jeta par-dessus d'autres débris. Lorsque le combiné s'immobilisa à sa hauteur il était incapable de parler. Par gestes il laissa entendre que le souffle l'avait quelque peu étourdi. Il s'assit à l'arrière, Gary monta aux côtés de sa mère.

— Mais on ne passera jamais, dit celle-ci en découvrant le bus couché sur le côté en déséquilibre. Il va nous rouler dessus.

— Vas-y quand même. Il faut s'en sortir. Le plan incliné est là-bas au fond et ensuite le plateau glaciaire.

Astrid avançait avec une extrême lenteur, se penchant au-dessus

du volant pour tordre son cou et surveiller le bus en hauteur.

— Je vous dis qu'il va rouler.

— Fonce Maman, je t'en supplie, fonce !

— Attendez, il y a quelqu'un dedans.

— Mais non, on a vérifié, c'est une illusion.

Sydney fermait les yeux, cherchait à tâtons une bouteille de whisky qu'il croyait avoir cachée sous les coussins. L'hydro s'emballa mais les roues patinèrent.

— Enclenche les quatre roues motrices Mam.

Elle fit craquer le changement de vitesse. L'hydro dérapa et l'arrière percuta le bus qui effectivement roula derrière eux, bouchant à nouveau le passage. Poussant un cri d'effroi Astrid appuya à fond sur l'accélérateur et le véhicule, sur sa lancée, escalada une série de déchets de toute nature. La jeune femme fermait les yeux, ne voulant rien voir de ce qu'elle écrasait. En face effectivement il y avait une bande blanche qui semblait monter à la verticale vers le ciel.

— On n'y arrivera jamais, murmura-t-elle.

— C'est une illusion. En approchant elle paraîtra moins raide.

Mais des vagues de glace figées la zébraient dans tous les sens et Sydney, à l'aide d'une pelle à neige, alla les araser. L'hydro se hissait mètre par mètre. Parfois Gary le rejoignait avec une pioche et ils travaillaient comme des fous pour tracer un passage. Ils finirent par réduire leurs efforts à deux bandes de cinquante centimètres où, crispée par l'angoisse, la jeune femme engageait ses roues.

Cela dura une partie de la nuit et ils ne purent certifier avoir atteint le plateau glaciaire, tant celui-ci ne correspondait pas à leur attente.

— Des séracs plus ou moins entassés. Le glacier est plus en arrière.

— On arrête, dit Gary.

— On arrête.

Gary avait ramassé du bois, en avait fait des fagots. Des débris de portes et fenêtres, quelques broussailles. Il alluma un grand feu qui les réconforta. Encore émue d'avoir tenu le volant, pensaient les deux hommes, Astrid restait silencieuse, buvant son thé à petites gorgées, refusant la viande d'oie que son fils faisait griller aux flammes.

Depuis qu'ils avaient fait l'amour dans le camion de déménagement sur l'autoroute, Sydney et elle n'avaient pas recommencé. Peut-être ne se pardonnait-elle pas qu'au même moment

son fils ait été agressé par des bandits de grands chemins. Mais en fait elle ne s'adaptait pas à cette situation nouvelle imposée par la glaciation qui peu à peu paralysait le pays où elle avait vécu. Elle l'avait dit, elle n'était pas faite pour une existence de survie. Ou encore elle ne se pardonnait pas d'avoir tué les deux évadés de centrale, ne pouvait oublier que son fils avait, lui, abattu les trois adeptes de la Nouvelle Église du Christ-Roi pour les sauver. Sydney comprenait mieux qu'elle ait défié ces trois fanatiques en leur affirmant qu'elle était juive. Une tentative suicidaire en quelque sorte.

Sydney mangeait lentement, buvait son thé arrosé d'un peu de whisky. Il lui en restait quelques bouteilles dans le véhicule. Les deux autres refusaient en général d'en boire.

— Combien étaient-ils ? demanda-t-elle à voix basse, paraissant suivre l'inflexion des flammes qui perdaient de leur éclat.

Ils restèrent silencieux.

— Dans le bus, combien étaient-ils ? Je sais ce que je dis. Il y avait des voyageurs, peut-être le chauffeur. Je ne dis pas qu'ils sont morts aujourd'hui à cause de l'explosion. Ils ont été ramassés par le glacier loin d'ici, peut-être depuis des semaines ou des mois, mais dans l'explosion vous avez dispersé leurs corps aux quatre vents. Il fallait passer à tout prix, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Gary, il fallait escalader le glacier. Le bus était immatriculé en Hollande, et ils étaient une vingtaine.

Toute la journée du lendemain, l'un après l'autre, ils durent marcher devant l'hydro pour trouver le meilleur passage, lui éviter les crevasses, les défilés resserrés. C'était un labyrinthe exténuant dont ils essayaient de se dépêtrer, ne progressant que de quelques kilomètres avant que la nuit ne tombe. Et aucun des trois n'aurait pu assurer que plus loin c'était un terrain plus praticable.

— Le pape serait-il passé par ici ? demanda Gary le soir, en allumant le dernier feu avec le bois restant. J'essaye d'imaginer tous ces monsignores suant et soufflant pour pousser la papamobile de Sa Sainteté. Avec la frousse que la dernière navette ne les ait pas attendus.

— Ils avaient une sérieuse avance sur nous, si j'en crois ce que j'ai appris dans le monastère de la forêt de la Montagne de Reims. Il s'est longtemps reposé chez eux mais a poursuivi sa route. La barrière glaciaire était plus au nord et peut-être plus facile d'accès. Je me suis certainement trompé en choisissant de passer par la mer du Nord.

Il les laissa pour aller s'allonger à l'arrière de l'hydro. Il s'était réservé la dernière veille. Astrid devait prendre la première jusqu'à

minuit, son fils la suivante et lui se lèverait vers trois heures. Risquaient-ils vraiment grand-chose, il n'aurait su le dire. Les pilleurs des moraines, s'ils venaient par là, ne chercheraient pas à grimper sur le glacier. En fait il n'y avait pas grand-chose à récupérer dans ce bourrelet de détritrus. Tout avait été roulé des milliers de fois, démantibulé, écrasé. Il aurait fallu une rare obstination pour ramener un butin acceptable. Il avala une dernière gorgée de whisky, s'enfonça dans son sac de couchage. Sa montre indiquait minuit dix lorsqu'il sut qu'il n'était pas seul dans son duvet, et qu'une main douce caressait son sexe. Il respira l'odeur de la chevelure d'Astrid, pensa que son fils l'avait certainement vue rejoignant son amant. Il n'osait pas bouger ni lui faire comprendre qu'il était réveillé, tant il avait la certitude de vivre un miracle qui pouvait s'évanouir pour un rien.

## CHAPITRE 16

Deux jours pour renouveler le plein d'hydrogène, deux jours pour faire fondre de l'eau avec des méthodes sommaires faute d'énergie. Ils avaient dû descendre dans des crevasses en espérant y trouver des débris de bois entraînés par le socle glaciaire, en remontaient chaque fois épuisés et bredouilles. Le froid s'intensifiait et les affaiblissait. Les gelures subies par Gary lors de son agression se ravivaient et il renonça à accompagner Sydney, resta à grelotter dans son sac de couchage, tandis que sa mère accompagnait l'Australien. Au retour elle soignait son fils, craignant que la gangrène n'attaque surtout ses pieds.

Ils ne trouvèrent que tout un stock de flacons d'un solvant qui accepta de brûler dans une grosse casserole. Sydney travaillait comme un fou pour découper de la glace, la pulvériser pour qu'elle fonde plus vite. Il avait imaginé un système de tamis qui la liquéfiait par couches minces. Puis il fallut électrolyser une première partie de l'eau, obtenir enfin de l'énergie qui précipitât le rythme des choses. Le chauffage revint sous la tente où le garçon était couché. Ils ne montaient plus la garde, s'écroulant de fatigue tout au début de la nuit, s'alimentant très peu. Il ne leur restait pas assez de provisions, avaient-ils calculé, s'ils devaient passer un mois de plus en direction du cercle polaire. Il leur fallait d'ores et déjà se rationner.

Un soir ils entendirent d'étranges hurlements que Sydney attribua à une meute de loups. Il alluma un projecteur pour éclairer le glacier. Ce jour-là ils avaient parcouru une vingtaine de kilomètres, avant d'être arrêtés par cette grande crevasse qui fracturait le glacier d'un horizon à l'autre. Sydney avait été effaré par la profondeur de la glace à cette latitude, plus de trente mètres.

— Nous sommes dans le Nord Danemark, avait-il évalué.

Les loups se trouvaient de l'autre côté de la faille. Forçant le faisceau de lumière et les observant avec le viseur-zoom, il les situa à quelques centaines de mètres, courant en cercle autour d'une masse sombre. Tout d'abord il crut qu'un groupe d'hommes se trouvaient ainsi assiégés, puis il vit se lever une silhouette trapue, reconnut les bois aplatis d'un vieux renne qui faisait front à l'attaque de deux louves grises.

— Bon sang ! jura-t-il. Tout un troupeau de rennes à quelques pas.

De la nourriture et de la graisse. Si nous en capturons un il faudra garder la graisse, pour la brûler et faire fondre de l'eau.

— Oui de la viande, répéta Astrid, mais inaccessible. Cette crevasse n'est pas franchissable.

— Si, en rappel et en escaladant...

Ce qu'il fit seul au jour, emportant tout un matériel, dont la carabine et un rafaleur. Une faim rageuse l'animait et lorsqu'il se découvrit comme dans un miroir face à la paroi de glace pure, il montrait des dents de fauve assoiffé de sang.

Il trouva une cheminée d'alpiniste pour grimper, planta des tringles en guise de pitons, se hissa avec une volonté farouche. Chaque fois qu'il atteignait un endroit stable il remontait tout son équipement. Avant la fin de l'après-midi sa tête dépassa de l'autre côté de la crevasse. Les rennes étaient toujours là, tout comme les loups, couchés, les uns et les autres épuisés par une nuit de harcèlement. Les fauves avaient réussi à capturer deux proies que des louveteaux achevaient en s'amusant comme des fous. Il les compta, les recompta. Quatorze loups mâles et femelles, cinq louveteaux. Il devait assurer sa position, s'installer confortablement avant de commencer la tuerie.

Par chance le vent lui était favorable avec l'odeur âcre des loups, celle de la viande ainsi que des excréments des rennes. Comment ces derniers avaient-ils survécu jusque-là, où avaient-ils pu paître ? Il se souvint que dans les failles ils foulaient au pied de l'herbe arrachée, des lichens. Était-ce leur nourriture ?

Les détonations du rafaleur au coup par coup étaient à peine audibles et quatre loups s'abattirent avant que la meute ne se dressât, inquiète, regardant autour d'elle. Les mères trottèrent vers les louveteaux mais ne les atteignirent pas. Sydney les tua systématiquement.

Voyant les rennes se lever et se préparer pour une ruée sauvage vers le sud, il en abattit deux tandis que le reste du troupeau fonçait aveuglément. Cette fuite, ajoutée à la mort de la moitié de la meute, désarçonna les survivants des loups qui ne surent que faire. Les mâles gémissaient, léchant leur femelle morte. Les célibataires partirent en chasse au derrière des rennes. Ne voulant prendre aucun risque Sydney tua ceux qui s'obstinaient auprès des cadavres.

Astrid descendit dans la crevasse et remonta avec les cordes qu'il avait laissées pendre. Elle les tendit au-dessus du vide, pendant que le journaliste débitait les bêtes dont la chair durcissait très vite. La nuit les surprit en plein abattage. Par un système de va-et-vient ils faisaient traverser des quartiers de viande. Gary orienta les projecteurs pour

qu'ils y voient suffisamment.

— Je reste ici pour la nuit, cria Sydney. Les loups survivants pourraient revenir.

Il se trompait, mais il veilla durant quatre heures puis s'endormit. De l'autre bord, inquiète, Astrid faisait des appels de phares, dans l'espoir d'effrayer d'éventuels fauves.

Le lendemain, ils recommencèrent le va-et-vient des quartiers de viande surgelée, par un froid proche des moins trente. Puis Sydney installa un harnais et traversa ainsi le précipice. Il était forcé d'abandonner ses cordages, mais n'avait pas l'énergie nécessaire pour descendre dans l'abîme et remonter.

— Nous avons au moins quatre-vingts kilos de viande mais peu de graisse. Ces pauvres bêtes n'étaient pas bien nourries.

Malgré ses souffrances, ses gelures ne parvenaient pas à cicatriser, Gary avait passé tout ce temps à faire fondre de l'eau qu'il électrolysait au fur et à mesure, avant qu'elle ne gèle à nouveau. Le réservoir était cette fois rempli à bloc. L'Australien examina les plaies du garçon. Avec le froid et les obligations diverses empêchant Gary de rester immobile, elles restaient ouvertes. Il se souvenait d'une expédition en Antarctique qu'il avait accompagnée quelques années plus tôt. L'équipe utilisait seulement des chiens de traîneaux et ceux-ci s'étaient un jour battus dans une mêlée sauvage, s'occasionnant des plaies profondes. On les leur avait cautérisées au fer rouge et deux jours plus tard les chiens galopèrent à nouveau. Il raconta tranquillement cette histoire le soir même au cours du repas. Astrid déposa sa gamelle entre ses pieds, ferma les yeux. Gary très pâle ne quittait pas Sydney du regard.

— Croyez-vous que ça marchera pour moi ?

— Je ne peux le garantir. Je raconte ce que j'ai vu. Il s'agissait de chiens, pas d'êtres humains.

Puis il alla se coucher. Astrid ne le rejoignait pas toutes les nuits, surtout depuis que son fils était affaibli par ses brûlures de froid. Mais elle vint s'asseoir dans l'hydro.

— Gary est prêt à subir ce traitement.

— Nous avons de quoi l'endormir profondément, dit Sydney. Mais au réveil il souffrira encore de longues heures. Il faut qu'il le sache.

Il décida d'utiliser son couteau de chasseur de crocodile. La chasse aux sauriens était depuis trente ans interdite en Australie, mais on fabriquait toujours ce type de coutelas. Il était peut-être le seul à savoir que le premier modèle était apparu dans un vieux film du siècle



dernier, cela devait faire soixante-dix à quatre-vingts ans.

Il utilisa son chalumeau à hydrogène pour rougir la lame. Gary dormait profondément depuis une demi-heure et, pour s'en assurer, il lui avait piqué les fesses avec une aiguille sans le faire réagir. Il avait demandé à sa mère de faire le compte des plaies infectées.

— Dix-sept, avait-elle annoncé, dont six inquiétantes, presque vertes.

Elle avait complètement dénudé son fils et il commença par les pieds. Sous cette tente chauffée l'odeur et la fumée détruisirent la résistance d'Astrid. Pourtant elle s'était préparée des heures à cette épreuve, mais elle dut sortir précipitamment. Il poursuivait son horrible tâche, comptait chaque plaie. Lorsqu'il atteignit le chiffre quinze il ne parvint pas à trouver les deux manquantes. Il eut beau chercher il n'en relevait que quinze. Il sortit pour appeler Astrid et ne la vit nulle part.

Il insista et elle finit par ramper de• dessous l'hydro où elle s'était cachée. Elle se releva, vacillante, accepta de rentrer sous la tente. Le compte était bon, les deux manquantes ne formaient qu'une avec d'autres. Mais ensemble ils examinèrent avec soin le corps de l'adolescent, avant de faire des pansements et de l'enfouir dans son duvet haute montagne.

Gary souffrit terriblement durant quarante-huit heures malgré les analgésiques. Sydney refaisait inlassablement le plein d'hydro, la dépense pour la chaleur et l'éclairage étant importante. De l'autre côté de la crevasse deux loups étaient revenus dévorer le reste des carcasses. Ils flairaient les cordes toujours tendues, levaient la tête pour hurler de façon menaçante à l'adresse du trio.

— Demain je partirai en reconnaissance pour voir si cette faille finit par se diriger vers le nord. Apparemment elle file vers l'ouest et ce n'est pas notre route.

## CHAPITRE 17

Au bout de deux heures, il poussa un soupir de soulagement. L'immense crevasse, elle devait zébrer la calotte glaciaire sur deux cents kilomètres au moins, se décidait à mourir d'un coup et, chance supplémentaire, l'immensité glacée apparaissait au regard plate et dépourvue d'obstacles majeurs. Il exultait de satisfaction et s'accorda deux, gorgées de whisky avant de retourner vers Astrid et son fils. Il atteignit les séracs et s'arrêta pour uriner. C'était toujours une épreuve inquiétante et mieux valait trouver un endroit abrité et faire vite. Parfois il pissait dans ses mains pour réchauffer son sexe et le protéger des basses températures que des vents de plus en plus puissants accentuaient. Ce fut ainsi qu'il surprit le lointain ronronnement de moteur et fit le rapprochement avec celui de la forêt de la Montagne de Reims, l'associant à la proximité d'un danger imminent. L'hydro était immobilisé entre deux menhirs de glace et partiellement caché. Il guettait l'horizon pour apercevoir le véhicule qui allait apparaître, mais ce fut de la crevasse finissante que l'engin surgit soudain et le laissa interdit. Un hélicoptère, un de ces nouveaux appareils de taille réduite et d'une technique récente, échappait à ce gouffre qui bien que s'élargissant pour finir en pente douce gardait ses secrets dans une ombre perpétuelle. L'appareil amorça un grand virage, repassa à l'aplomb de la faille et se dirigea vers le sud, là où la jeune femme et son fils attendaient son retour sous la tente. Malgré son inquiétude il alla jeter un coup d'œil à la crevasse. En arrivant dans le coin, heureux de voir que cette coupure disparaissait, il avait omis d'en observer le fond. Et malgré l'ombre qui s'épaississait encore avec l'approche de la nuit, il crut surprendre des mouvements de silhouettes et de véhicules, flaira des odeurs de kérosène. Ouvrant sa cagoule, il comprit à une consistance de l'air que l'on fabriquait de l'hydrogène dans le fond, car l'air était saturé d'oxygène libéré. Qui s'était donc installé dans ce gouffre, quels gens pouvaient être assez confiants ou assez expérimentés pour se fier totalement à la pérennité de cette faille ? Les mouvements de l'immense glacier, désormais il couvrait certainement la moitié de l'Europe, même très lents pouvaient d'un seul coup enfermer tel un étau ces imprudents, les transformer en inclusions fossiles dans sa masse en perpétuel mouvement.

Il roula aussi vite que possible dans les séracs, véritables

monuments de glace édifîés par un sculpteur dément. Il se souvenait des roches fantastiques du Nevada, de ses pitons en équilibre instable. Il en était de même ici avec ces jaillissements monolithiques énormes. Astrid et son fils avaient-ils entendu le moteur de l'hélico, s'étaient-ils méfiés ? La tente, le matériel formaient des taches sombres sur la glace laiteuse. Elle n'était pas franchement blanche, bleuissait quelquefois si le jour se montrait moins parcimonieux. À l'aller il avait roulé deux heures à vitesse réduite pour économiser l'hydrogène, mais il diminua ce temps à une heure quinze avant d'apercevoir l'appareil posé dans une cuvette, à moins d'un kilomètre de leur campement. Avec son viseur il repéra le pilote resté à son poste. L'engin pouvait difficilement embarquer plus de quatre personnes, donc trois autres au plus approchaient du campement avec l'intention de surprendre les inconnus qui y séjournaient.

Après plusieurs détours Sydney s'approcha à moins de deux cents mètres de l'hélico. Il mit son véhicule en panne, emporta son rafaleur et crapahuta pour atteindre son objectif sans se faire remarquer dans un jour finissant. Il faillit ne prêter aucune attention à l'écusson peint sur le fuselage, et ce fut par hasard qu'il l'aperçut. C'était quoi, ces deux clés croisées surmontées d'une couronne scintillante de pierres précieuses ?

— Pas une couronne, une tiare, pensa-t-il. Deux clés... Les clés du royaume de Dieu, Saint-Pierre, le Vatican. Merde !

On avait parlé d'hélicoptère papal, dans la serre où ils s'étaient ravitaillés. Dans le monastère de la Nouvelle Église du Christ-Roi on n'avait fait mention que d'une suite, un cortège de véhicules terrestres. Il y avait donc d'autres moyens de transport. Mais alors pourquoi le pape aurait-il perdu autant de temps en cours de route ? Il souleva sa cagoule et eut la réponse, kérosène. Un carburant difficile à trouver depuis que de nouvelles énergies étaient apparues. Pourquoi un hélicoptère fonctionnant de façon aussi archaïque ? Il l'ignorait mais il se présenta devant la portière du pilote et agita son rafaleur.

Le pilote était un prêtre. En combinaison isotherme mais avec la croix sur la poitrine. Sans se faire prier, peu soucieux de voir son appareil perforé de plusieurs balles, il souleva la portière :

— Ne tirez pas. Nous sommes des hommes de paix.

— Où sont les autres ?

— En reconnaissance. Nous quêtons des informations. Nous avons repéré un campement qui paraissait désert et mes deux compagnons...

— Deux ou trois ?

— Deux. Le vicaire général Ricardi et le secrétaire

congrégationniste Soubier.

— Armés ?

— Juste au cas où...

— Un campement désert ?

— En apparence. Une tente et des containers autour. Nous avons pensé...

— Descendez.

— Écoutez, nous ne voulons de mal à personne. Nous essayons de nous diriger vers le nord pour effectuer une mission...

— Le pape veut s'embarquer pour Ophiuchus IV, abandonnant sans vergogne des millions de catholiques qui vont crever de froid dans les prochains mois ? Je suis au courant.

— Je vous assure... Le Saint-Père n'a accepté cette solution que sous la pression de son entourage. Nous pensons qu'il doit sauver l'essentiel de ce qui est la fondation même...

— Marchez devant moi vers ce campement. Là-bas il y a une femme et un garçon qui sont mes amis. Si jamais vos complices les ont attaqués, vous devrez faire votre dernière prière.

— Ils sont partis avec un drapeau blanc. Si, je vous assure, insista-t-il en voyant Sydney sourire légèrement.

— Pourquoi ne pas vous poser à proximité ?

— Nous avons eu de sanglantes expériences, avons perdu deux appareils attaqués par des forcenés.

— Pourquoi le pape se déplace-t-il en véhicule à chenilles et non par les airs ?

— Par solidarité envers les populations de cet exode effroyable. Il voulait rencontrer les malheureux en fuite, les reconforter.

— Ça n'a pas très bien marché ?

L'homme secoua la tête d'un air accablé. Il se présenta comme évêque *in partibus*, du nom de Gawson.

— Montez dans l'hydro et n'essayez pas de m'attaquer.

Ils sortirent de la cuvette et, à travers les entassements de glace, Sydney aperçut le campement. Curieusement une lumière brûlait sous la tente.

— Je crois que mes deux compagnons ont fait connaissance avec votre famille. Ils sont en train de discuter, fit l'évêque avec soulagement.

— Ce n'est pas ma famille. Je les ai rencontrés par hasard. Nous essayons de rejoindre aussi cette base spatiale. Nous aussi souhaitons prendre l'une des dernières navettes.

— Le chemin est encore long à parcourir.

Il expliqua que le convoi s'était installé dans la crevasse pour des raisons très graves, dramatiques.

— Quels renseignements cherchez-vous à obtenir ? s'étonna Sydney. Vous disposez d'une suite nombreuse et d'un grand nombre de techniciens et spécialistes ?

— Le grand mobil-home à chenilles du pape qui, depuis l'apparition du glacier abrite le Saint-Père, suivait la faille sur l'autre bord et depuis une semaine il a complètement disparu.

— Vous voulez dire que le pape ?...

— Sa Sainteté reste introuvable.

## CHAPITRE 18

Ils suivirent le faisceau lumineux qui prenait sa source sous le ventre blanc de l'hélicoptère et balayait les séracs de la plate-forme glaciaire. Dans quelques minutes l'appareil plongerait à l'extrémité de la grande crevasse.

— C'est une histoire incroyable, du moins si nous étions dans une autre époque, d'autres circonstances, mais dans notre monde actuel le personnage le plus important de la Terre peut donc disparaître depuis des jours, sans qu'il soit possible de retrouver sa trace ?

— L'un des personnages les plus importants, rectifia Gary, avant de regagner en clopinant la tente. Ils l'y rejoignirent pour le repas du soir.

— Je ne cache pas que nous avons eu très peur, malgré ce grand drapeau blanc que ces deux hommes agitaient. Ensuite nous les avons vus déposer leurs armes mais nous n'étions pas très rassurés.

— Demain nous verrons la fin de la crevasse et une immensité plate comme la main et transparente, jusqu'à une certaine profondeur. La plus belle glace qui ait jamais recouvert notre planète.

En examinant les plaies du garçon, Sydney se rendit compte qu'enfin elles cicatrisaient. D'ici huit jours il mènerait une vie tout à fait normale. Oui mais où était la normalité désormais ? Le vicaire-général Ricardi les avait invités à faire halte dans leur campement, leur proposant du ravitaillement en diverses denrées.

— Le ferons-nous ? questionna Astrid.

— Je suis contre, déclara Gary. La suite pontificale a pu recevoir un message radio du monastère de la forêt de la Montagne de Reims, révélant que nous avons tué trois de leurs adeptes. Je crains d'être arrêté et condamné pour ce geste d'autodéfense.

— Tu crois qu'ils nous ont identifiés ? demanda sa mère.

— Je n'aime pas ces gens-là.

Sydney réfléchissait. Ils avaient besoin de nourriture, en dehors de la quantité de viande de renne qui restait en permanence dans le froid sur le toit de l'hydro.

— Ils manquent de kérosène pour effectuer autant de missions que

nécessaire et retrouver leur pape.

— Je parie qu'il leur a faussé compagnie pour avoir sa place dans une navette. Une suite aussi nombreuse, le vicaire a parlé de deux cents personnes, n'aura aucune chance d'être sélectionnée pour voyager dans l'espace, dit Gary.

Ils s'écartèrent donc de la crevasse vers l'ouest, pour éviter de plus de soixante kilomètres le camp pontifical. Ils aperçurent encore quelques rennes dans le lointain et aussi une renarde courant, flanquée de ses deux petits. Deux jours plus tard ils croisèrent une ligne droite matérialisée par des abandons de toute nature. Des objets de bonne qualité comme des ustensiles usagés, des sacs de couchage, des bidons, des outils. Sydney emporta une hache et Gary choisit une luge en métal léger. Seule Astrid se refusa à les imiter, suivant d'un regard navré ce cordon d'objets quotidiens, intimes, qui s'allongeait à l'infini.

— Suivons-le, lança son fils.

— Non, dit-elle, c'est le symbole d'une totale déchéance. Ils sont nombreux à tout abandonner au fur et à mesure que leur véhicule manque de carburant. Nous, nous sommes encore pleins d'espoir, et je n'ai pas envie de côtoyer la misère la plus effrayante qu'on n'ait jamais vue.

Mais Sydney lui-même était de l'avis de l'adolescent et lorsque la nuit vint le cordon était encore plus fourni. À croire que des milliers de personnes, en route vers le nord, n'en finissaient pas de se dépouiller de tout ce qu'elles avaient cru nécessaire et qui s'avérait superflu.

Le lendemain ils trouvèrent le premier véhicule, une familiale fonctionnant sur pile à combustible. Elle était bourrée de vêtements, d'un poste de télévision énorme, de jouets d'enfant. Gary, durant des minutes, tint une maquette de vaisseau spatial dans ses mains, si longtemps que Sydney pensa qu'il l'emporterait. Il y avait aussi tout un équipement pour langer un nourrisson, le vêtir, le laver dans une baignoire auto-chauffante, des boîtes de lait en poudre, des pots d'aliments pour bébé.

— Qu'est devenu l'enfant ? murmura-t-elle, en faisant ce triste inventaire.

Sydney le trouva, du moins découvrit la petite tombe sous la voiture. À si faible profondeur que dans la lumière de son projecteur il apercevait la petite forme enfermée dans une épaisseur peu commune de vêtements polaires. Il cacha sa découverte aux deux autres.

Ensuite il y eut d'autres entassements de toute nature, d'autres

véhicules. Peu à peu ces survivants se regroupaient dans les engins qui pouvaient encore rouler, mais ils ne laissaient aucune trace précise sur cette glace d'une grande dureté. Même des chenilles en acier n'auraient pu l'écorcher. Des taches d'huile seules jalonnaient la débandade, et le nombre des véhicules encore en état de marche devait être élevé d'après leurs constatations.

— Méfions-nous, les avertissait Astrid, à bout de forces ils peuvent décider d'arrêter cette course sans issue, d'organiser un retranchement.

Sydney le pensait aussi. Lorsque ces fuyards admettraient l'impossibilité d'aller plus loin, quand ils auraient le dos au mur ils deviendraient dangereux. Un combiné hydro autonome devenait un objet de convoitise dans cette solitude, beaucoup plus que la viande de renne.

— Des oiseaux, cria Astrid ce matin-là, des oiseaux de mer, des sternes et les grands, plus haut, sont des pétrels.

Ils planaient avec quelques cris d'interrogation, comme surpris qu'on ne leur réponde pas. La mer ne pouvait être non loin de là.

— La mer entre le haut du Danemark et la Suède, la terre la plus proche. La Norvège serait plus au nord-est.

— Si jamais elle n'a pas gelé, fit Gary enthousiaste, nous pourrions refaire les pleins sans cette fichue corvée de fonte. Et il peut y avoir des phoques, des poissons.

Ils allaient abandonner ce bourrelet dérisoire de matériel, d'ustensiles, de meubles, d'objets de loisirs. Jusqu'à une bicyclette électrique pour enfant. Des matelas en grand nombre alors qu'on ne pouvait dormir que dans la chaleur de duvets résistant à de très basses températures. D'autres véhicules, même un antique camion diesel, tout graisseux, noir de fumée d'échappement qui empestait, suintait de tous les bords.

— Il reste du fuel, cria Gary qui le visitait, faut-il le récupérer ?

— Inutile, dit sa mère. Je vous en prie allons vers l'est, vers la mer. Je ne supporte plus la vue de ces dépouilles.

Ils découvrirent la mer dans un fjord qui creusait le glacier profondément. Ils avaient failli négliger ce qu'ils prenaient pour une crevasse, mais au dernier moment Astrid, qui conduisait, avait coupé le moteur et ils avaient entendu le bruit régulier, un bruit de pays heureux, serein, un refrain de vacances.

— Le ressac, dit-elle, des larmes aux yeux.

Ils avaient couru vers l'espèce de fente étroite. C'était bien la mer



qui battait là, une mer qui avait refusé de se transformer en banquise et qui s'obstinait à ronger cette glace qui la menaçait.

— Le Gulf Stream serait donc revenu, pensa tout haut Sydney. Des informations, voici des mois, prétendaient qu'il tournait en rond dans les Caraïbes, ne pouvant plus remonter vers le pôle à cause du déséquilibre de salinité.

La mer au fond d'un précipice de quarante mètres au moins, une mer noire, coléreuse, écumante. Et des oiseaux qui piquaient dans ces grandes vagues, remontaient avec des poissons.

— Des harengs, je vous dis que ce sont des harengs, criait le garçon.

Ils roulèrent avec le fjord à leur gauche et celui-ci s'élargissait peu à peu, si bien que dans la nuit tombante l'autre bordure n'était plus visible. Seul le ressac poursuivait inlassablement son combat.

Ils dormirent très mal à cause de lui mais le lendemain leur parut radieux, alors que le jour était encore plus sinistre que d'ordinaire. Dans l'heure suivante, ils n'avaient pas songé au repas du matin, ils aperçurent ce qui ne pouvait être que la baie de Cattégat, avec la Suède invisible en face. Beaucoup plus d'icebergs, de blocs énormes de glace, mais c'était quand même la mer.

— Il y a deux ponts extraordinaires, un tunnel, disait Astrid. J'y suis venue voici dix-sept ans avant la naissance de Gary. J'ai traversé en voiture. Les piliers fantastiques étaient enterrés dans les îles, à des profondeurs incroyables. Des ponts datant de trente à quarante ans, pas plus.

— Qu'en restera-t-il avec la terrible pression des glaces ? soupira Sydney.

— La dernière arche après Copenhague était merveilleuse d'élégance. Des milliers de véhicules allaient et venaient entre ces deux pays de l'Europe Unie.

— Maman ! fit Gary, avec un doux reproche, ça ne sert à rien.

— Nous irons voir, promet Sydney, car de toute façon c'est là-bas qu'il faudra passer. Nous allons suivre le bord de mer pour y parvenir.

La première colonie de phoques leur parut énorme, mais ils en trouvèrent de plus impressionnantes encore.

## CHAPITRE 19

Depuis la veille ils roulaient le long de la mer, provoquant l'indignation de millions d'oiseaux installés là depuis des mois, faisant japper les phoques. Ils en avaient tué un, mais écœurés par l'odeur de la viande, n'avaient pu se résoudre à l'emporter. Un cadavre inutile, pensait Sydney, un de plus. Combien jalonnaient leur route ?

— C'est une falaise de rocher qui avance ainsi dans l'eau ? demanda Astrid en désignant le lointain.

Tout autour d'eux ce n'était que glace, falaises de glace, plages de glace et blocs de glace qui dansaient sur les eaux, ne parvenant pas à se souder les uns aux autres.

— Un bateau, cria Gary posté sur le toit, et même un gros paquebot.

Plus tard il précisa qu'il s'agissait d'un navire norvégien long de deux cents mètres au moins. Un tiers de son étrave s'était enfoncée dans la banquise côtière. La première, Astrid vit aussi le cordon des dépouilles allant du paquebot jusqu'à un chemin abrupt grimpant le long de la falaise. Les passagers avaient débarqué avec leurs bagages, s'étaient mis en file pour marcher droit devant eux. Pourquoi n'avaient-ils pas suivi le bord de mer, au lieu de grimper sur la calotte glaciaire où ils ne pouvaient espérer trouver de quoi survivre ? Des valises et des sacs, pas d'objets de la vie ordinaire comme ils avaient pu le constater pour l'autre cordon. Des abandons de touristes affolés ? Rien à récupérer ? Un sac béait avec un contenu permettant la survie, des médicaments, des vêtements chauds, des chaussures de neige.

— Pas des touristes, corrigea Sydney, des gens qui fuyaient la Scandinavie à bord de ce paquebot, pour tenter de rejoindre les mers du Sud. Des gens aisés, et même plus qu'aisés, des riches rien qu'à voir la qualité de leurs dépouilles.

— Mais pourquoi avoir creusé un chemin dans la falaise de glace au lieu de longer le rivage ?

— Copenhague. Ils ont pensé à Copenhague, qui doit se situer à une cinquantaine de kilomètres dans cette direction. Suivre la côte ne les aurait pas conduits vers une ville.

— Depuis combien de temps ?

Sydney ramassa une boîte de médicaments contre le cholestérol, regarda la date de péremption.

— Périmés, dit-il. Le paquebot s'est échoué là voici deux ans.

— Mais la calotte glaciaire n'avait pas atteint cette hauteur, remarqua Gary. Il neigeait abondamment surtout. Ce chemin d'accès a été creusé plus tard.

Les deux hommes grimpèrent à bord par la passerelle de coupée toujours en place, examinèrent les luxueuses cabines de première classe. Toutes étaient dans un état surprenant de saleté et de mauvais entretien. Comme si les passagers avaient oublié toutes les règles de savoir-vivre une fois embarqués. Le journal de bord était rédigé en anglais et ils apprirent toute l'histoire du *Stavanger*. Il était parti d'Oslo avec cinq cent dix passagers à bord, qui avaient payé une fortune pour leur voyage, destination Brésil. La somme n'avait plus aucune signification deux années plus tard, mais elle avait été considérable.

— Des glaces commençaient de rendre la mer dangereuse, résuma Sydney. Le départ avait été retardé par des passagers bloqués dans le Nord du pays. Le commandant, d'une grande rigueur morale décida de les attendre et déjà les gens installés dans le navire manifestèrent leur mauvaise humeur, voulurent l'obliger à appareiller. Je le cite : « J'ai dû ouvrir le placard aux armes et distribuer des pistolets à mes officiers pour ramener le calme. En même temps j'ai fait servir au bar et dans les salles à manger ce que nous avions de meilleur à bord et les passagers se sont calmés. »

Malgré son expérience ce commandant, un certain Jolen, n'avait pu empêcher son navire d'être éperonné par un iceberg. Les appareils de bord n'avaient pas signalé la présence de cet obstacle dont la masse dangereuse se prolongeait sous l'eau. Depuis des décennies on ne savait plus ce qu'était un iceberg. Le *Stavanger* avait dû accoster pour ne pas couler. Par radio Jolen avait lancé des appels à des remorqueurs de différentes nationalités, y compris les Écossais, offrant des sommes de plus en plus considérables. Une compagnie hollandaise avait alors accepté mais le remorqueur n'était jamais venu. Jolen doubla les primes, les multiplia lorsque les passagers organisèrent une collecte.

— La vie à bord s'organisa. Avec de grandes réserves de fuel et de nourriture. Le moral restait assez bon. Un groupe de sept passagers, puis un autre de dix, décidèrent d'abandonner le paquebot pour essayer d'atteindre Copenhague par la côte Nord. Il neigeait abondamment et peu à peu le sol se recouvrait d'une couche de glace, que le commandant estimait à trois mètres du bord de mer. Il craignait que le paquebot ne soit entièrement pris et que la pression ne fasse,

soit éclater la coque, soit ne la soulève, ce qui aurait entraîné un basculement d'un bord comme de l'autre.

— Mais combien de temps sont-ils restés ainsi ?

— Quatre mois, jusqu'à ce que la situation devienne désespérée avec l'épuisement du fuel et de la nourriture. D'autres groupes quittèrent le bord, ne restèrent que les personnes âgées, les chargés de famille.

— Nous avons trouvé des boîtes de conserves en bon état, du riz, des légumes secs, des pâtes. Nous aurons de quoi manger autre chose que de la viande de renne, précisa Gary. De quoi faire des échanges aussi.

— Lorsque le commandant quitta le dernier son paquebot, la couche de glace en face atteignait les dix mètres.

— Elle est de trente à quarante aujourd'hui.

— Le navire a été visité par des inconnus, des pillards qui ont creusé le chemin d'accès il n'y a pas si longtemps. Ils ont emporté des tas de choses absurdes, ont négligé les réserves de nourriture. Ce sont eux qui ont dû voler ces valises et ces sacs qu'ils ont tout de suite abandonnés. Un premier réflexe les leur faisait convoiter et, cent mètres plus loin, leur poids était dissuasif. Je suis surpris de constater qu'il n'y a aucun objet précieux à l'intérieur, ni bijoux, ni or en pièces ou en lingots. Ces millionnaires se sont embarqués sur le *Stavanger* avec toute leur fortune convertie en pierres précieuses ou en or. Je me souviens que voici deux ou trois ans le prix de l'or a quadruplé en quelques semaines, comme celui des diamants et des rubis.

— Les pillards ont pompé les dernières gouttes de mazout, ont bu tout ce qui était alcool avant de casser les bouteilles dans les différents bars. Ils ont jeté des tas de choses dans la piscine qui était vide.

— Allons-nous-en, dit Astrid, je ne pourrais pas dormir à proximité de ce paquebot.

Ils roulèrent, mais la plage se rétrécissant, envahie par des blocs hauts comme des immeubles, ils profitèrent de la première occasion pour escalader non sans mal la falaise. Ils durent utiliser des câbles qui s'enroulèrent autour des deux roues avant dont ils avaient démonté les pneus. Ce fut un moment pénible où aucun écart n'étant possible, Sydney se crispa au volant tandis que les jantes avalaient peu à peu les filins d'acier.

Ils campèrent tout de suite après, se gavèrent de pâtes et de sauce tomate en boîte, mais évitèrent de parler du *Stavanger* et du sort que ses passagers avaient pu connaître. Peut-être que les premiers partis

avaient pu rejoindre Copenhague, mais les autres, qu'avaient-ils retrouvé d'une ville laminée par dix à vingt mètres de glace ? S'ils étaient parvenus jusqu'à son emplacement.

Le vent qui se leva cette nuit-là les obligea à se relever pour tout amarrer. La tente ne pouvant être maintenue en place fut repliée, et ils s'entassèrent les trois dans l'hydro ceinturé de câbles pour l'empêcher d'être emporté. La vitesse de ce vent dépassait les deux cents kilomètres à l'heure.

Il dura tout le lendemain et ils restèrent bloqués à l'intérieur du véhicule. L'espace généreux de celui-ci, encombré de tout ce qu'ils avaient dû protéger du vent, se restreignit, les obligeant à une quasi-immobilité.

## CHAPITRE 20

Le plus surprenant furent les fumées qui s'élevaient de plusieurs dizaines de foyers, dispersés en un quart de cercle, autour de l'ancien pont d'Elseneur qui permettait de franchir Oresund, le détroit entre Danemark et Suède.

— Ce n'est plus un pont mais des montagnes russes, ricana Gary. Je ne pense pas qu'un seul véhicule soit capable de le franchir et d'ailleurs on n'en aperçoit aucun.

Toute la journée ils se remplacèrent pour observer l'ensemble de cette région. Les villes avaient complètement disparu et si quelque monument plus haut avait, durant quelque temps, surnagé au-dessus des glaces, il n'en restait que des ruines à peine visibles. Les groupes humains rassemblés autour des feux restaient un mystère pour le trio, mais en voulant garder leurs distances ils n'en apprendraient pas grand-chose. Leur véhicule, avec son autonomie de fonctionnement, pouvait attirer des individus de sac et de corde qui n'hésiteraient pas à les tuer pour s'en emparer.

— Il y a des gens qui peuvent passer le pont à pied, constata Sydney, et d'après ce que je comprends il y a une sorte de péage. Une bande armée s'est installée sur un point haut du tablier brisé et rançonne les voyageurs. Comme l'a dit Gary pas un seul véhicule, et le détroit semble interdit par un dangereux courant. On voit défiler des blocs de glace qui se fracassent sur les piles à une vitesse folle. Chaque fois c'est une explosion de débris qui retombent comme de la neige. Je ne pense pas que nous pourrions passer par là. Nous devons effectuer des reconnaissances à pied. Avant toute chose trouvons un abri pour l'hydro ou bien fabriquons-le.

Ce qu'ils firent en utilisant un creux. Ils bâtirent un igloo soutenant par des arcs une voûte solide. L'hydro y pénétra sans mal et ils obturèrent l'issue. Ils pouvaient y vivre, à condition de ménager des aérations, mais ne chaufferaient que la nuit, les vapeurs chaudes pouvant signaler leur présence.

Sydney partit seul le lendemain matin, sac au dos, et ce fut un peu avant midi qu'il découvrit l'existence d'une importante communauté qui vivait dans des igloos et avait organisé une société a priori non violente. Un système de troc permettait d'échanger des marchandises diverses, des outils contre de la nourriture, par exemple.

Lorsqu'il pénétra dans ce qui paraissait être la rue principale, personne ne fit attention à lui. Il renonça à compter le nombre d'igloos qui dépassait la centaine. Des boutiques, également construites en glace, paraissaient très fréquentées. Dans son sac il avait quelques boîtes de conserves et il en échangea contre du poisson congelé. Une affiche dans ce même endroit proposait d'échanger un trou à poissons sur la banquise contre un attelage de traîneaux. Il y avait effectivement des attelages de chiens mais assez peu nombreux. Plus loin on troquait des pierres de taille en provenance directe du Château d'Elseneur, le château où se situait le drame d'Hamlet II se demanda à quoi pouvaient bien servir ces blocs de granit, apprit qu'on en confectionnait des foyers pour brûler des blocs de graisse animale ou autre. Pour l'instant c'était surtout de la paraffine qui s'échangeait.

Le péage sur le pont détruit était assez élevé, lui dit-on : une livre de viande autre que du phoque ou un kilo de harengs. Ou encore un fagot de bois ou de la bière. On vendait une bière amère qu'il obtint contre une autre boîte de conserve. Il eut le tort de parler de bateau car dès lors il attira sur lui une attention dont il se serait bien passé. Il y avait des embarcations qui se fauilaient dans les rares chenaux encore navigables, mais le courant de l'Oresund était tel que les chocs des blocs de glace se répercutaient sur des kilomètres, fracturant sans cesse la banquise en formation, comblant des passages encore ouverts une heure avant.

— Dites donc, vous n'êtes pas scandinave vous, lui lança une femme revêtue de fourrures noires dont le regard trahissait une hargne envieuse.

— Non, je me suis trouvé immobilisé malgré moi dans le coin.

— Alors pourquoi ne prenez-vous pas la route du Sud comme tout le monde ? Un bateau c'est pour aller vers le nord en général, c'est-à-dire peut-être bien le cercle polaire ?

— J'ai ma famille en Suède, du moins je l'espère et je voudrais bien passer de l'autre côté.

— Vous trouverez une place dans un canot si vous avez de quoi, mais je ne pense pas que ce soit ce que vous cherchez. D'après moi vous avez quelque chose de plus gros à faire passer, peut-être un véhicule.

Ils étaient rares et étroitement surveillés par les propriétaires, souvent une famille entière qui montrait les dents dès qu'on s'en approchait, un groupe d'adultes soupçonneux. Tous des véhicules munis de pile à combustible, certains à gaz naturel, mais comment faisait-on le plein ? Même question pour les véhicules à fuel et à essence. Plus tard il entendit parler de mines creusées dans la couche

de glace pour retrouver les anciens réservoirs de combustible, voire remonter le bois des portes et fenêtres des maisons dégagées à vingt mètres de profondeur.

Il dut attendre l'arrivée de la nuit pour s'éloigner sans risquer d'être suivi. Sous une apparence paisible cette communauté était envahie par des êtres suspects que trahissait leur fébrilité. Il marqua des pauses, s'accroupit pour guetter les bruits autour de lui, ne repartait que certain de ne pas être suivi. Mais par prudence il effectua un dernier détour, s'immobilisa encore avant de rejoindre ses amis. Inquiets ils avaient écouté ses pas crisser sur la glace et Gary l'éblouit de son projecteur portable.

— C'est moi.

Astrid avait cuisiné une soupe de pois secs au lard fumé trouvé à bord du paquebot, et il mangea longuement avant de raconter sa journée.

— Nous ne pourrions traverser qu'à pied alors qu'il n'est pas question d'abandonner l'hydro.

— À moins de l'échanger contre un bateau à moteur, intervint Gary.

— Ce serait une mauvaise opération. Peu à peu la mer se fige, les chenaux se font rares.

— Alors attendons de pouvoir rouler dessus.

— Et que la dernière navette ait quitté la Terre ? fit-il remarquer.

C'était Astrid qui avait proposé d'attendre la formation de banquise et elle eut un sourire désabusé :

— Y songez-vous vraiment ? Vous n'avez pas un esprit de pionnier, parce que vous n'avez pas celui de la compétition. Nous n'avons aucune chance de réussir sur une autre planète et si, avant d'embarquer, on nous fait subir des examens psychologiques, nous serons vite éliminés.

— Moi je suis prêt à voyager des mois en direction d'Ophiuchus IV, fit Gary avec force. Et s'il faut me battre pour y parvenir je suis également prêt à le faire.

— D'après ce que j'ai entendu il y aurait d'autres communautés de pêcheurs et de passeurs sur la côte. Nous pourrions tenter notre chance de ce côté-là mais il faudrait utiliser le combiné, donc le sortir de sa cachette.

— J'ai fabriqué de l'hydrogène, dit Gary, le plein est fait.

— L'ennui c'est que bon nombre de gens vont et viennent dans ce



coin et que tôt ou tard notre véhicule sera repéré. Les difficultés ne tarderont pas. Certains sont capables de se constituer en bande armée pour nous attaquer et chacun aura sa part sur la propriété de l'hydro.

— Et si la Baltique, le golfe de Botnie étaient complètement recouverts de glace ? Il suffirait de descendre vers l'Allemagne, de traverser la Pologne et de remonter les pays baltes, proposa Astrid.

— Ce serait aussi long que d'attendre que la mer du Nord gèle complètement. Je crois qu'il nous faut un bac pour embarquer l'hydro. Nous pourrions le fabriquer. On peut trouver des planches, des madriers paraît-il. Certains creusent la glace pour rechercher des combustibles, des portes et des fenêtres mais sur les rivages il y a des piles de bois de flottage, bois d'épaves ou autre.

## CHAPITRE 21

C'était une navigation extravagante qui s'effectuait en dépit de tous les usages maritimes. Jadis on louvoyait à cause des vents contraires mais dans le cas présent la longévité fantaisiste des canaux de la mer Baltique obligeait le trio à prendre des directions souvent contraires à leur destination finale. Ils avaient abandonné le Nord du Danemark et ses communautés diverses, de crainte de perdre l'hydro et la vie, s'étaient enfoncés une nouvelle fois dans la solitude glaciaire du Sud avant d'obliquer vers l'est et d'atteindre un rivage libre de glace, où ils découvrirent deux canots abandonnés, échoués là. Au cours d'une semaine harassante ils avaient réuni des madriers, des planches pour confectionner ce bac sur lequel le véhicule avait pu être embarqué. Le mode de propulsion plus qu'archaïque, se composait de deux rames et de perches. Les fonds ne permettaient pas d'y enfoncer ces dernières pour faire avancer cet ensemble hétéroclite. En prenant appui sur les blocs de glace on progressait de quelques mètres. Sinon les rames fixées sur des tolets improvisés à l'arrière assuraient deux nœuds de vitesse.

Au début ils furent tentés de débarquer l'hydro sur des ébauches de banquise, mais heureusement leur méfiance née de l'expérience leur évita les erreurs.

— Il faudra quelques mois supplémentaires de froids intensifs pour que la banquise se soude définitivement. Ce golfe est trop chaud pour le moment. Il y a des courants anormaux. Et ce depuis plus d'un demi-siècle à cause de sous-marins nucléaires coulés dans ces fonds.

Les nuits étaient épuisantes car ils devaient veiller à ne pas se laisser enfermer par les glaces. L'un d'eux partait souvent en reconnaissance, à pied, pour suivre le dédale des canaux et guider ensuite le bac. Parfois le courant qui s'engouffrait dans l'Oresund, à cinquante kilomètres à l'ouest, faisait sentir sa violence dans certaines zones, et il fallait lancer un grappin sur un iceberg de bonne taille pour ne pas être entraîné. Ils s'étaient procuré ces différents objets auprès de pêcheurs solitaires en échange d'outils et de nourriture. Les boîtes de conserve du paquebot *Stavanger* constituaient une monnaie appréciée, du fait qu'elles pouvaient rester comestibles encore de longues années.

Ce fut au cours d'une exploration sur une longue île de glace

qu'Astrid trouva un camping-car fonctionnant à l'hydrogène, frappé des armes du Vatican. L'intérieur était vidé de la plupart de ses bagages et de ses aménagements. Sydney, après un examen attentif, déclara que le moteur était fichu.

— Manque de lubrification. Ils ne se sont pas méfiés mais avec ces grands froids et surtout l'air salé c'était fatal.

Les passagers de ce lourd engin avaient eux aussi répété l'exemple d'autres malheureux trahis par leur véhicule ou par le manque de nourriture. Ils trouvèrent des épaves diverses plus au nord, des vêtements sacerdotaux, des livres religieux, certains écrits en latin ou en grec.

— Serait-ce la papamobile ? s'interrogeait Sydney à voix haute.

Ces inconnus, huit ou dix d'après ses constatations, se dirigeaient vers le nord, marchant sur cet immense socle de glace, espérant rejoindre l'inlandsis de Suède. Le bac avançait lentement dans un chenal à l'est, halé par Sydney et Gary. Étant donné les méandres successifs de ces passages en eau, il était difficile de découvrir les limites de ce morceau de banquise.

Cinq cadavres gisaient sur deux kilomètres. Tous portaient sur leurs vêtements isothermes l'écusson du Vatican et une croix en argent.

— Morts d'épuisement, tel fut chaque fois le verdict.

Chacun avait emporté jusqu'à l'agonie une mallette contenant des objets du culte, ciboire et custode d'hosties principalement.

— Les autres ?

Qui saurait un jour leur destin ? Plus au nord-ouest la fausse banquise s'arrondissait en un long, très long isthme trompeur.

— C'était bien une île, fit Astrid qui découragée se laissa tomber sur le sol et resta la tête entre ses genoux, image de la plus grande désespérance.

Les rescapés avaient-ils tenté de traverser à la nage les trente à quarante mètres d'eau, jusqu'à l'étendue de glace suivante ? S'étaient-ils embarqués sur un glaçon isolé comme les rennes, mais aussi des animaux échappés à des élevages, moutons et porcs, qui se laissaient ainsi aller au fil du courant ?

En définitive le mieux était de haler le bac. Ils s'épuisaient beaucoup moins, allaient aussi vite. D'une île flottante à l'autre ils embarquaient tous, ramaient quelques instants puis sautaient sur la glace et recommençaient indéfiniment le halage. Au début Sydney estimait qu'en ligne droite ils auraient deux cents kilomètres à

parcourir, mais n'osait annoncer à ses compagnons qu'il fallait multiplier ce chiffre par deux, peut-être trois.

Chaque soir, le bac amarré solidement, dans la relative chaleur de la tente, ils tentaient le décompte en kilomètres de l'étape.

— Nous avons tiré six heures depuis l'aube, ramé deux heures jusqu'à la nuit.

— Vingt kilomètres en tout, décida Sydney.

La mère et le fils le regardaient avec colère, presque haineux.

— Beaucoup plus.

— Pas plus de vingt-deux, vingt-trois.

— Dans mes jambes, criait Gary, j'ai plus de vingt kilomètres. Et dans mes bras au moins la moitié. J'ai ramé sans reprendre mon souffle. Nous avons tous marché en tirant la remorque, nous avons tous ramé et nous n'aurions fait que vingt kilomètres ? s'obstinait-il, furibond.

Ils s'endormaient fâchés, se réveillaient maussades mais continuaient. Sydney spéculait sur l'approche d'une banquise côtière qui leur permettrait de décharger l'hydro et de rouler confortablement.

— Elle existe peut-être cette banquise, mais nous amarrerons soigneusement le bac. S'il s'agit d'une île de plus nous reprendrons le harnais.

Débarquer l'hydro et le réembarquer ne s'effectuerait pas facilement, ne serait peut-être pas possible. Ils se souvenaient tous les trois du mal qu'ils avaient eu avec cette opération durant toute une journée, au départ de la traversée.

Gary tua un agneau qui bêlait, abandonné sur un énorme glaçon. Il le dépeça, dégagea les gigots, les côtelettes. Sa mère, qui avait regardé l'animal à la dérive sur son bloc de glace, refusa d'en manger.

S'habituerait-elle un jour à cette vie fruste qui renouait avec les nécessités des premiers jours de l'humanité ? Elle s'enfermait dans un refus souriant, serein. Si un jour elle se retrouvait seule, elle ne poursuivrait pas une lutte qu'elle jugeait dérisoire.

Lorsqu'ils tiraient ensemble le bac Gary ne cachait pas son inquiétude au sujet de sa mère.

— Dans quelques mois, au mieux dans un an, viendra le moment où tout ce que nous avons connu aura disparu, la nourriture traditionnelle, la possibilité d'obtenir de l'eau chaude ou de se déplacer autrement qu'à pied. L'hydro finira par tomber en panne. Ce

sera l'électrolyseur, ou la pompe de lubrification ou n'importe quoi impossible à réparer ou à remplacer. La seule chance qui me reste de sauver ma mère, c'est de la voir s'embarquer de gré ou de force dans une de ces navettes spatiales, si elles continuent d'aller et venir entre la Terre et le vaisseau qui tourne autour.

Le garçon avait raison et parfois Sydney regardait la jeune femme, songeur. Lorsqu'elle s'en rendait compte elle jouait les coquettes :

— Suis-je mal coiffée, ou ai-je le visage taché ?

Mais elle n'était pas dupe, comprenait que son fils et l'Australien s'inquiétaient pour elle. Alors elle essayait de sortir de son fatalisme, et pendant quelques heures se montrait dynamique et confiante.

## CHAPITRE 22

Ça ne ressemblait en rien à l'idée qu'ils se faisaient d'une banquise, plutôt à de vieilles ruines abandonnées par un cataclysme. Jamais l'hydro ne pourrait trouver un passage dans cette convulsion des glaces, mais Sydney était formel. C'était bien la banquise côtière. Il avait effectué plusieurs relevés avec son viseur-zoom depuis le plus haut sommet de l'ensemble, un pain de sucre de cinquante et quelques mètres de haut qu'il avait dû gravir en alpiniste, ce qui lui rappelait ses courses solitaires dans la cordillère orientale de son pays.

— Il faut d'abord débarquer l'hydro avant de songer à autre chose et de là-haut j'ai repéré une plage. Mais encore faut-il que l'on puisse ensuite la quitter.

Les explosifs leur ouvrirent un passage, onze explosions successives pour désenclaver cette minuscule plage. Et c'est seulement après ce travail qui dura toute une journée que Sydney donna son accord pour débarquer l'hydro. Ils parcoururent quinze kilomètres au compteur en direction de l'inlandsis suédois, avant d'être à nouveau bloqués. Quelques nouvelles explosions les libérèrent, mais Sydney en fit la déduction plus tard, elles alertèrent cette bande d'hommes, de femmes et d'enfants installés à proximité, autour d'un puits à poissons. Ils vinrent aux nouvelles, surveillèrent les activités du trio durant toute cette journée, mais n'attaquèrent que le lendemain à l'aube, quand chacun, trop occupé à replier ses affaires, ne gardait pas d'arme à portée de main.

Dans le groupe d'une vingtaine d'hommes et de femmes qui se ruèrent sur eux, il n'y avait qu'un seul fusil de chasse mais plusieurs lance-harpons à air comprimé. En quelques secondes Sydney, Astrid et le garçon furent submergés, dans l'impossibilité de se défendre. Leurs agresseurs utilisaient avec adresse des lambeaux de filets de pêche lestés de plomb qui paralysaient bras et jambes si l'on se débattait.

Lorsque Astrid la première se libéra, l'hydro avait déjà disparu dans un canyon et bientôt le bruit du moteur mourut, le temps qu'elle secoure son fils et Sydney. De leur équipement il restait la tente, que la mère et le fils achevaient de plier au moment de l'attaque. Tout le reste avait été emporté. Leurs armes, leurs réserves alimentaires, les différents appareils comme le viseur-zoom et le radiateur de chauffage, les sacs de couchage spéciaux.

Le premier réflexe de l'Australien fut pour Astrid. Il pensait qu'elle allait s'effondrer de désespoir, mais ce ne fut pas le cas.

— Voilà c'est arrivé, expliqua-t-elle. Je vivais dans l'angoisse d'une pareille catastrophe et je me sens libérée. Presque soulagée.

— Nous allons les poursuivre, cria Gary, nous les forcerons à nous rendre ce qui nous appartient. C'est une bande de pouilleux qui empestaient le poisson. Vous avez vu leur allure, leurs fourrures crasseuses. Ils sont sales, répugnants et leurs femmes ressemblent plus à des femelles animales qu'à des...

Le regard de sa mère le stoppa net dans ses vociférations.

— Je ne vais pas me laisser faire, dit-il.

— C'est ça, dit Sydney, nous allons nous battre à mains nues, contre des gens qui désormais ont nos armes, plus leur vieille pétoire, plus les lance-harpons. Sans oublier ces fichus filets qu'ils manipulent comme des chefs. On appelle ces filets des éperviers je crois, et il faut une longue pratique pour réussir son coup.

— C'étaient des Lapons ou des métis de Lapons.

— Ils nous ont maîtrisés mais ne nous ont pas fait violence, insista Sydney. Il est possible de négocier avec eux.

— Vous êtes malade, complètement cinglé si vous pensez les convaincre par la parole. Il faut trouver autre chose mon vieux. Vous devenez aussi idéaliste que ma mère qui désormais est prête à tendre son autre joue si on la gifle. Moi je suis contre, je suis prêt à la bagarre. Je vais fouiller partout, essayer de trouver une arme quelconque. Je les retrouverai. Ils sont sûrement installés sur un fjord pour pêcher ce poisson qui les fait puer autant. Je les surveillerai et au bon moment je réagirai.

— Et tu mangeras quoi ? demanda tranquillement Astrid, tu suceras de la glace pour fournir de l'énergie à ton corps ? Car ton programme est tel que tu auras besoin de cinq à six mille calories par jour pour tenir le coup.

Pendant ce temps Sydney examinait le filet qui l'avait paralysé, puis il ramassa les deux autres.

— Nous avons déjà de quoi pêcher, encore faut-il trouver un trou d'eau, une mare, enfin un peu de liquide où quelques poissons seraient emprisonnés.

— Il faudra les manger crus ?

— Une fois congelés par le froid ce sera plus facile, répondit Sydney.

Il grimpa sur les hauteurs de glace mais chercha en vain le reflet d'une surface aquatique. Ce jour-là la lumière était encore plus pauvre que d'ordinaire semblait-il, ou alors c'était une simple impression liée à leur situation difficile. Lorsqu'il redescendit Astrid était seule, essayant de rassembler quelques objets oubliés par leurs agresseurs. Il y avait une boîte de lait en poudre presque vide, des tablettes de bouillon qui ne se dissolvait que dans un liquide chaud.

— Gary est parti ?

— Par là.

Elle désignait le passage qu'ils avaient emprunté la veille.

— Nous avons fait halte dans ce coin pour préparer le minage d'une barrière de glace. Y aurions-nous oublié quelques objets ?

— Je ne pense pas, dit-elle.

— Allons à sa rencontre.

Mais il revenait, exhibant un tube que Sydney n'identifia pas sur-le-champ.

— Un bâton d'explosif, dit Gary triomphant. Les dernières explosions d'hier étaient au nombre de sept, or j'avais disposé huit bâtons de ce type. Il n'a pas explosé parce que nous avons décidé de provoquer des mises à feu successives et non simultanées. Les secousses ont fait sauter le détonateur de cette cartouche qui est restée neutre dans son logement.

— Tu étais chargé de faire le compte des explosions, lui reprocha sèchement Sydney. Nous aurions pu être déchiquetés lorsque avec l'hydro nous avons emprunté le passage.

— Je sais, mais c'est cette nuit que j'ai réalisé qu'il n'y en avait eu que sept au lieu de huit. J'allais revenir sur nos pas quand ces salauds ont attaqué. Avec ça nous pouvons leur foutre une belle trouille et récupérer au moins l'hydro.

— Non, dit Sydney, avec ce bâton d'explosif nous pouvons forer un trou de pêche et nous nourrir.

Derrière sa visière transparente, Gary eut un sourire de loup.

— Non mais vous voulez rigoler ? Si vous avez peur, j'irai seul. Et je vous jure bien que je réussirai. Un trou de pêche qui va nous condamner à jamais dans cet enfer ? Nous passerons nos journées à essayer d'attraper des poissons qui refuseront de se laisser pêcher et nous crèverons. Nous avons besoin de l'hydro et de notre matériel. Je n'en démords pas. Je ne veux pas que ma mère devienne une épave qui passera ses journées et ses nuits à grelotter et à bouffer du poisson



cru. Ne comptez pas sur moi pour vous donner ce bâton d'explosif.

— Gary, Sydney a raison. Nous devons trouver de quoi manger avant la fin du jour sinon nous mourrons.

— Vous ne comprenez rien, ces sauvages en fourrures ne sont pas venus de bien loin, ils sont à quelques kilomètres et nous pouvons les rejoindre. Ils sont en train de faire l'inventaire de nos bagages et de notre matériel. Possible qu'ils n'aient pas encore découvert la caisse d'explosifs. Cette seule cartouche suffira à les effrayer.

## CHAPITRE 23

Au début Gary suspectait Sydney de le tromper. L'Australien avait fini par changer d'avis au sujet de l'utilisation de la cartouche d'explosif. Un peu trop vite.

— Accompagnez-moi si vous voulez, on fera du meilleur boulot à deux, mais je reste méfiant. Vous essayez de m'endormir pour me faucher ce bâton de dynamite.

— Non, j'ai réfléchi à ce que tu as dit. Ce sont les explosions de la veille qui ont alerté nos agresseurs. Pour qu'ils les aient entendues c'est qu'ils n'étaient pas très loin. Dans cette atmosphère glacée et dans ce dédale de blocs de glace le bruit ne se répand pas. Et de plus tu as ajouté qu'ils faisaient certainement l'inventaire de leur butin. Nous avons des chances de réussir.

Astrid, ne voulant rester seule à aucun prix, les suivait, mais son attitude tout entière était une désapprobation muette de leur entreprise.

Le campement de ces inconnus n'était qu'à deux kilomètres, dans une sorte de cirque difficile d'accès. Des passages étroits, si étroits qu'on devait avancer sur le côté, y conduisaient. Ils observèrent cette bande joyeusement affairée à piller l'hydro.

— Comment ont-ils pu le conduire jusque-là ? s'étonna Astrid, il doit y avoir un passage plus large.

Utilisant le sens dans lequel la voiture était arrêtée, Sydney découvrit une tache sombre sur le côté le plus à l'ouest :

— Un tunnel, dit-il, enfin un tunnel naturel.

— La petite fille là-bas a trouvé mon survêtement en laine polaire et essaye de l'enfiler, fit Astrid, attendrie par la maladresse de l'enfant.

Gary surprit une fois de plus Sydney. Le garçon acquérait une maîtrise et un savoir-faire de vieil aventurier. Le premier il repéra le puits de pêche excentré en direction du nord. Une perche lestée d'un poids formait balancier d'où pendait un filet carré, déployé par des tiges flexibles.

— À votre avis ce puits, à quelle profondeur ?

— Je pense que la banquise doit dépasser les huit, dix mètres,

peut-être même plus.

— Comment l'ont-ils creusé ?

Sydney d'un regard prolongé essaya d'évaluer les outils dont ces gens-là disposaient, eut l'impression qu'ils étaient assez démunis. D'ailleurs en ce moment ils s'excitaient beaucoup sur la présence de cette hache ramassée en route, et d'une scié à dents spéciales pour découper la glace. Le trio s'en servait pour détacher des cubes servant à édifier des igloos.

— Si nous menaçons de le faire sauter, ce qui les priverait pendant des jours de nourriture, peut-être pourrions-nous négocier ?

— Ils ont trouvé les boîtes de conserves et sont extasiés, constata Astrid, qui les agaçait un peu par l'amusement que lui procurait ce déballage de leurs richesses volées.

— Il leur a certainement fallu plusieurs jours pour creuser ce puits en prenant de grands risques. Je ne vois pas beaucoup d'outils, très peu de cordages à l'exception de celui du balancier. Allons-y tout de suite.

Ils durent crapahuter dans les séracs avant de pouvoir se laisser glisser vers le puits. La bande était si occupée que nul ne leur prêta attention, et le trio se retrouva autour du puits que protégeait une petite margelle.

— Ils l'ont construite pour empêcher les enfants de tomber là-dedans, affirma Astrid. Ces gens-là sont attentifs aux leurs. Nous devons en tenir compte. Ils ont une sensibilité.

Ils eurent le temps de décrocher le carrelet, de dénouer la corde avant qu'un jeune garçon ne les surprenne et n'alerte tous les autres.

Roulant la corde vivement, Gary la suspendit au-dessus du puits. Sydney avait quant à lui fait un ballot de ce filet carrelet et effectuait la même menace. Toute la bande qui accourait s'immobilisa d'un seul coup. Les enfants voulurent approcher mais les adultes les tirèrent en arrière.

— Nous allons jeter tout ça au fond et ensuite, avec cette cartouche d'explosif, nous ferons sauter le puits, cria Gary en anglais.

— Il faut le répéter plus lentement, dit Sydney.

— Ou alors faire des gestes, ajouta Astrid, qui malgré elle souriait à la demi-douzaine d'enfants au premier rang.

— S'ils n'ont pas trouvé la caisse des explosifs ils peuvent penser que nous en avons d'autres, murmura Sydney. Nous pourrions faire exploser celui-ci en allant le jeter là-bas tout au fond.

— Nous serons ensuite complètement démunis, soupira Gary. Je n'ai pas envie de me priver de la dernière arme que nous possédons.

Il y eut un remous dans le groupe inconnu et un gros homme de petite taille fut propulsé, certainement à son corps défendant, sur le devant de la scène. Il essaya de revenir dans le sein de la masse humaine mais on le repoussa.

— Qui c'est ce guignol ? ricana Gary.

Sydney admirait le courage insolent du garçon qui avait été l'animateur de cette action, et qui trouvait le moyen d'ironiser en voyant ce bonhomme habillé de façon hétéroclite, un énorme cache-nez devant la bouche et des lunettes de skieur.

— Eh vous, qui êtes-vous ?

— Je parle votre langue. J'ai travaillé en Écosse dans une pêcherie de saumons, je levais les filets de poissons pour les fumer. Que voulez-vous faire ?

— Nous jetterons la corde et le filet dans l'eau, et avec cette cartouche de dynamite nous ferons 'sauter le puits. Nous avons d'autres cartouches et nous vous ferons tous sauter si vous approchez.

— Bon, fit l'homme, accablé par sa responsabilité.

Lorsqu'il commença à traduire il fut d'un coup escamoté, absorbé par la bande pendant un bon quart d'heure. Gary s'impatiait et criait des menaces, diverses. D'un seul coup la bande libéra leur porte-parole qui leva les bras vers eux :

— Que voulez-vous ?

— Le véhicule et nos affaires, répondit sèchement Gary, tout ce que vous nous avez volé. Et je commence à m'impatiser. Je vais faire sauter le puits si vous nous faites perdre notre temps.

Sydney se disait que le garçon était visiblement le représentant de cette nouvelle génération qui affronterait l'hiver éternel dans lequel s'enfonçait la Terre. Il avait toute la cruauté, le cynisme nécessaires pour réussir, non seulement à survivre mais à édifier une société nouvelle. Lui-même, entre une Astrid défaitiste et un adolescent trop ambitieux, se trouvait décalé, rejeté par ce monde nouveau.

— Je vais le leur dire.

— Eh, ça suffit. Traduisez en même temps ce que j'exige. Je ne vais pas continuer de la sorte longtemps.

À nouveau l'homme fondit dans le groupe, n'en ressortit que complètement démoralisé et geignard, affirmant que les siens ne voulaient pas tout restituer, mais demandaient certaines choses.

— Regardez, dit Gary. Je vais laisser tomber la corde.

— Ne fais pas ça, dit Astrid.

— Nous en avons dans l'hydro, l'apaisa Sydney, nous leur en donnerons. Ils ne les ont pas encore trouvées.

Le rouleau disparut dans le puits et même les enfants parurent horrifiés par ce geste. La détermination de Gary laissa la petite communauté silencieuse, incapable de réagir sur-le-champ, et le garçon dut les relancer d'une voix encore plus menaçante.

— Maintenant nous allons jeter le filet et ensuite nous ferons sauter le puits avec ceci.

— Peut-être ignorent-ils ce qu'est un explosif, dit Astrid.

— Je ne pense pas. Ils comprennent la réalité de la menace.

— Ils disent, lança le porte-parole, que vous pouvez reprendre la voiture, mais que nous avons besoin de quelques outils. Si vous avez du thé nous aimerions en recevoir quelques sachets.

## CHAPITRE 24

Les humbles demandes de ces gens laissaient Sydney sans voix, attendrissaient Astrid. Seul Gary restait réticent, et depuis qu'il avait récupéré un des rafaleurs il ne le lâchait plus, surveillait les dons qu'effectuaient les deux adultes. Ils s'étaient regroupés depuis le début de la nouvelle ère glaciaire, au lendemain de l'explosion nucléaire de la Lune. Leur porte-parole, il s'appelait Jiffu, expliquait que tous avaient été longtemps méprisés par les Suédois.

— Nous ne sommes pas exactement des métis de Lapons. Nous venons de l'est, de Iakoutie, mais là-bas aussi on nous méprisait. Nous nous étions installés dans une île que personne n'habitait dans cette zone. Maintenant elle est quelque part sous la banquise. Nous avons vu se former celle-ci. Il a beaucoup neigé sur le golfe de Botnie, à cause des remontées d'air chaud.

— Vous nous avez attaqués.

— Certains étaient pour, d'autres contre mais nous ne vous avons pas molestés. Nous voulions des outils et de la nourriture. Nous mangeons seulement du poisson. Quand nous en avons beaucoup nous allons en face, sur l'inlandsis le troquer contre d'autres denrées, mais on ne trouve plus grand-chose désormais.

Gary cria à sa mère d'arrêter de tout donner.

— Nous aurons besoin de ces boîtes, de ces paquets de thé pour les échanger.

— Il leur faut des cordes pour remplacer celle que tu as jetée dans le puits.

Astrid offrit aussi du sucre et des légumes secs. Sydney vérifiait l'état de l'hydro. Ils ne l'avaient pas abîmé. Juste le côté froissé par le tunnel d'accès qui était très étroit.

— Partons maintenant.

— Jiffu nous a mis en garde. Sur la côte il y a d'autres communautés beaucoup plus agressives. Il nous a indiqué le chemin à suivre pour les éviter.

Sydney songea soudain au cortège pontifical, et demanda au porte-parole de la communauté s'il savait quelque chose, mais visiblement il ignorait ce que représentait le pape. Par contre il avait entendu parler

de la base spatiale, et il alla chercher un homme de petite taille, au visage couturé de cicatrices. Mais ces dernières se révélèrent être des tatouages étranges. Comme si l'on avait cousu des replis de peau du visage pour tracer des losanges.

— Il a vu les fusées s'échapper de la base, mais on ne peut en approcher à moins d'une journée de marche. Il y avait des soldats, des véhicules, des barrières quatre fois hautes comme un homme, avec de l'électricité mortelle. Il faut aller plus loin que le Spitzberg pour s'en approcher, et déjà dans ces îles les contrôles étaient rigoureux. Quand lui, Stezz, est arrivé du nord et on l'a arrêté, emprisonné puis on l'a conduit en voiture à deux cents kilomètres au sud, pour l'abandonner dans un village. Il y a vingt ans de ça. Mais la base des fusées existe toujours.

Un autre homme vint parler à Jiffu et ce dernier traduisit :

— Il dit que le bord de la mer est mauvais, avec des groupes qui sont prêts à tout, mais qu'à l'intérieur où il est difficile de vivre vous serez plus tranquilles. Parce qu'il n'y a rien d'autre que de la glace très épaisse. Même les troupeaux de rennes viennent manger les algues du bord de mer.

— La banquise laisse la mer libre parfois ?

— Oui, des sortes de lacs, des trous. Les gardiens de rennes remontent des algues avec des grappins, les font sécher pour les animaux. Parfois nous échangeons du poisson contre la viande, mais il faut cinq fois plus de poisson que de viande.

Au moment du départ Sydney soupçonna les réticences d'Astrid que la simplicité de cette communauté séduisait.

— Nous ne pouvons rester là, murmura-t-il, il faut tenter notre chance, ne serait-ce que pour Gary.

— Je reviendrai un jour ici, dit-elle, je ne pense pas que j'aurai le courage de m'embarquer dans une navette spatiale. Où est le vaisseau fabuleux qu'elles relient à la Terre ? Comment pourra-t-il traverser les épaisseurs de poussières lunaires, comment son équipement électronique peut-il résister à la radioactivité de ces poussières ? Vous avez dit qu'elles déréglaient tous les satellites, toutes les communications.

— Le vaisseau est peut-être au-delà de ces strates qui nous voilent le soleil.

— Ce vaisseau serait donc le *Terra* ? Un très vieil engin qui attendrait là-haut pour nous sauver ?

— Vous laisseriez partir Gary pour toujours, sans espoir de le

revoir ?

Elle le laisserait partir lui aussi sans regret, mais il se demandait depuis quelques jours s'il avait lui-même vraiment envie d'embarquer dans une de ces navettes. Il persistait dans sa volonté de rejoindre la base spatiale, parce qu'il redoutait que sa vie n'ait plus aucun sens, qu'il n'y ait plus d'avenir pour lui. Mais une fois là-bas, que cette base existât ou fût détruite, que deviendrait-il ? Astrid aurait besoin d'être aidée, soutenue. Il détestait à l'avance ce rôle protecteur, mais ce serait peut-être le moteur de sa vie dans les semaines, les mois, moins sûrement les années à venir.

— Nous resterons peut-être ensemble, murmura-t-il. Elle ne parut pas avoir entendu.

Astrid donna encore à ces malheureux d'autres provisions et ils firent semblant de ne pas s'en apercevoir. On leur avait conseillé de rejoindre l'inlandsis la nuit, car alors les communautés terrorisées n'osaient pas quitter leurs igloos ou leur cabanes bricolées. Certaines s'enfermaient dans des boyaux creusés sous la glace, alimentés en air frais par tout un système de canalisations.

Ils se remplacèrent au volant tant que la surface de roulement fut à peu près plate, mais l'accès à cet inlandsis fut plus délicat et, même avec l'aide des projecteurs, ils trouvèrent difficilement un passage. Sydney allait à pied et releva des traces de véhicules, de l'huile gluante, des bouses de rennes, des débris de toute sorte, y compris des excréments humains qui jalonnaient enfin une piste s'enfonçant dans l'intérieur.

Au jour ils émergèrent sur un plateau et n'allèrent pas plus loin. Gary se proposa pour monter la garde, mais l'endroit paraissait abandonné du genre humain et animal, tant il était nu, balayé de vents, sinistre. La glace y était presque noire, sans reflet et Sydney eut le pressentiment que la mort y rôdait dans toute son horreur.

Il comprit pourquoi, lorsque se réveillant en fin de journée il aperçut des formes bizarres dans le lointain, comme des statues. Les deux autres dormaient à l'arrière lorsqu'il roula vers ce défilé d'ombres immobiles à jamais. Des dizaines, peut-être cent personnes surprises par une vague de froid qui les avait frappées sur place, figées, enfoncées jusqu'aux genoux dans une poudreuse de glace apportée par un blizzard fou. Une file ininterrompue de gens se donnant la main pour ne pas s'égarer au cours de la nuit fantastique où ils avaient été pétrifiés.

Pour passer il aurait dû en renverser trois, quatre et comme dans le jeu de dominos tous auraient basculé au sol. Il roula jusqu'à ce qu'il atteigne le chef de file, un géant barbu qui serrait dans ses bras durcis



une immense croix en fer. Derrière lui, le deuxième homme tenait son coude d'une main et la main d'une troisième personne de l'autre. Pourquoi cette procession en pleine démente de froid et de vent ? Depuis quand étaient-ils là, où allaient-ils ?

Dans le rétroviseur le jour blême les découpait sur l'horizon. Ni Astrid, ni Gary ne s'étaient réveillés et il serait le seul à savoir que sur ce plateau des hommes et des femmes, il n'avait pas aperçu d'enfants, s'étaient peut-être sacrifiés pour le salut de l'humanité. Il préférerait arranger le drame à sa convenance, justifier le sens de cette mort. Il ne supportait pas l'idée qu'un fanatisme suicidaire avait entraîné ces pauvres gens jusque-là.

Gary se réveilla le premier :

— Mais il fait nuit, dit-il.

Une bien étrange nuit. Les projecteurs aussi loin qu'ils portent ne trouvent que le néant.

## CHAPITRE 25

— Le sel, tous les circuits sont encroûtés par le sel. Nous avons utilisé l'eau de mer durant des jours pour fabriquer de l'hydrogène, résultat non seulement l'électrolyseur mais le moteur lui-même en sont tapissés. Il faudrait de l'acide sulfurique pour obtenir du chlorhydrique et tout rincer. On va essayer avec de l'eau bouillante, mais ce sera très long et nous risquons non seulement de souffrir du froid, mais d'endommager les parties les plus délicates du moteur.

La panne annoncée par des ratés, des soubresauts, les avait immobilisés sur ce Plateau du Néant, comme l'appelait Gary, et encore ne savait-il pas que derrière eux, à une centaine de kilomètres, une procession d'hommes et de femmes pétrifiés par le froid formait un monument macabre à l'entrée de ce même plateau.

L'usage de l'eau très chaude était délicat et décevant, car au bout de plusieurs rinçages la quantité de sel évacuée restait médiocre. Chacun son tour goûtait l'eau qui ressortait à la vidange de l'électrolyseur, n'y trouvait qu'un vague relent de salinité.

Tous souffraient du froid surtout Gary avec ses vieilles gelures. Astrid elle-même cachait ses frissons, ne parlait que très peu pour maîtriser ses dents prêtes à claquer. Même le désert de Gibson en Australie occidentale était plus humain que ce plateau. Gary déclara qu'il préférait la menace des communautés côtières à ce maudit plateau.

Ils purent repartir le lendemain, mais Sydney savait que le circuit restait en partie bouché, et que le moteur lui-même finirait par s'arrêter. Il faudrait recommencer ces rinçages anodins à l'eau bouillante.

— Dans le Nord-Ouest de la Norvège existaient des mines de pyrite et des unités de transformation de ce minerai.

— On n'en a rien à foutre, répliqua Gary qui souffrait de plus en plus de ses gelures.

— Avec la pyrite on fabrique de l'acide sulfurique, et c'est le seul produit capable d'attaquer le sel.

— Vous pouviez pas le dire plus tôt ? s'emporta le garçon.

Non sans grimacer de douleur il alla fouiller dans ses affaires, en

sortit un dictionnaire, trouva la carte de la Norvège. Une petite carte dans un ouvrage datant de huit ans, mais c'était mieux que rien.

— Killingdal, tout en haut. Nous ne devons pas en être bien loin. Où nous situez-vous, pouvez-vous le dire ? Nous roulons, nous roulons, nous crevons de froid à cause de cette foutue mécanique, mais avez-vous songé à établir même approximativement où nous trouvons ?

— Y as-tu songé toi-même ? riposta Sydney.

— Je ne me comporte pas comme le chef, moi.

— Sauf pour attaquer ces malheureux pêcheurs sur la banquise.

Devant l'expression attristée du visage d'Astrid il préféra pointer son doigt sur la carte de la Suède.

— Le méridien 66, à quelques minutes près. Nous devons obliquer vers l'ouest. Mais il y a ces montagnes qui séparent les deux pays.

Plus tard il demanda à Gary comment il savait qu'une mine de pyrite existait en Norvège.

— Ce fut mon dernier cours de géographie voici deux ans. Je ne savais même pas ce qu'était la pyrite. Mais lorsque vous en avez parlé ça a fait tilt.

Une nouvelle panne les immobilisa deux nuits et une journée et ils crurent bien ne jamais repartir. Sydney comparait cette mine de pyrite de Killingdal à la base spatiale du cercle polaire. La même utopie, le même objectif irréel pour une errance organisée, sinon ne restaient que la désespérance et la mort.

— Il faut qu'on se dirige vers Roros, la mine se trouve légèrement plus au nord.

Des installations industrielles chimiques, des mines sous des mètres et des mètres de glace certainement. La petite carte du dictionnaire n'était pas rassurante, avec ces zones marron signalant des montagnes, mais des trois, Gary était le plus optimiste, donnait la direction à suivre. Désormais Sydney notait soigneusement les kilomètres parcourus, les directions prises. Son compas lui fournissait le nord mais il ne savait quelle déclinaison décompter de ses indications. Les montagnes leur apparurent bien peu impressionnantes, tant le plateau s'élevait. Ils se souvenaient que la neige n'avait cessé de tomber des années durant après l'explosion de la Lune. À cette époque ils finissaient par négliger les bulletins météo qui répétaient au long des mois les mêmes prévisions, neige et froid. Il neigeait partout en Europe mais avec moins de force en France.

— Ce furent les premiers réfugiés, dit Astrid, je m'en souviens fort

bien car les gens les accueillaienent avec ironie. Ces Scandinaves qui nous avaient toujours paru pleins de suffisance avec leur niveau de vie élevé, surtout les Norvégiens, gros producteurs de pétrole et de gaz, ces Scandinaves obligés de quitter leur pays, émigraient chez nous comme n'importe quels pauvres types du Tiers Monde. Je n'aimais pas le ton de nos journaux à leur sujet et je savais que tôt ou tard nous-mêmes serions poussés par le désir de nous enfuir vers le sud. Nous aussi étions pleins de morgue envers les habitants d'Afrique par exemple, et voilà que nous n'avions plus qu'un but, nous réfugier chez eux. Les Scandinaves n'ont d'ailleurs pas vraiment séjourné chez nous. Ils souhaitaient aller le plus bas possible vers l'Équateur, et quand nous nous sommes rendu compte que la glaciation gagnait de plus en plus sur nos terres tempérées, ils s'étaient déjà installés en bas de la carte, ne nous laissant que les endroits les plus inhospitaliers.

Sur les conseils de Gary, Sydney suivait l'ancienne vallée d'une rivière entièrement comblée par une hauteur impressionnante de glace. Sa source était du côté de l'ancienne frontière et de là ils pourraient redescendre vers la Norvège et le complexe d'industrie chimique de Killingdal.

Ce fut sur les crêtes qu'ils découvrirent des roches dénudées où des rennes broutaient des lichens. Ils crurent qu'il s'agissait d'animaux sauvages ou échappés, mais une demi-douzaine d'hommes apparurent, tous équipés de carabines de chasse.

— Je vais parlementer avec eux, proposa Astrid.

— C'est risqué, la prévint Sydney, qui ne voulait pas la braquer contre lui en la protégeant constamment.

Elle emporta quelques marchandises d'échange, des boîtes de conserves, du thé, une bouteille de whisky. Sydney et son fils surveillèrent la rencontre à la jumelle.

— Ils gardent leurs armes en bandoulière dans le dos, c'est plutôt bon signe.

— Deux d'entre eux s'éloignent.

Elle revint avec du lait congelé, du beurre, du fromage de renne et aussi un morceau de viande.

— Ce sont des Lapons. Ils parcourent les montagnes pour trouver du lichen. Ils m'ont indiqué comment rejoindre la Norvège. Nous devons retourner en arrière et prendre la vallée sur la gauche. Ils ne savent rien sur Killingdal et les mines de pyrite, mais depuis ces hauteurs, ne découvrent que quelques kilomètres de Norvège.

Tout en roulant elle fit dégeler le lait et ils le burent. Il était très

gras et un peu fort, mais c'était un bon aliment.

— La bouteille de whisky les a enchantés. Ils étaient quatre hommes et deux femmes. Je pense qu'ils habitent dans des grottes et que leurs familles sont beaucoup plus nombreuses.

La vallée en question ne s'ouvrait pas largement, mais plus loin elle débouchait sur le versant ouest, par une belle étendue de glace très plate. Petit à petit Astrid qui conduisait se dirigea vers le nord-ouest.

— Une cheminée de ventilation, signala Gary, là-bas. Comme pour une centrale nucléaire. Mais il n'y a pas de nuages de vapeur qui s'en échappent.

Astrid freina soudain assez sèchement, alors qu'il n'y avait pas d'obstacles en face :

— Des traces régulières, certainement de chenillettes.

## CHAPITRE 26

La nuit ils s'étaient écartés de cette piste où ils avaient relevé une demi-douzaine d'empreintes différentes de chenillettes. Toutes appartenaient à des véhicules légers, du genre scooters des neiges ou buggies carrossés de trois, quatre mètres de long. Ce signe de grande circulation les inquiétait et ils préférèrent s'en éloigner. Ils revinrent ensuite à pied effacer leurs traces sur une centaine de mètres.

Prévoyant, Sydney décida de rincer l'électrolyseur et le moteur pour éviter toute panne en cas de nécessité de fuite. Pendant ce temps Gary partit en reconnaissance, revint bredouille en informations. Ils veillèrent à nouveau ce qu'ils ne faisaient plus sur le Plateau du Néant. Astrid regrettait les bergers et serait volontiers restée pour toujours avec eux.

Le lendemain matin ils établirent la conduite à tenir. Sydney pensait que se cacher, en roulant en dehors de cette piste voisine, ne ferait que renforcer la méfiance d'hypothétiques habitants.

— Là-haut, dans cette solitude affreuse, nous souhaitions rencontrer d'autres humains. Ici nous en avons l'opportunité. Pourquoi la refuser ? Il n'est pas certain que ce soit finalement dangereux.

Ils roulaient depuis le matin et ce fut à midi que deux véhicules à chenilles, à l'habacle toilé, les interceptèrent. Quatre hommes armés d'étranges fusils les encerclèrent, et l'un d'eux leur ordonna, d'abord en norvégien puis en anglais de descendre de leur hydro. Ils obéirent en levant les bras et deux vinrent les palper. Ils aperçurent les rafaleurs et la carabine à l'arrière et se renfrognèrent. L'Australien examinait leur arme.

— Mais c'est du plomb, fit Sydney, au comble de la surprise. Vos fusils sont en plomb ?

L'homme ainsi interpellé haussa les épaules, continua de fouiller à l'arrière de leur véhicule.

— Qui êtes-vous ?

Sydney parla au nom de tous, expliqua d'où ils venaient, où ils allaient.

— La base spatiale ? Elle n'existe probablement plus. Nous n'avons pas aperçu les traînées des navettes dans le ciel depuis des mois. Vous

trafiquiez du sel ?

— Du sel ? Fit Astrid surprise. Juste ce qu'il faut pour notre consommation. Il doit y en avoir une boîte. Pourquoi du sel ?

— Parce qu'avec du sel on fait de l'acide chlorhydrique et que nous surveillons cette production, dit l'homme.

— Auriez-vous du sulfurique ? demanda Sydney.

Il expliqua pourquoi mais les quatre hommes restaient méfiants. Ils daignèrent cependant déclarer qu'ils appartenaient à la Nouvelle République de l'Or-Trondelag et qu'ils assumaient la sécurité aux frontières.

— Trop de rôdeurs envient notre niveau de vie et nous nous protégeons contre les intrusions dangereuses.

— Nous ne sommes pas dangereux, protesta Astrid. Nous désirons poursuivre vers le nord. Nous avons besoin d'acide sulfurique pour rincer notre électrolyseur et le moteur.

— Acide sulfurique plus sel égale acide chlorhydrique, répéta d'un ton obtus le policier et ça, nous ne le permettons pas. Difficile de comprendre pourquoi, mais Sidney eut déjà la clé d'un premier mystère :

— Ces armes en plomb sont des sortes de seringues à acide chlorhydrique n'est-ce pas ?

— Exactement. Avec une portée de cent mètres. N'essayez donc pas de nous échapper.

Encadrés par les deux chenillettes ils roulèrent vers le nord, aperçurent des murailles de glace de dix mètres avec à l'intérieur une ville d'étranges igloos à étages, mais simple apparence, car les intérieurs étaient doublés de bois agréable à l'œil. Ils comparurent en fin de journée devant le juge Bryne qui avait déjà lu le rapport de la police.

— Vous traversez notre république avec des armes interdites et un container rempli de cartouches d'explosifs. Nous ne pouvons le tolérer.

— Nous ne les avons pas utilisées, elles étaient à l'arrière quand nous avons été arrêtés. Nous n'avons aucune intention hostile. Nous savions qu'il y avait dans cette région de l'acide sulfurique pour nettoyer nos appareils. Nous ne pensions même pas que des humains aient pu s'organiser aussi bien que vous l'avez fait. Venir ici a été notre ultime recours, sinon nous aurions été à jamais privés de notre hydro et serions morts de cette impossibilité de nous déplacer.

— Votre cas sera soumis à la Commission des Recours. Mais nous

ne pourrons vous autoriser à traverser notre république pour rejoindre l'État de Nord-Trondelag, nos ennemis. Au mieux vous devrez revenir vers ce qui était la Suède, mais nous n'en sommes pas là.

On les conduisit dans un appartement de deux pièces où ils purent s'installer. Ils seraient nourris et pourraient sortir en ville entre midi et quinze heures. La Commission des Recours ne se réunirait qu'en fin de semaine.

— Quel jour sommes-nous ? demanda Gary.

— Mercredi.

— Trois jours à tirer ?

Le garde ne répondit pas. Il les enferma. Peu après on leur apporta un repas copieux, du poisson, des pommes de terre.

— Comment font-ils pour les produire ? Ça fait deux ans que l'on n'en trouve plus, dit Astrid émerveillée.

À midi on ouvrit leur porte et ils purent se promener dans cette ville étrange. Leur tenue attirait l'attention et ils comprirent que chaque habitant se faisait un devoir de les surveiller.

— Tous des flics, ragea Gary.

— Oui, une des conditions de leur survie avec les murs énormes, un esprit d'assiégés.

Les boutiques regorgeaient de marchandises payables en kronas ou couronnes. Le troc n'existait pas, preuve que ces gens-là avaient surmonté en peu de temps pas mal de difficultés pour s'organiser en société efficace.

— Nous ne pouvons même pas nous payer une boisson chaude, fit Sydney agacé.

— Pourquoi redoutent-ils l'acide chlorhydrique ? demanda Astrid.

— Parce qu'ils l'utilisent dans leurs armes en plomb. Il est plus facile à manipuler que le sulfurique qui est épais. Mais il doit exister d'autres raisons plus importantes.

La ville était chauffée au gaz naturel, les véhicules fonctionnaient au gaz liquide.

— Leur installation off-shore existerait encore ou bien ont-ils fait des forages dans la banquise ?

Malgré tout ils apprécieraient leur prison. Ils étaient bien nourris et bien chauffés. Pour la première fois depuis des mois ils purent quitter leurs combinaisons isolantes, les lessiver, prendre des bains.

Seul Gary ne comparut pas devant la commission. Trois hommes,



trois femmes les écoutèrent avec attention. Puis ils furent priés de sortir et ne furent rappelés qu'en fin de soirée. La présidente leur fit part des décisions de la Commission.

— Vous recevrez une aide pour nettoyer votre électrolyseur et votre moteur, dans un atelier spécialisé. Vous assisterez à l'opération mais ne pourrez la faire vous-mêmes. Ensuite vous serez reconduits à l'ancienne frontière avec la Suède, d'où vous pourrez reprendre la direction du nord. Ne vous avisez pas de revenir chez nous car cette fois vous seriez passibles d'une lourde condamnation. Notre constitution est formelle, aucun étranger n'est admis dans l'Or-Trondelag et nos lois ne souffrent aucune exception.

— Pourrons-nous emporter de l'acide sulfurique en secours ?

— L'exportation en est interdite.

— Il suffirait de quelques litres. Nous pouvons jurer de ne pas chercher à l'utiliser à d'autres fins que le rinçage de nos appareils.

— C'est impossible. Lundi vous en aurez terminé avec vos réparations et mardi matin vous serez expulsés. Il n'y a aucune possibilité d'appel. Nous vous souhaitons tout de même de poursuivre votre route dans de bonnes conditions, mais vous allez au-devant de graves désillusions.

## CHAPITRE 27

Le garçon se retourna longuement pour regarder les silhouettes des gardes décroître dans le petit matin. Ils venaient d'être conduits à la limite de la République de l'Or-Trondelag, comme promis.

— J'aurais bien aimé emporter un de ces curieux fusils en plomb, en fait une sorte de seringue projetant de l'acide chlorhydrique à cent mètres ? Vous y croyez ?

— L'acide doit être contenu dans une capsule qui s'écrase au choc et le répand. L'engin marche à l'air comprimé.

— C'est une arme horrible, murmura Astrid en frissonnant. J'avais hâte de quitter ces gens. Leur mode de vie me déplaît. Ce sont des isolationnistes qui attireront toutes les convoitises. Leurs ennemis les imagineront beaucoup plus riches qu'ils ne sont.

— Par chance ils nous ont conduits au nord-est de leur concession et non au sud par où nous sommes arrivés.

— Ils affirment que la banquise relie le Cap Nord au Spitzberg, c'est déjà une bonne chose.

Sydney se taisait et ils finirent par le remarquer. Astrid lui demanda avec douceur ce qui n'allait pas.

— Cette histoire de sel qui avec l'acide sulfurique donne du chlorhydrique. Quand ils nous ont fouillés c'était vraiment leur obsession, que nous fassions de la contrebande de sel. Je ne m'explique pas cette hantise. Ils redoutent peut-être que l'on fabrique des munitions pour ces fusils à air comprimé, ce n'est pas la seule et véritable raison.

Astrid avait pu revendre un collier en or, qu'elle avait eu pour ses vingt ans, et sa bague de fiançailles. Avec ses couronnes elle avait acheté une grosse quantité de nourriture, trois combinaisons de survie encore plus sophistiquées que celles qu'ils avaient portées jusque-là. Mais surtout elle avait acquis pour une forte somme une cabine de douche autonome. Un réservoir à pile réchauffait l'eau rapidement. Il suffisait d'exposer le générateur au froid pour le recharger...

— Plus d'excuses pour rester crasseux. Quand j'ai pris mon bain dans notre si confortable prison, j'ai eu vraiment honte, s'était-elle justifiée, cet ensemble ne tient pas beaucoup de place et nous sera très

utile.

— Tu parles, avait dit son fils, une toile imperméable qui sert de cloison. Par moins cinquante on grelottera plus qu'on ne se lavera.

Moins cinquante, moins soixante étaient les températures annoncées par les gens de la République de l'Or-Trondelag, au nord.

— Comment peuvent-ils savoir ?

Lorsque le baromètre commença de descendre, Sydney préconisa la recherche d'un abri efficace et ils ne le dénichèrent que vers la fin de la journée, alors qu'un blizzard effroyable balayait le plateau suédois. Un repli dans les couches de glace, retombant en draperies d'un escarpement. Ils s'y engouffrèrent juste comme des congères accourant du nord venaient se fracasser contre l'hydro. Chaque congère avait au départ un noyau autre que la glace. Un caillou, un morceau de bois, un animal emporté par le vent et qui se mettaient à rouler, rouler, augmentant rapidement de volume. Ils en aperçurent de hautes comme un ancien immeuble de trois étages. Cette caverne, juste assez profonde pour y enfoncer le véhicule, se referma peu à peu. Pour éviter qu'ils ne s'asphyxient, ils se chauffaient en utilisant l'hydrogène, chacun devait au cours de sa veille vérifier si la seule issue restait libre. Au-dehors le bruit était aussi infernal qu'inattendu. Le vent ne rencontrait aucun obstacle contre lequel s'acharner en hurlant, mais cet ouragan entraînait dans sa puissance déchaînée de multiples objets arrachés bien plus au nord. Certains devaient même être extrêmement lourds.

— J'entends comme un bruit de bidon.

Lorsque la lumière du premier jour de claustration revint, ils assistèrent au spectacle de cette ruée invraisemblable, jusqu'à des rennes qui n'avaient pu se mettre à l'abri, d'anciens camions arrachés on ne savait où, des pans de mur, un chalet en bois massif à peine abîmé, qui roulaient sans accrocher la moindre parcelle de glace, tout comme des buses énormes utilisées dans la construction de tunnels, quelque part au nord.

— Nul n'y résisterait, pensaient-ils.

— Si nous n'avions pas trouvé cet abri, murmura Astrid, nous aurions été emportés à l'autre bout du monde. Je me souviens qu'un professeur de physique avait annoncé des vents d'une puissance telle qu'ils feraient le tour du monde.

Pour la distraire son fils l'incitait à préparer le repas, échangeait avec Sydney des regards accablés. Sa mère était de plus en plus effrayée, lasse, réticente à l'idée de poursuivre vers le nord et elle les démoralisait. Ils se posaient la question sur leurs chances d'atteindre

cette station spatiale sans risquer leur vie. La présidente de la Commission des Recours leur avait laissé entendre qu'ils allaient au-devant de grandes désillusions. Comment pouvait-elle prédire leur avenir, savoir ce qui se passait réellement à des milliers de kilomètres ?

Plusieurs mystères restés sans solution dans la fameuse petite république s'éclaircirent, lorsqu'une semaine après cet ouragan qui les avait bloqués durant trois jours ils aperçurent, au loin devant eux, une citerne sur chenilles. Surmontant la cabine de conduite s'élevait un mirador vitré d'où sortait un canon mitrailleur de 30.

Sydney détaillait ce véhicule dans son viseur-zoom pendant qu'Astrid conduisait l'hydro.

— Ralentissez, dit-il. Nous n'avons pas intérêt à nous approcher de ces gens-là. Je ne sais ce qu'ils transportent mais c'est une marchandise précieuse car sévèrement gardée.

Il leur conseilla même de garder leur arme à portée de main, cette citerne sur chenilles pouvant s'arrêter sans qu'ils s'en rendent compte tout de suite.

— Surpris, ils sont fichus de nous canarder.

Depuis quelque temps le plateau se fronçait en immenses vagues, véritables collines de cent mètres de haut en pente douce. Sur le sol de glace durcie, les chenilles abandonnaient des traces à peine marquées.

— Le sol a la dureté du verre, ce qui par moins soixante est tout à fait normal. Un engin de plusieurs centaines de tonnes n'y laisserait aucune empreinte.

— De quelle capacité cette citerne ? demandait Gary. Sydney estima qu'elle devait contenir une dizaine de mètres cubes.

— D'accord, dix mètres cubes de quel produit ?

— Je l'ignore. Il faudrait examiner sa structure, savoir si elle est calorifugée, ou conçue pour des transports dangereux.

— Mais enfin, disait le garçon agacé, ce n'est pas normal cette citerne sur ce Plateau du Néant. Personne ne s'y aventure, nous ne sommes pas quelques années en arrière où un trafic intense de citernes encombraient les routes et autoroutes. Là devant nous, il y a des types armés jusqu'aux dents qui escortent dix mètres cubes d'un produit très rare. Sinon ils n'auraient pas de raisons d'être aussi prudents.

Désormais celui ou celle qui était au volant surveillait attentivement l'horizon, attendait que la citerne fût en haut d'une ondulation de la glace et basculât vers le fond pour entreprendre à son tour la descente précédente. Ces gens-là ne s'étaient pas encore rendu

compte de leur présence, quelques kilomètres derrière eux, mais si par malheur ils les découvraient tout serait à craindre. Aussi, lorsque ce fut son tour de conduire, Sydney se déporta sur la droite pour éviter d'être directement dans leur rétroviseur. Possible qu'ils aient même une caméra leur donnant sur écran des images plus précises que celles fournies par l'œil.

— C'est peut-être du vin, se mit à rire Astrid en fin de journée. Je boirais bien un verre de rouge.

— Ou de l'alcool ?

— De la farine en citerne isolée pour qu'elle ne gèle pas. C'est une denrée très recherchée en ces temps de famine.

— Est-ce une citerne de ravitaillement d'un organisme, d'une communauté quelconque ? Est-elle la propriété d'une bande de trafiquants ? De toute façon elle se dirige vers le Grand Nord tout comme nous.

— Exactement sur le même méridien.

## CHAPITRE 28

Ils prirent du retard sur la mystérieuse citerne en refaisant le plein d'hydrogène. Fondre cette glace de la dureté du diamant leur prit du temps. Ils la découpaient au chalumeau par blocs. La fièvre de la poursuite les faisait trépigner d'impatience et même Astrid s'activa. Ils ne cessaient de parler de cette cargaison inconnue qui se dirigeait vers le Grand Nord.

— Le Spitzberg ? Ou bien la base dans le cercle polaire ?

— Bientôt ce sera la banquise de l'Arctique. Exactement de la mer de Barents, annonça Gary penché sur son dictionnaire.

Lorsqu'ils reprirent la piste Sydney roula à grande vitesse, le regard rivé sur les quelques sillons parallèles laissés par les chenilles de la citerne. Même les pneus glace de leur véhicule d'expéditions polaires ne pouvaient obtenir la même adhérence s'ils allégeaient le poids total, à la différence des chenilles.

— Avec six heures d'avance, calcula Gary, même en roulant constamment à cette allure, nous ne les rattraperons que dans deux jours. À moins qu'ils n'aient des ennuis ou ne s'attardent. Leur engin doit avoir un habitacle derrière le poste de pilotage, où un ou deux hommes peuvent dormir. Croyez-vous qu'ils soient nombreux ?

— Aucune idée, dit Sydney. Dans l'espèce de mirador ils semblent être deux, plus le chauffeur, plus éventuellement deux personnes à ses côtés.

Ils choisirent entre rouler la nuit et dépenser en éclairage de l'hydrogène ou se reposer quelques heures. Jusque-là ils avaient marqué des étapes nocturnes et la citerne n'avait pris aucune avance.

— Roulons deux heures encore et nous les rejoindrons demain.

C'était une nuit calme, glaciale, sans le moindre souffle de vent. Quelque part au loin un animal hurlait.

— Un loup ?

Ils venaient de s'arrêter et se rendirent compte que l'animal poussait régulièrement un long cri de plus en plus faible.

— Il est certainement blessé.

— Se pourrait-il, murmura Astrid, que ce soit un homme ?

Gary, déjà enfoui dans son sac de couchage sous la tente, les regarda sortir et haussa les épaules. Les seuls bruits, à part ce hurlement, venaient des craquements de la glace dus au refroidissement nocturne de quelques degrés. L'appel s'éleva avec moins de vigueur.

— Je vais voir, dit Sydney troublé, restez ici et soyez sur vos gardes.

— C'est droit devant me semble-t-il.

Il ne roula que durant un kilomètre avant d'apercevoir la forme allongée en travers de la piste. Il s'arrêta, régla ses projecteurs pour l'examiner avec soin. C'était un homme revêtu de fourrures qui non sans peine tourna son visage vers l'hydro, ferma les yeux, ébloui, les rouvrit.

Sydney craignait un guet-apens et utilisa son gyrophare de toit pour surveiller les abords immédiats. Le faisceau tourna lentement, n'éclairant que la surface plate de la glace. Il n'y avait apparemment personne d'autre. Il descendit de la cabine, l'arme à la main :

— Si c'est un piège, cria-t-il à l'homme, je vous tue d'abord avant de me laisser abattre.

L'homme ne bougeait plus mais à un mètre l'Australien vit ses yeux ouverts.

— Que faites-vous dans cette solitude ?

L'inconnu balbutia quelque chose mais trop épuisé se tut. Pour le soulever Sydney dut mettre sa carabine en bandoulière et il le fit, certain de commettre une imprudence, mais rien ne se produisit. Il chargea l'homme, alla le déposer à l'arrière de l'hydro, préféra repartir sur-le-champ plutôt que d'essayer de le ranimer.

Ils se retrouvèrent tous les trois au chevet de ce rescapé allongé sur une des banquettes arrière. Astrid brancha une couverture électrique dont ils avaient enroulé son corps, mais ils n'avaient guère d'espoir de le sauver. Le froid avait durci ses jambes et une partie de son bassin. Seule la poitrine avait été épargnée. Ils lui firent avaler une soupe à chauffage instantané mais l'homme ne pouvait plus déglutir, l'œsophage gelé.

— Nous l'avons entendu crier deux bonnes heures mais il était depuis plus longtemps étendu sur la glace.

— Entre le passage de la citerne et notre halte alors ? demanda Gary.

Voyant que l'homme ouvrait les yeux, Sydney établit une corrélation entre ce réflexe et ce que venait de dire le garçon :

— Vous avez vu la citerne sur chenillettes ?

L'homme battit des paupières.

— Étiez-vous l'un des passagers ?

À nouveau il ferma et ouvrit les yeux. Puis il essaya de parler, mais ses lèvres avaient dû geler car ne sortaient de sa bouche que des sons aigus, déchirants. Sydney lui écarta la mâchoire et plongeait ses doigts. Il crut retirer un glaçon mais c'était un lambeau de langue brûlée par le froid. L'homme poussa un rugissement de douleur. Il se débattit puis soudain ne bougea plus.

— Il est mort, murmura Astrid.

— Je regrette ce que j'ai fait. Je croyais que quelque chose obstruait sa bouche, ne pensais pas que c'était sa langue gelée.

Ils restèrent prostrés, songeurs avant de décider d'ensevelir l'inconnu. Gary découvrit un portefeuille et un minuscule dictaphone dans sa veste de fourrure.

— Il s'appelait Subaru, il a un passeport indien. Hindou si vous préférez. Né à Delhi. Le visa d'entrée en Suède est de 2047, bien avant la Catastrophe.

Sydney prit le minuscule dictaphone japonais et constata qu'il fonctionnait. Lorsqu'il voulut remonter le plus loin possible dans les enregistrements, ils entendirent leur dernière conversation, puis un bruit de moteur, les interpellations de Sydney au moment où il était descendu de l'hydro pour porter secours à ce Subaru. Les cris déchirants. Puis une voix qui chuchotait :

— Parce que je suis malade ils m'ont abandonné... Kruge, le propriétaire de la citerne, en a donné l'ordre et les autres ont obéi malgré mes protestations. J'ai participé à l'opération, j'ai fourni toutes les quantités de sel nécessaires. Je suis allé le chercher dans le Sud avec cette benne de chantier et je l'ai rapporté comme promis. Sans moi ils n'auraient jamais pu fabriquer cet hydrogène dans ce laboratoire clandestin de Nord-Trondelag. Kruge et les autres s'étaient procuré le sulfurique, mais sans le sel ils n'auraient rien pu faire. J'aurais dû me méfier... Comme je l'ai dit un peu plus haut.

— Il faut rechercher la suite plus loin en arrière.

Après quelques tâtonnements Sydney eut le début d'une phrase :

— Je ne savais pas que cette garce d'Ingrid serait du voyage. Je croyais que Kruge ne voulait plus en entendre parler, mais elle a dû savoir que nous préparions de l'hydrogène et elle est revenue vers lui, l'a embobiné. C'est une garce prête à tout. Je le sais car elle a couché avec moi comme avec les autres pour en tirer des avantages, mais



depuis qu'on parlait de Peary Point elle s'inquiétait, voulait à tout prix faire partie de l'expédition. C'est pendant mon voyage dans le Sud pour le sel, qu'elle a renoué avec Kruge. À mon retour elle était là. Cela faisait six personnes, alors que l'hydrogène liquide était prévu pour cinq. Deux mètres cubes chacun, c'est le prix à payer et ces gens-là sont inflexibles. Pas question de tricher sur le volume. Je suis allé trouver Kruge pour protester, mais il m'a assuré que c'était une question de poids. En tout nous ne dépassions pas les quatre cent cinquante kilos. Je n'avais jamais entendu dire que pour quatre cent cinquante kilos il fallait dix mètres cubes. On m'avait toujours assuré que c'était deux mètres cubes par personne, quel que soit le poids. Mais je ne pouvais le prouver et j'ai dû m'incliner.

Suivaient des renseignements sur la fabrication de l'acide chlorhydrique dont on avait extrait ensuite la quantité d'hydrogène nécessaire. Celui-ci avait été liquéfié et la chenillette-citerne remplie. Subaru enregistrerait deux jours plus tard quelques précisions sur le voyage entrepris.

— Nous avons rejoint ce glacier suédois qui permet de rouler plus rapidement et sans trop rencontrer d'obstacles. Sur l'inlandsis norvégien ce serait plus chaotique et nous devons éviter les à-coups, car notre citerne n'est pas spécialement faite pour transporter de l'hydrogène liquide. Pour l'instant tout va bien dans l'équipe et Ingrid se fait discrète, mais dès qu'elle peut, elle pelote outrageusement Kruge.

La voix de Subaru parla d'une chenille qu'il avait fallu réparer, et du réservoir de la chenillette qu'il fallait remplir avec le contenu de la citerne. Une opération délicate effectuée par un volontaire, tandis que les cinq autres s'éloignaient.

— On a tiré au sort et je craignais qu'ils ne s'arrangent pour me désigner. Ils me détestent tous à cause de ma peau plus sombre et de mes origines. Même Ingrid qui quelques semaines auparavant trouvait que j'étais le plus beau de tous, maintenant elle fait chorus avec eux pour me traiter avec mépris. Elle me parle comme à un chien.

Subaru continuait de se plaindre de l'attitude de ses compagnons. Ils lui refusaient les couchettes de l'habitacle, auraient voulu qu'il couche dehors sous une tente calorifugée mais lui refusait, craignant qu'ils n'en profitent pour l'abandonner.

— J'ai la diarrhée et dans les circonstances actuelles c'est ennuyeux. J'ai demandé par trois fois qu'on arrête la chenillette pour que je puisse me soulager. Je l'ai fait depuis l'arrière de la citerne, ne voulant pas prendre le risque de mettre le pied sur la glace, de crainte qu'ils ne filent. Je suis sûr que c'est ce qu'ils préméditent. Pourtant

j'étais le seul qui pouvait leur trouver cette énorme quantité de sel. Je connaissais cet entrepôt sur la côte Sud où j'avais des amis.

— Ils ont fini par l'abandonner, dit le garçon. Il les embarrassait.

— Sa dysenterie l'avait affaibli, ajouta Astrid. Vous n'avez rien à vous reprocher Sydney.

Il lui était reconnaissant de ces paroles, comme d'avoir eu le courage de ramasser le morceau de langue durci par le froid pour aller le jeter au-dehors. C'était une femme attachante, capable de sensibilité et d'un grand dévouement pour ceux qu'elle aimait.

## CHAPITRE 29

À la lueur des projecteurs Sydney creusa une tombe profonde, en découpant les blocs au chalumeau. Lorsqu'il atteignit le mètre, Gary essaya de lui dire que c'était suffisant mais il descendit plus bas. Il devait bien ça à ce pauvre Subaru traité comme un paria, abandonné par ses associés, achevé plutôt sans la moindre pitié.

— Désormais nous ne quittons plus nos armes, annonça-t-il en grimpaant dans l'hydro qu'Astrid devait conduire au départ. Ces cinq personnes sont des salopards et je n'aurai aucune pitié pour eux.

Mais par la suite les questions affluèrent et le garçon posa la première.

— Pourquoi cette quantité énorme d'hydrogène, pour avoir une autonomie pour la chenillette, de quoi faire plusieurs fois le tour de la Terre ?

— Le volume était strictement limité à deux mètres cubes d'hydrogène liquide par personne, continua sa mère. À cause de la capacité de la chenillette-citerne ?

Sydney avait déjà réfléchi à toutes ces questions depuis leur départ mais n'était pas prêt d'y répondre. Il y avait un détail dans l'enregistrement des confidences de l'Indien qui lui avait échappé, pensait-il, et qui laissait en lui une grande frustration.

— Vous souvenez-vous de ce qu'il dit à un moment donné ? N'a-t-il pas évoqué un lieu ?

— Nord-Trondelag où se trouve un laboratoire secret de fabrication d'hydrogène à partir de l'acide chlorhydrique.

L'Australien secoua la tête, précisa qu'il avait entendu un autre nom. Gary accepta de réécouter l'enregistrement et la voix du disparu s'éleva.

— Peary Point, cria Sydney. C'est bien ce que j'ai entendu.

— Bah, fit l'adolescent déçu, qu'est-ce que ça nous apporte ?

— Peary est le premier explorateur qui atteignit le pôle en 1909.

— C'est troublant en effet, murmura Astrid. Vous pensez que la base spatiale s'appellerait ainsi ?

— Il en existe des dizaines dans le monde et je n'ai jamais retenu

le nom de celle-ci.

— Moi je ne connais que celle de Kourou en Guyane française, précisa le garçon. Possible qu'un prof m'ait parlé de celle du pôle mais je n'y ai pas prêté attention.

— La base polaire a pris son importance depuis que John Bermann annonça qu'avec son vaisseau intergalactique *Terra*, il voulait sauver un maximum de terriens à condition qu'ils embarquent dans les navettes de cette base.

— Les navettes, cria le garçon, bien sûr, les navettes, elles fonctionnent à l'hydrogène liquide pour s'arracher à l'attraction terrestre et rejoindre le vaisseau en orbite. Comment n'y avons-nous pas songé plus tôt ? Dans cette Peary-Point on a dû fixer le prix du voyage à deux mètres cubes d'hydrogène liquide par candidat. Une information tenue secrète, mais qui doit circuler parmi ceux qui veulent s'enfuir de l'enfer glaciaire.

— Mais c'est odieux, protesta Astrid indignée. Ces savants de la base polaire ne peuvent avoir établi un pareil tarif. Comment des gens normaux pourraient-ils se procurer deux mètres cubes chacun ? Seules des canailles comme celles qui roulent devant nous dans la chenillette-citerne, pourront acquitter ce droit de passage. Et le vaisseau *Terra* n'emporterait vers Ophiuchus IV que des gens indignes, des criminels ? Ce n'était pas l'esprit qui présidait dans les années 2015, à la première expédition. Lorsque la possibilité d'utiliser l'énergie ionique, combinée avec l'attraction spécifique de chaque planète hors du système solaire, a été découverte, la sélection fut d'un grand niveau de moralité. Je n'étais pas encore née mais je l'ai lu.

— Pourtant Maman c'est la seule explication. Nous avons ce mot composé de Peary-Point, qui ne peut désigner que la base spatiale. Nous avons au loin devant nous dix mètres cubes d'hydrogène liquide en route vers le pôle. Avec cinq personnes à bord. La sixième a été jugée en trop et abandonnée sans la moindre hésitation ni sentiment humain. Et Sydney a raison. Avec ces cinq-là, il vaudra mieux tirer d'abord avant de discuter.

Malgré le retard pris, ils roulaient bien après l'arrivée de la nuit, ils aperçurent au loin la luminescence des phares de la chenillette.

— À une dizaine de kilomètres, estima Sydney. Si nous voyons cette lueur, eux-mêmes peuvent apercevoir la nôtre.

— D'habitude ils ne roulent pas de nuit, sauf la dernière au cours de laquelle ils ont jeté Subaru hors de leur véhicule.

— Nous approchons de la banquise de la mer de Barents, et ils veulent l'atteindre pour y faire étape, être prêts au jour pour

entreprendre la traversée vers le Spitzberg et ensuite Peary-Point.

Stanley éteignit ses phares mais il était impossible de rouler dans l'obscurité épaisse.

— Laissons-les aller, proposa Astrid. Nous connaissons leur destination et leurs intentions. Qu'irions-nous faire là-haut, faute de disposer chacun de deux mètres cubes d'hydrogène liquide ? On ne nous acceptera pas à bord d'une des navettes.

Lâchement, Sydney attendit que Gary réponde à sa mère sans essayer de dissimuler plus longtemps leur plan. Ils ne s'étaient pas concertés mais désormais, n'éprouvaient aucun scrupule à la pensée de s'emparer de la chenillette-citerne, même s'il fallait abattre les cinq occupants.

Ce silence des deux hommes finit par troubler Astrid et même l'effraya :

— Vous persistez à vouloir atteindre la base spatiale, sans avoir de quoi payer l'embarquement ?

Elle respira profondément et poursuivit :

— Avez-vous conclu une sorte de pacte ? À mon insu ?

— Nous n'avons pas fait de cachotterie, dit son fils, mais je pense que Sydney, tout comme moi, est décidé à s'emparer de cette cargaison d'hydrogène liquide.

— Vous tueriez les cinq personnes ?

Ils ne répondirent pas.

— Trois suffiraient, ajouta-t-elle, avec un sanglot de désespoir. Même deux, car moi dans ces conditions je refuserai de partir.

— Tu regrettais tout à l'heure que les assassins de Subaru aient quelque chance de s'envoler pour Ophiuchus IV, et maintenant tu les défends ?

— Si vous les tuez pour prendre leur place, vous ne vaudrez pas mieux qu'eux. Je ne deviendrai pas votre complice. Je préfère mourir comme ce malheureux Indien.

Sydney freina brutalement alors qu'il n'y avait aucune raison de le faire.

— Normalement le faisceau de leurs phares aurait dû réapparaître après cette ondulation du plateau. Et je n'ai rien vu venir. Je crains qu'ils ne se soient rendu compte de notre présence à l'arrière et ne nous guettent.

## CHAPITRE 30

Sydney revint au bout de deux heures, se laissa choir sur la banquette arrière, épuisé par cette longue marche.

— Alors ? demanda Gary.

— Ils dorment certainement exténués car ils ne se sont pas arrêtés depuis l'éjection de Subaru. Ils ont trouvé une sorte de caverne pour se protéger d'un coup de blizzard éventuel.

D'un coup d'œil il consulta le baromètre qui n'annonçait rien de tel.

— Alors, prononça avec une lenteur farouche le garçon, c'est le moment de les surprendre et de nous emparer de la chenillette-citerne. Nous n'aurons pas de meilleure occasion que cette nuit.

— Vous ne ferez pas ça, vous ne le ferez pas, cria Astrid. Vous ne vous comporterez pas comme eux. Non c'est inconcevable. Si vous le faites je m'en irai... Je vous quitterai, à pied, je n'accepterai plus jamais de partager votre vie, la moindre de vos minutes.

— Maman c'est notre plus belle chance de réussir. Nous aurons de plus un véhicule tout terrain meilleur que l'hydro. Il paraît que les îles du Spitzberg sont tourmentées, hérissées d'aiguilles, de tours, creusées de ravins. Nous atteindrons Peary-Point avec dix mètres cubes d'hydrogène liquide. On nous accueillera à bras ouverts et nous pénétrerons dans une navette qui nous emmènera tous les trois jusqu'au fabuleux vaisseau en orbite. Nous ne sommes même pas forcés de les tuer. Nous les ferons prisonniers, avec la possibilité de se libérer, et nous leur laisserons l'hydro. Il suffira de le mettre en panne, quelque chose de facile à réparer, de quoi gagner quelques heures d'avance.

Astrid ouvrit la portière avant et sortit. Elle la claqua avant de s'éloigner.

— Attention ! prévint Sydney. Elle nous quitte. Il faut la rattraper. J'ai les muscles durcis depuis que j'ai fait ces quatre kilomètres. Cours derrière elle...

Il se retourna, resta frappé de stupeur. Enfoncé dans le dernier rang de banquette l'adolescent fermait les yeux.

— Gary tu m'entends ? Je vais essayer de te suivre, mais pars

devant.

— Je n'irai pas. Elle a toujours agi de la sorte. Elle est d'une intransigeance féroce. C'est ainsi qu'elle a perdu son mari, mon père, parce qu'elle n'acceptait pas qu'il abandonne son poste dans les premiers jours qui ont suivi l'explosion de la Lune. Très vite il avait compris ce qui se passerait, avait prévu le nécessaire pour quitter Paris, la France, l'Europe. Il avait loué un avion de tourisme récent. Il avait puisé dans les fonds qui lui étaient confiés comme haut fonctionnaire, au Budget.

Sydney bascula en dehors du véhicule, tituba un peu mais réussit à déraider ses jambes. Il emporta un projecteur rechargeable, contourna l'hydro. Par la portière ouverte le garçon continua de lui hurler son récit.

Bien sûr Astrid ne laissait aucune trace sur le miroir sombre de la glace, même pas une rayure.

Elle ne veut rien admettre, hurlait toujours Gary, veut partager le sort de l'humanité la plus défavorisée. Elle reprochait à mon père d'abuser de sa situation, de cet argent qui ne lui appartenait pas. Résultat, il est parti seul, s'est envolé pour les pays chauds et nous ne savons pas ce qu'il est devenu.

Mais la voix perdit de sa hargne parce qu'il marchait plus vite, pouvait même courir maintenant que ses articulations, ses muscles s'étaient réchauffés. Il l'aperçut qui allait d'un pas régulier vers l'ouest. Il ne jugea pas utile de l'appeler. Il la rattraperait, marcherait à sa hauteur le temps qu'il faudrait sans rien dire. Il redoutait un geste irraisonné, quand elle découvrirait que c'était lui, l'étranger, et non son fils.

Ainsi fit-il. Il l'accompagna jusqu'à ce qu'elle s'immobilise.

— J'ai oublié ma visière. Je venais de la nettoyer et j'ai oublié de la remettre en place.

Il l'aida à rabattre au maximum sa cagoule, lui conseilla de la tenir fermée avec ses mains. Il la guiderait pour revenir vers le véhicule. Elle dit quelque chose qui fut étouffé par ses mains appliquées sur la cagoule.

L'éclairage intérieur de l'hydro n'était plus qu'une lueur de flamme d'allumette. Il ne pensait pas avoir parcouru autant de distance. Il éteignit sa torche pour économiser la charge, serra la jeune femme contre lui. Elle était dans le vrai, avait choisi sa voie sans le moindre calcul, sans la moindre réticence. Lui hésitait encore tandis que Gary avait bifurqué depuis longtemps, était prêt à tout pour atteindre Peary-Point. Il ne savait que dire à sa compagne, ne pouvait se

déclarer avec fermeté, décider de renoncer. Gary lui avait dit un jour que sa mère était d'un tempérament suicidaire. Était-ce la véritable explication de cette personnalité secrète ? Il ne le pensait pas. Elle n'était pas suicidaire, mais elle pouvait se préparer à mourir pour ne pas enfreindre les quelques lois morales qui lui étaient propres.

— Si vous ne voulez pas quitter la Terre, dit-il, je resterai avec vous. Comme je vous aurais accompagnée si vous aviez accepté d'embarquer pour l'espace. Maintenant il y a Gary. Il est jeune et appartient à la nouvelle génération dure et prête à tout pour survivre.

En cet instant le moteur de l'hydro rompit le silence de ce néant. Sydney réagit, lâcha la jeune femme et se mit à courir mais le véhicule s'éloignait et jamais il ne le rattraperait.

Frappé de stupeur il ne marchait plus et c'est elle qui l'entraîna en passant un bras sous le sien. Une petite lampe avait été allumée au-dessus d'un tas de quelques affaires essentielles, comme les sacs de couchage, de la nourriture et même la visière de la cagoule d'Astrid. Avec précaution il la remit en place, découvrit les traînées glacées sur les joues, trois à quatre à partir des yeux. Ses larmes avaient gelé sans qu'elle s'en aperçût. Il essaya de les gratter du bout de son doigt ganté mais en vain. Déjà ils n'entendaient plus le bruit du moteur. Le garçon avait emporté les rafaleurs, leur laissant la carabine.

Il ouvrit une boîte de thé autochauffante, la tendit à Astrid qui s'abrita le visage pour boire.

— J'ai entendu ce qu'il criait au sujet de son père, mon mari. Il n'a dit que la vérité. Cet homme parlait de l'Amérique du Sud. Son appareil pouvait traverser l'Atlantique depuis Dakar. C'était un bon avion avec une grande autonomie. J'ai eu de ses nouvelles une année plus tard, alors que la Grande Panique commençait.

Il l'obligea à s'enfoncer dans un des sacs de couchage pour deux, la rejoignit, ferma l'arceau en plexiglas qui permettait de conserver l'air chaud tout en assurant l'aération.

— Je n'en ai jamais parlé à mon fils. Il ne sait pas que l'avion de son père a plongé dans l'océan où il a explosé. Un cargo a repêché quelques épaves, mais on n'a jamais retrouvé son corps. L'immatriculation de l'appareil a été relevée, mais la transmission de cette nouvelle a été retardée par les événements.

Il se taisait, la laissait parler.

— N'oubliez pas que je croie à la justice immanente. Je ne pense même pas que pris de remords il a peut-être voulu faire demi-tour et s'est trouvé à court de carburant, ou même qu'il a voulu se donner la mort. Durant les quelques années où j'ai été sa femme je n'ai pas



réussi à le connaître suffisamment pour pouvoir imaginer ses pensées les plus secrètes. Donc rien ne me permet d'affirmer qu'il s'agit de tout autre chose que d'un accident.

Sydney éteignit la lampe qu'il avait emportée avec lui et la nuit les ensevelit d'un coup, mais auprès de cette femme il n'appréhendait plus rien, préférerait ne pas songer à l'adolescent qui s'en était allé seul à la guerre contre cinq forbans expérimentés. Ni songer à ce qu'ils feraient au jour, Astrid et lui, sans véhicule, avec insuffisamment de matériel et de provisions pour survivre longtemps.

L'année de ses dix-huit ans, il était parti avec d'autres garçons et des filles pour explorer le désert de l'Ouest. Ils avaient durant toute l'année bricolé un vieil autocar, le transformant en un très grand camping-car. Mais chaque nuit il préférerait dormir à la belle étoile. Il était amoureux d'une certaine Elsy mais pas de chance, elle était folle d'un autre et il savait que chaque nuit ils s'aimaient dans leur couchette. Pendant ce temps il rêvait, à demi endormi, contemplant le ciel, se demandant si une nuit Elsy, fatiguée de son copain, ne le rejoindrait pas. Non pour faire l'amour mais juste pour s'allonger à ses côtés et regarder, elle aussi, les astres et la Lune. Évidemment cela ne s'était jamais produit. Une patrouille de police utilisant un hélico les avait rejoints pour lui annoncer que son frère s'était noyé en faisant du surf. Il avait dû se blesser à la tête et couler aussitôt. On venait de le retrouver. Au moment de monter dans l'hélico pour rentrer chez lui, il avait vu Elsy, tendrement enlacée avec son copain, qui se foutait bien de son chagrin.

À côté de lui Astrid remua. Il l'avait crue endormie mais peut-être espérait-elle le retour de son fils, comme elle avait espéré celui du père.

— La seule chose qui m'aurait plu, murmura-t-elle, si j'avais accepté de quitter la Terre, aurait été de contempler à nouveau les étoiles au-delà des poussières lunaires.

## CHAPITRE 31

Un peu avant le jour ils se mirent en route vers le nord. Sydney lui avait expliqué qu'ils ne devaient pas se hâter s'ils devaient marcher toute la journée.

— Il nous faut atteindre la banquise de la mer de Barents. Je suis certain que là-bas nous trouverons de quoi manger et nous abriter du froid. La graisse de phoque peut brûler. Peut-être y aura-t-il une communauté humaine ou plusieurs. Il n'y a pas que des voyous sur terre en ce moment. Nous finirons par être acceptés.

Il portait la plus lourde charge, mais elle avait insisté pour porter la sienne. Fréquemment elle dégageait l'une de ses oreilles pour mieux écouter ce silence pesant. Il la voyait faire du coin de l'œil, mais ne se permettait aucune remarque. Jusqu'au bout elle espérerait le retour de l'hydro et de son fils. Jusqu'au bout de quoi ? Il n'osait se le préciser. La mer de Barents se trouvait à une distance de deux cents à trois cents kilomètres, et il leur faudrait de dix à quinze jours pour l'atteindre. Ils n'en auraient jamais la force. La nourriture abandonnée par Gary ne permettait que des rations de famine si on l'étalait sur quinze jours. Et ce plateau démesuré était vide de toute présence animale. Il espérait trouver un cadavre conservé par le froid, un cadavre de renne, mais aussi de renard ou de loup. Il avait vu que dans les coups de blizzard furieux des êtres vivants étaient violemment entraînés sur de longues distances, déchiquetés.

Au bout de deux heures de marche, il n'osa pas lui dire que la veille c'était dans cet amas de congères proche qu'il avait découvert la chenillette-citerne. Longtemps il l'avait observée avant de s'en approcher et d'acquiescer la certitude que les cinq occupants donnaient à poings fermés. Même seul il aurait pu les maîtriser l'un après l'autre, s'emparer de la chenillette, retourner vers Astrid et Gary avec son butin. Le courage d'affronter cinq personnes ne lui avait pas fait défaut. Surtout cinq personnes endormies dans un sommeil épaissi de fatigue. Tout ce qu'il avait trouvé c'était de retourner vers la mère et le fils en quête d'approbation, mais espérant dans le fond de lui-même un refus catégorique. Il n'avait pas imaginé un seul instant que l'adolescent se révolterait contre sa mère, les abandonnerait pour aller attaquer ces cinq salopards.

— Non ! hurla soudain Astrid, en se mettant à courir. Tout de suite

pour s'alléger elle abandonna le sac qu'elle portait sur les épaules. Il vit la tache noire contre un repli de congères, reconnu l'hydro. La chenillette-citerne avait disparu. Il courut derrière Astrid, ramassa son sac au passage, la vit tomber à genoux devant un renflement sombre de la glace. Elle s'escrimait avec ses mains à vouloir retourner la chose. Le corps d'un homme.

— Gary ! hurlait-elle.

— Ce n'est pas lui. Vous voyez bien que ce n'est pas lui, hurla-t-il furieux.

— Vous le regrettez, lui cracha-t-elle au visage.

Les quatre autres étaient réunis sur quelques mètres carrés. Sydney pensa que le premier avait réussi à fuir mais qu'une rafale l'avait couché, mort.

Trois hommes et la femme, cette Ingrid qui avait été cause de la mort de Subaru l'Indien. Même figé dans la mort son visage reflétait une agressivité vulgaire. Il s'en voulut de son jugement. Astrid, hors d'haleine, atteignait l'hydro, ouvrait la portière, s'engageait à demi à l'intérieur, continuait d'appeler son fils.

Sydney était resté auprès des quatre cadavres, n'avait pu s'empêcher de dissimuler le visage de cette femme pour lui donner un peu de dignité. Il n'avait pas réussi à rabattre son grand col de fourrure raidi de froid, et il fouillait dans son sac, en sortait un sous-vêtement pour le poser sur le visage mort...

— Gary ?

Astrid contournait les congères pour accéder sur le haut. Lui, découvrait les infimes traces de chenilles, ces hachures parallèles qui n'entamaient cette glace super dure que d'un dixième de millimètre. Les traces devenaient plus apparentes lorsque le véhicule pivotait. La direction n'était plus commandée par des palonniers, comme sur les anciens modèles, mais par un volant ordinaire. En fait le train avant était constitué par deux roues crantées et les chenilles dépendaient du train arrière.

Lorsqu'elle redescendit il vérifiait l'état de l'hydro, craignant que le gel n'ait à jamais paralysé les pièces essentielles. Par hasard il l'aperçut dans le rétroviseur, debout auprès du cadavre le plus éloigné. Celui qu'elle avait essayé de retourner, croyant que c'était son fils. Pourtant cet inconnu portait des fourrures et non une combinaison isotherme. Qu'avait-elle imaginé ? Il ne le saurait jamais.

Il restait suffisamment d'hydrogène liquide pour amorcer le réchauffement progressif de toutes les parties mécaniques, le plus

lentement possible. Ça durerait des heures mais la remise en route était à ce prix. Le thermomètre indiquait moins trente-cinq à l'intérieur, moins cinquante-deux au-dehors. Le baromètre quant à lui avait tendance à dégringoler.

Elle revint vers l'hydro, décrocha la pelle-bêche suspendue à l'extérieur, retourna vers le cadavre éloigné. Pour faire un trou dans cette surface quasi minérale elle s'épuiserait. C'était du verre difficile à égratigner. Il faudrait le chalumeau lorsque le réchauffement du combiné serait général. Mais il choisit de la laisser s'obstiner. Elle traçait la future tombe en appuyant sa botte sur l'outil qui ne s'enfonçait guère. Il mangea le contenu d'une boîte de viande, piquant les morceaux gelés à la pointe de son couteau. Il les laissait se réchauffer dans sa bouche avant d'avalier. Derrière lui la jeune femme persistait à vouloir creuser une tombe, arrachait des éclats, plutôt des écailles insignifiantes. Au tableau de bord le voyant de réchauffement restait au rouge. Mais la température de l'habitable remontait à moins trente. Il ressortit en mastiquant son dernier morceau de viande, grimpa sur les congères. Les hachures infimes de la citerne se dirigeaient vers le nord. Pas un instant Gary n'avait eu le réflexe de retourner les chercher. Sa volonté farouche s'inscrivait dans la glace et dans la mort de ces cinq individus. Après les avoir tués il s'était installé dans la cabine de la chenillette et ne s'était pas attardé sur place. Il l'avait dégagée de son abri, avait mis l'hydro à la place et sans attendre avait foncé vers le nord, vers la mer de Barents et Peary-Point.

Il finit par se diriger vers Astrid qui avait creusé d'un peu plus de dix centimètres un rectangle de deux mètres sur un.

— Il vaudra mieux utiliser le chalumeau quand l'hydro sera en état de rouler.

— Il faut que j'enterre celui-là surtout. Je ne peux pas supporter de le voir là, à cinquante mètres des quatre autres.

Ce qu'elle ne supportait pas c'était que l'inconnu ait été abattu d'une rafale dans le dos, alors qu'il s'enfuyait. Son fils Gary avait sans hésité abattu lâchement un homme sans lui laisser sa chance. Sydney alla examiner les quatre corps réunis. Il dut ôter son tee-shirt du visage de la jeune femme où le froid l'avait déjà collé, rabattit la fourrure en brisant sa rigidité, découvrit la gorge béante d'un sourire rouge. Il remit le tee-shirt, examina chaque cadavre. Tous égorgés de la même façon. En silence, les uns après les autres. Pas question d'utiliser une arme à feu à l'intérieur de l'habitable de la chenillette. Mais le cinquième devait dormir ailleurs, peut-être à l'arrière dans l'espèce de coffre accroché au niveau de la plate-forme basse. Gary

s'était rendu compte qu'il lui manquait une victime, était ressorti de la chenillette, avait utilisé sa torche pour repérer le fuyard. En plein air il avait pu se servir de son rafaleur.

Astrid ne se souciait que de cet isolé qui durant quelques secondes avait espéré sauver sa vie. Elle continuait d'écorcher la peau de la glace sans trop de résultat.

## CHAPITRE 32

Parfois les empreintes de la chenillette-citerne disparaissaient, mais Astrid les retrouvait toujours bien avant lui. Elle n'hésitait pas à s'éloigner d'un ou deux kilomètres en direction du nord pour les rechercher. Elle ne parlait presque pas et il se demandait quels sentiments l'animaient. Le désir normal d'une mère voulant revoir son fils sain et sauf, ou la volonté d'une femme qui avait découvert cinq personnes assassinées par son enfant. Quatre égorgées, une abattue dans sa fuite.

Il avait fini par découper les tombes au chalumeau.

— Dois-je ramener ce corps avec les autres ? lui avait-il demandé.

— Pouvez-vous l'enterrer ici même, à part ?

Comme si elle voulait que ces deux tombes différentes perpétuent la cruauté implacable de Gary. Il avait obéi. Il ne voulait pas qu'elle l'aide pour les quatre autres, mais elle ne l'avait pas écouté. Ainsi avait-elle découvert les gorges béantes des victimes.

Sydney pensait à sa propre mère morte peu avant son départ pour ce reportage en Europe. Il s'était même demandé si elle n'avait pas hâté sa propre fin, pour le libérer plus vite de cette contrainte d'assistance, de ces nuits et de ces jours qu'il passait à son chevet d'hôpital. Qu'aurait-elle fait s'il avait assassiné cinq personnes avec une telle froideur calculée ?

Il lui dit qu'ils atteindraient la banquise de la mer de Barents avant la fin de la journée. Qu'il leur faudrait certainement chercher comment s'engager sur cette glace différente de l'inlandsis. Tout en roulant elle avait confectionné des sandwiches, faisant décongeler le pain, les boîtes de pâté au jambon.

Un peu avant la fin du jour ils croisèrent une piste et c'est en descendant à terre que Sydney découvrit une glace moins dure. Les crampons de ses bottes, tout comme ceux des roues de l'hydro, laissaient des traces plus profondes.

— Plusieurs véhicules passent par ici plus ou moins régulièrement. Ils se dirigent vers le nord-est. C'est-à-dire qu'ils s'écartent de la direction du pôle.

— Ce ne sont pas des chenillettes.

— Effectivement, je pense qu'il s'agit même de pneus pleins taillés à la main pour accrocher sur la glace.

Il avait lu que devant la progression des glaces les propriétaires de véhicules faisaient vulcaniser de vieux pneus, pour les mouler de façon différente, en laissant des bulles d'air à l'intérieur afin d'atténuer leur rudesse. Beaucoup les sculptaient, conservant le secret de leurs procédés.

— Il semble régner une certaine activité dans le coin. J'ai relevé différentes traces.

— Celles de la chenillette-citerne ne vont pas dans le sens de cette piste mais elle tient son cap au nord.

Agacé il ne put se contenir, répondit sèchement que la chenillette avait plus de dix heures d'avance sur eux, qu'elle progressait plus rapidement sur la glace. Qu'enfin le remplissage du réservoir ne demandait qu'une seule opération, se brancher sur la citerne en prenant bien sûr des précautions. Eux devaient faire fondre la glace, électrolyser l'eau pour fabriquer cet hydrogène qu'ensuite ils liquéfiaient.

— Nous le retrouverons, dit-elle.

— Imaginez-vous par hasard, dans votre aveuglement de mère, qu'il va faire demi-tour pour revenir vers vous ?

— Il n'y a pas d'aveuglement de mère chez moi, mais je veux le retrouver.

— Et alors, lui ferez-vous la leçon comme on la fait à un vilain garnement ? Y a-t-il dans votre cœur de mère une confusion sur la punition à infliger ?

— Je veux voir s'il ressemble vraiment à son père. Découvrir si jusqu'ici je me suis leurrée.

— Il a égorgé quatre personnes, abattu dans le dos la cinquième qui se sauvait.

— J'ai moi-même abattu sans la moindre pitié ces deux brutes qui l'avaient violé, vous en souvenez-vous ? Ai-je sans le savoir déterminé son futur comportement ?

Voilà donc ce qui la préoccupait.

— Nous avons perdu la trace, dit-elle, en ouvrant la portière et sautant avant qu'il ne se soit vraiment arrêté. Elle la repéra rapidement, légèrement sur la gauche.

— Quand serons-nous sur la banquise ?

— C'est fait, dit-il maussade, regrettant ses déclarations

précédentes. Dès que les empreintes sont devenues plus profondes j'ai su que nous étions au-dessus de la mer de Barents. La chaleur de l'eau empêche la glace d'avoir la même dureté.

— La nuit sera là très vite.

Ils bivouaquèrent dans un semblant d'abri, juste une surélévation de glace qui ne les protégeait ni du vent ni de regards inconnus.

— Cette détermination me laisse totalement dépourvue, dit-elle brusquement, alors qu'ils mangeaient installés à l'arrière.

— Quelle détermination ?

— Celle de rayer d'un coup son passé, de rompre ses liens affectifs, de vivre comme s'il venait de naître. Mon mari en a été capable et Gary a suivi son exemple. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut y parvenir. C'est comme une amnésie pathologique.

— Vous avez l'air de regretter, de les envier, père et fils.

— Oui, mais je sais que je ne pourrai jamais. Et vous ?

Si sa mère avait survécu, il aurait refusé ce reportage dans cette Europe menacée par la glaciation. Il n'aurait jamais pu l'abandonner. Mais quand elle fut morte il n'eut qu'une hâte, quitter la ville, le pays où il avait vécu avec elle, s'éloigner au plus vite de tous ces souvenirs qui lui faisaient mal. Certains de ses amis, aussi bien hommes que femmes, auraient eu besoin d'assumer le deuil durant des semaines, des mois. Lui avait choisi de fuir, de faire comme s'il laissait derrière lui une mère en bonne santé. Ou alors sans le savoir il s'était senti entièrement libre, comme si la mort de la mère enfantait un homme nouveau.

— Il ne peut rouler indéfiniment. Il est seul. Nous étions trois pour nous remplacer. Nous sommes encore deux. Une chenillette n'est-elle pas plus fatigante qu'une voiture normale ? Même si celle-ci est équipée de gros pneus glace ?

— Je n'en sais rien, dit-il.

Le lendemain ils aperçurent une demi-douzaine de traîneaux tirés par des attelages de chiens qui coupèrent la ligne imaginaire de leur destination. Astrid ralentit, s'arrêta. Ces nomades passèrent sans même un regard. Dans les traîneaux il y avait des enfants, mais les adultes couraient derrière et parfois se reposaient quelques instants en posant un pied sur les patins.

— Des Inuits, dit l'Australien, et non des Lapons. Désormais ils peuvent se déplacer comme ils le veulent d'un pays à l'autre. Ils se moquent bien de la glaciation.



— C'est une chance pour eux, alors qu'ils se laissaient gangrener par la civilisation la plus stupide qui soit. Ils se redécouvrent une utilité, une motivation. Jamais ils ne songeront à quitter la Terre, eux, à retrouver une base spatiale hypothétique. Songez-vous encore à Peary-Point ?

— Si elle existe, aurais-je envie de quitter la Terre ? Même si j'avais mes deux mètres cubes d'hydrogène liquide...

— Vous pouvez les fabriquer avec votre hydro, dit-elle.

— Il faudrait répéter l'opération quarante fois. Cela prendrait beaucoup de temps. Et pour deux personnes quatre-vingts fois. Même en y consacrant le jour et la nuit, cela prendrait une semaine entière.

— Y aviez-vous songé depuis qu'on nous a expliqué que c'était ainsi qu'on devait payer son voyage ?

— Bien sûr mais sans plus.

Les traces laissées par les traîneaux creusaient la glace d'un double rail, et Sydney se crut revenu au temps de son enfance, lorsque le pick-up de son père tressaillait sur les passages à niveau de la ligne Laverton-Kalgoorlie, dans la région des lacs salés de l'Ouest australien, à six cents kilomètres de Perth, la seule ville importante.

## CHAPITRE 33

Sur cette glace plus tendre, les chenilles creusaient des stries de plusieurs centimètres. Parfois elles attaquaient des pentes abruptes, mordaient dans des revers dangereux. Le garçon au mépris du danger fonçait vers le pôle en se moquant de la nature bouleversée de la banquise.

— Il est fou, dit une seule fois Astrid, en découvrant les empreintes sur une masse qu'eux-mêmes durent contourner de loin, perdant beaucoup de temps pour retrouver ces doubles hachures.

Sydney calculait mentalement que Gary devrait s'arrêter une fois de plus pour refaire le plein de son réservoir. Ce n'était pas une opération banale que de se brancher sur la citerne pour transvaser l'hydrogène liquide. Dans l'enregistrement laissé par l'Indien, Subaru en expliquait la délicatesse. L'adolescent par deux fois avait dû s'y soumettre, avait réussi à mener l'opération à bien dans un temps record.

Selon la vitesse de la citerne, les empreintes étaient différentes. Lancées à fond les chenilles abandonnaient des raies mal formées, alors qu'un rythme plus lent les laissait nettes. Astrid elle-même s'en aperçut, et lorsqu'elle découvrit ces deux alignements impeccables elle ne dit rien mais reprit espoir. Si son fils ralentissait, ils gagneraient peu à peu sur lui, le rattraperaient peut-être mais pourquoi faire ? Pour lui reprocher d'avoir tué une femme et quatre hommes, pour l'accompagner jusqu'à la base spatiale de Peary-Point, ou bien uniquement pour rassurer un instinct maternel angoissé. Sydney trouvait absurde cette poursuite. Et même dangereuse. Un garçon qui avait voulu rompre avec son passé, ses attaches familiales, accepterait-il facilement que ce qu'il était en train de fuir le rattrape ? Et s'il tirait sur eux, si dans sa folie totale il refusait de les laisser approcher, de partager les dix mètres cubes de carburant ?

— Nous devons nous-mêmes refaire le plein, annonça-t-il.

— Écoutez, fit-elle d'une voix rageuse, je le sens tout proche. Il nous reste de quoi rouler une heure. Nous pouvons le retrouver, faire le plein à la citerne.

— Vous savez bien que vous mentez. Nous ne referons pas le plein à la citerne dans votre esprit. Nous embarquerons avec lui, avec cet

assassin, pour aller au bout de cette cavale idiote. Désormais vous êtes prête à tout oublier pour ne pas le perdre, prête à quitter cette Terre. Prête à l'absoudre pour ses crimes.

— C'est facile d'accuser les autres quand soi-même on n'ose prendre ses responsabilités. Il vous a sauvé la vie en abattant les trois fanatiques de la Nouvelle Église du Christ-Roi. Auriez-vous le front de l'oublier ?

Jamais ils ne pourraient rouler une heure comme elle le souhaitait. Le voyant d'alerte palpait par moments. Il décida de poursuivre encore un quart d'heure et lorsqu'il fut écoulé s'arrêta.

— C'est stupide, hurla-t-elle, il est derrière cette barrière de congères, là-bas. À quelques minutes.

Il descendit, prit la pelle et la pioche pour arracher des blocs de glace à une bordure sur la gauche, n'avait pas besoin du chalumeau. Très vite il remplit la cuve de fonte et l'eau commença de se déverser dans l'hydrolyseur. Astrid s'éloignait vers cette surélévation qui bouchait l'horizon. Il faillit la héler, haussa les épaules et continua son travail. Depuis qu'ils voyageaient sur la banquise l'opération était plus rapide et il gagnait jusqu'à une demi-heure. Lorsqu'il essaya de la repérer elle avait disparu. Ici le jour n'était jamais bien défini, se tramait de rayures de nuit comme dans un très vieux film. Il s'éloigna de l'hydro à cause du ronronnement des appareils, fut rassuré par le silence habituel où quelques fractures de la glace éclataient parfois comme un coup de tonnerre.

Lorsqu'il repartit il alluma ses phares et atteignit la barrière, dut chercher un plan incliné pour l'aborder. Du haut de ces douze à quinze mètres il ne l'aperçut pas davantage et fit des appels de phare. Une fois redescendu il utilisa le phare tournant du toit et la vit qui revenait. Il s'immobilisa à sa hauteur et elle s'installa à ses côtés, sans un mot.

— Pouvez-vous me préparer quelque chose à manger ? Essayez ce pâté végétal du paquebot.

Elle fit dégeler les tranches de pain, prépara deux sandwiches. Il mordit dans le premier, grimaça un peu :

— C'est fade et ça pue le chou.

Elle reprit le second sandwich, y ajouta de la sauce pimentée. C'était plus acceptable. Le faisceau des phares ricochait sur les sillons en ombres projetées.

— Il ne roule pas si vite que nous ne puissions le voir, dit-elle. Depuis des heures il semble éviter d'accélérer. Je voudrais bien

comprendre pourquoi.

Cette remarque commença de préoccuper Sydney qui finit par repérer, sur le côté gauche, la rigole profonde parallèle à la route que suivait la chenillette-citerne.

— Nom de Dieu ! hurla-t-il, et il donna un coup de volant sur la droite, s'éloigna vers l'est en accélérant au maximum.

— Qu'est-ce qui vous prend ? se plaignit Astrid, projetée contre le pare-brise. Il n'y a aucun obstacle devant nous. Vous allez perdre la trace de mon fils.

— Je l'espère bien, répliqua-t-il, la gorge serrée.

Il roula peu à peu vers le nord.

— Pouvez-vous m'expliquer ?

— Oh oui, je peux vous expliquer que votre crétin de fils effectue trop vite le plein de son réservoir. Je ne sais d'où elle vient, mais il y a une fuite. De l'hydrogène liquide à moins deux cent quarante degrés fuse et creuse, sur le côté gauche arrière de sa citerne, une véritable rigole, une ornière. Si je ne m'étais pas écarté, redevenu gazeux l'hydrogène aurait pris feu. Et si Gary roule si lentement c'est que l'arrivée du carburant se fait très mal, et qu'il ne comprend pas pourquoi. Autant vous le dire, s'il persiste il prend les plus grands risques.

— Je vous en prie, essayez de le rejoindre, de lui faire comprendre qu'il doit s'arrêter... Je regrette de vous avoir offensé tout à l'heure. Je vous en supplie...

— Que croyez-vous que je fasse ? Je roule parallèlement à sa route mais à bonne distance.

Sans l'avoir voulu il venait de rejoindre une zone de grande platitude. Avec une seule idée enragée dans son cerveau, le gosse négligeait de s'assurer des endroits les plus roulants. Il surestimait les possibilités de cette chenillette. Sur cette bande de banquise unie il aurait voyagé plus confortablement. Sa seule chance, pour l'instant, était que le jet d'hydrogène fusant sur la gauche, son pot d'échappement fût sur la droite mais ce n'était pas certain.

— Sans les stries des chenilles on ne peut savoir s'il roule vite ou non. Oh, mais j'y pense... Vous avez des fusées éclairantes à l'arrière. Celles que Gary a découvertes dans la cave de la maison forestière de la Montagne de Reims, vous en souvenez-vous ? Si j'en envoyais une ?

— Astrid, des mètres cubes d'hydrogène flottent désormais au-dessus de la banquise. Je ne sais si ce serait prudent d'envoyer une fusée éclairante dont les particules de magnésium et d'aluminium

donneront des millions d'étincelles. Il y a de quoi enflammer cette solitude sur des kilomètres, et les flammes rattraperaient la source de tout ce gaz répandu.

Elle se laissa tomber sur son siège, ferma les yeux. Il accélérât autant que possible, utilisait tous les projecteurs disponibles pour ouvrir sa route, surveillant les ombres lointaines qui pouvaient s'avérer être des pièges de la nature.

— Trouvez-moi quelque chose à boire. Il y a de l'eau dans la thermos.

Elle ne paraissait pas avoir compris sa demande et il préféra ne pas la renouveler. D'un seul coup le ciel s'embrasa sur leur gauche, à des kilomètres. Il eut peur de comprendre la raison de cette illumination :

— Une aurore boréale, dit-il, conscient de son absurdité.

Avec une seconde ou deux de retard, précédée par un bruit effroyable, une tornade fonça vers eux, souleva l'hydro et faillit le retourner.

## CHAPITRE 34

Au lever du jour, pouvait-on appeler ainsi ce délayage crasseux de la nuit par une lumière trouble, les Inuits arrivèrent avec une dizaine d'attelages. L'aubaine était trop excitante pour qu'ils la négligent, mais la vue de cette femme assise sur un éperon de glace au-dessus du gouffre, les impressionna. Ils restèrent groupés de l'autre côté de l'abîme, regardant l'eau sombre de la mer de Barents quelque vingt mètres en dessous. L'un d'eux montra quelque chose, des débris qui flottaient.

À distance Sydney au volant de l'hydro surveillait Astrid, sachant très bien que jamais il n'arriverait à temps, si elle sautait dans ce trou énorme que l'explosion de la citerne avait creusé de part en part de la banquise.

Il suivait du regard les sillons parallèles que chaque chenille avait imprimés dans la glace, et la rigole profonde de dix centimètres que la fuite d'hydrogène liquide avait creusée sur le côté gauche. Ils s'arrêtaient net.

La tornade qui avait suivi l'explosion les avait fortement malmenés, contusionnés. Astrid saignait d'une coupure au front, et lui s'était quelque peu froissé le poignet gauche. Le véhicule avait oscillé à plusieurs reprises, chaque fois sur le point de se retourner, les laissant hébétés, presque inconscients. Au bout de quelques minutes Astrid avait réagi la première, ouvert la portière mais il avait réussi à lui saisir le bras.

— Non... Trop loin. Trop dangereux encore...

Elle s'était résignée. Il avait redémarré lentement, pleins phares au milieu d'une tempête de gros grêlons qui retombaient. La déflagration les avait projetés si haut qu'ils bombardaient littéralement la banquise et le véhicule. Le pare-brise se fendit en partie et le capot se bossela. Ensuite des particules plus petites, des poussières de glace flottèrent en brume.

En approchant de l'excavation la glace lui parut différente, emprisonnant des algues et même un gros poisson. Un geyser d'eau de mer avait jailli du trou, se transformant ensuite en verglas.

Dans la lumière des projecteurs ils s'approchèrent. Il la tenait fermement par le bras pour l'empêcher de glisser et pour prévenir

toute impulsion fatale. Il dut la libérer, lorsqu'elle s'accroupit pour essayer de ramasser un morceau de tissu appartenant à la combinaison isotherme du gosse. Un tissu parfaitement reconnaissable. Mais le froid l'avait déjà collé à la banquise et ils eurent le plus grand mal à le lui arracher.

Le rayon de sa lampe portative descendit le long des parois hérissées, atteignit cette eau noire qu'agitaient encore des vagues.

— Les bulles, murmura Astrid. Regardez, ces bulles.

De grosses cloques d'air effectivement. Peut-être d'hydrogène. Mais semblables à celles d'un nageur sous-marin en train de remonter à la surface. Puis elles devinrent plus petites, se transformèrent en un chapelet interminable qui moussait sur la mer.

Les Inuits déballaient leurs engins de pêche, des harpons, des filets. Oseraient-ils descendre tout en bas ? Visiblement Astrid les troublait. Ils finirent par s'asseoir à l'abri des traîneaux d'où s'élevaient les fumées de leur haleine.

Par la suite Sydney comprit qu'ils avaient tenu conseil lorsque deux d'entre eux s'approchèrent de l'hydro. Ils n'avaient aucune arme sur eux, écartaient les bras pour montrer leurs intentions pacifiques. Ils s'immobilisèrent à dix mètres, attendirent. Sydney descendit du véhicule, alla vers eux.

— Nous avons entendu le grand bruit cette nuit, dit le plus jeune qui parlait un excellent anglais, et nous avons compris qu'un grand trou de pêche nous était offert. Nous ne savions pas que c'était à la suite de l'explosion d'un véhicule. Pourtant ce n'est pas la première et depuis que la glace est revenue avec tant de puissance, il y en eut beaucoup. Revendiquez-vous la propriété de ce trou ? Dans ce cas nous vous le laisserons. Nous comprenons la douleur de cette femme, là-bas. Peut-être veut-elle veiller celui qu'elle a perdu quelques jours, quelques semaines. Nous comprenons et nous partirons.

Il observa un court silence, reprit avec exaltation :

— Mais c'est un excellent trou. Déjà les poissons sont nombreux et les phoques ne vont pas tarder d'arriver. Nous pourrions pêcher de quoi vivre des années. Si cette femme le souhaite nous pouvons honorer l'âme de celui qui est mort dans l'explosion. Nous lui consacrerons nos pensées et nos offrandes.

— C'était son fils, dit Sydney. Je ne sais ce qu'elle compte faire. Nous ne pouvons de toute façon rester ici.

— Alliez-vous vers le nord ? demanda l'Inuit.

— Nous suivions ce garçon à la trace. Il se rendait effectivement au

pôle, exactement à Peary-Point.

— La base spatiale bien sûr. Le premier dans la famille, mon père y travailla voici bien longtemps, peut-être vingt ans. L'an dernier encore quelques navettes s'en sont envolées, mais depuis huit mois c'est fini. Il n'y a plus de départ et le grand vaisseau qui attendait a quitté son orbite.

Sydney se demanda par la suite s'il n'avait pas montré quelque scepticisme dédaigneux. Le garçon eut un sourire désabusé :

— J'ai fait des études de technicien des navettes et j'ai travaillé à la base Peary-Point jusqu'à l'an dernier. Mais quand mes frères de race ont reconstitué les tribus et ont décidé de reprendre les grandes chasses, après quarante ans d'oubli, j'ai quitté les installations, spatiales. D'ailleurs tout le monde s'en allait.

— Mais voyons, protesta Sydney, tout le monde sait que moyennant deux mètres cubes d'hydrogène liquéfié on paye son passage sur les navettes, pour rejoindre le grand vaisseau intersidéral.

— C'est une cruelle légende, une ignoble plaisanterie, répondit l'Inuit. Celui ou ceux qui l'ont répandue n'avaient aucun sentiment honorable dans le cœur. Ils se sont moqués de tous ces pauvres gens qui par tous les moyens, même les plus sanglants se sont procuré de l'hydrogène liquide. Des convois ont été attaqués et dans les communautés au sud les gens ne cherchaient qu'à se procurer ce gaz liquide. Ceux qui ont fabriqué cette légende se sont en quelque sorte vengés de leur déception d'avoir trouvé la base vide.

Sydney avait enfin la seule explication sur le comportement sévère des autorités de la République de l'Or-Trondelag interdisant l'importation du sel. Dans cette communauté on fabriquait de l'acide sulfurique qui avec le sel donnait du chlorhydrique, d'où on tirait facilement de grosses quantités d'hydrogène. Cette communauté voulait éviter que ses membres ne quittent le territoire pour une utopie.

— Là-bas ils sont des centaines qui attendent autour de la base, espérant qu'elle reprendra son activité, mais le grand vaisseau ne reviendra plus. John Bermann qui le commande est trop vieux pour un nouveau voyage. La glaciation de la Terre va se poursuivre de plus en plus, et les colons d'Ophiuchus ne jugeront plus utile de prodiguer des efforts considérables pour sauver quelques centaines, voire quelques milliers de Terriens. Nous le savions dès le début à Peary-Point.

— N'avez-vous pas été tentés de partir vous-mêmes ? demanda Sydney, se doutant déjà de la réponse.

— Jamais. Notre vraie vie est revenue, celle des grands espaces,



des grandes chasses, des grandes joies. Nous retrouvons d'immenses étendues de glace, des chiens et des traîneaux. Bientôt si nous le désirons nous pourrions faire le tour de la Terre derrière nos attelages. Qu'aurait pu m'offrir de plus exaltant Ophiuchus IV ?

Sydney, quand ils furent repartis vers leur groupe, attendit à l'intérieur de l'hydro. Vers le milieu du jour Astrid descendit de son éperon et revint lentement vers lui, s'assit à ses côtés. Elle ne fit aucune réflexion lorsqu'il fit demi-tour pour reprendre la route du sud.

**FIN**

*Cet ouvrage a été composé par EURONUAIÉRIQUE  
à 92120 Montrouge, France  
et achevé d'imprimer en avril 1999  
sur les presses de Cox & Wyman Ltd  
à Reading (Berkshire)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie  
75627 PARIS – CEDEX 13.  
Tél : 01.44.16.05.00

Dépôt légal : mai 1999  
*Imprimé en Angleterre*